

1^{ère} Année - No. 6

Juin 1947

REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT



DANS CE NUMÉRO :

Conférences de

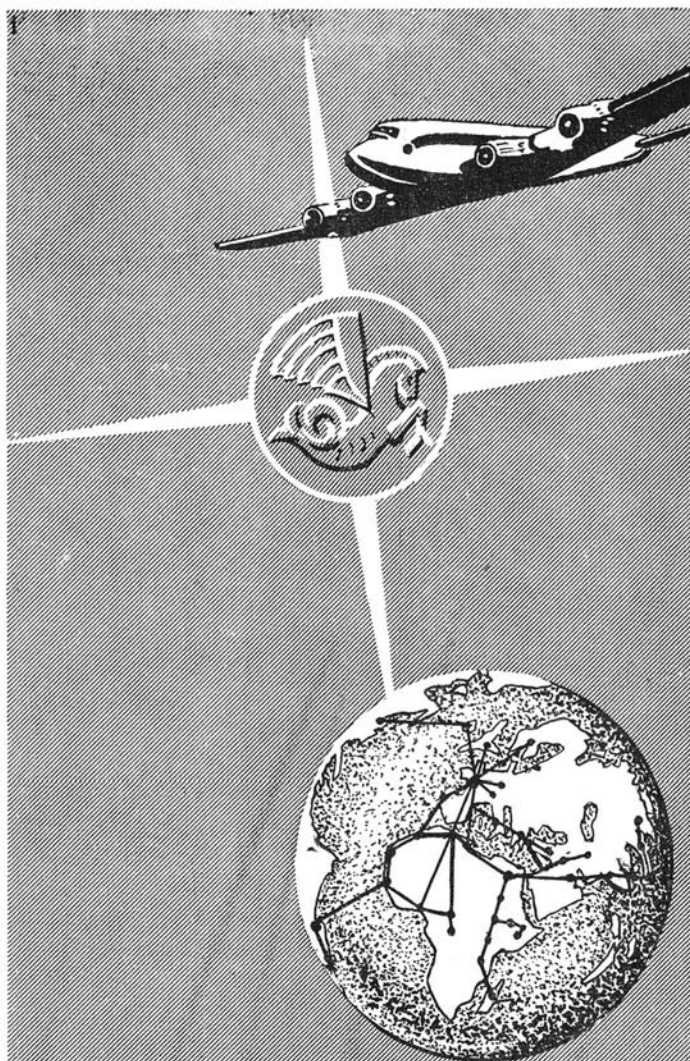
Léon Maccas, Jean-Edouard Goby,
A. J. Patry, Gaston Zananiri.

Discours de

Etienne Gilson et Pasteur Valléry-Radot
à l'Académie Française.

Articles inédits de

Etiemble, Pierre Descaves, Roger Giron,
Henri Gal.



AIR FRANCE

RAYONNE SUR LE MONDE

DIRECTION GÉNÉRALE D'AIR FRANCE POUR LE MOYEN-ORIENT
LE CAIRE

AGENCEe IMM. SHEPHERD'S - TÉL. 45670-59507

Autres Agences : BEYROUTH, BAGDAD, DAMAS, KHARTOUM,
ADDIS-ABEBA, ASMARA, DJIBOUTI, TÉHÉRAN, TEL-AVIV
ET TOUTES LES AGENCES DE VOYAGE RECONNUES

REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT

PUBLICATION MENSUELLE

1, Rue Mash-Hadi (Emad-Eddine, près de la Banque Misr), Le Caire (Egypte).
Tél. 49414 - B.P. 284

Directeur : MARC NAHMAN. — Administrateur : ERNEST DELORO.

Abonnements : un an (12 numéros) : Egypte P.T. 120; Etranger P.T. 130

11ème ANNÉE — No. 6

Juin 1947

LA GRÈCE

Carrefour dans le Boulevard Méditerranéen

Sténotypie de la conférence de

M. Léon Maccas

Ancien ministre, député d'Athènes,
délégué grec à la XXXVIème Conférence Interparlementaire du Caire

Donnée au Caire, à la salle des conférences de la Société Royale de Géographie,
le 22 Avril 1947, et répétée à Alexandrie, le 25 Avril 1947.

Monsieur le Président,
Béatitude,
Messieurs les Consuls
généraux,
Mesdames,
Messieurs,

Je suis infiniment touché d'être parmi vous ce soir, et de la chaleureuse introduction d'un ami plus indulgent que sincère; j'en suis d'autant plus touché que cette réunion vient, pour ainsi dire, clore un cycle d'autres réunions où j'ai été heureux de venir porter la voix de mon pays.

Nous nous attendions vraiment à beaucoup, mes collègues et moi-même, comme beauté, comme majesté, comme agréments, en cette terre proverbialement hospi-



M. LÉON MACCAs
(Photo Alban)

talière qu'est l'Égypte; mais toutes nos espérances ont été dépassées par la réalité. Nous avons cru vivre à nouveau la féerique époque des Mille et Une Nuits. L'hospitalité que nous y avons reçue a été unique, et je suis heureux de dire, du haut de cette tribune, toute mon émotion à ce pays dont l'illustre Souverain, aidé par des gouvernants remarquables et par son peuple, fournit un immense effort en vue de son relèvement.

Je viens vous porter, en revanche, la voix d'un pays qui, ayant beaucoup souffert ces six ou sept dernières années, souffre encore actuelle-

ment, cette guerre ayant été pour la Grèce un cyclone dévastateur qui l'a bouleversée jusque dans ses fondements.

Je crois que ces tragiques événements, que les Grecs et leurs amis déplorent, acquièrent une importance internationale du fait que la Grèce occupe — ce que dans le titre de ma conférence je me suis permis de signaler — une position de véritable carrefour dans le boulevard méditerranéen, dans ce réservoir d'idées et de richesses matérielles que sont les côtes méditerranéennes, et où la Grèce détient une position de choix qui, le plus souvent, est un poste de combat. Ce triste honneur lui échoit chaque fois qu'un conflit d'intérêts entre les grandes Puissances, en Orient, aboutit à une invasion, car ce carrefour est la croisée des chemins où de considérables intérêts viennent s'entrechoquer, et où des rivalités sans nombre trouvent un terrain propice pour vider leur querelle.

Ce poste de combat, la Grèce l'a tenu avec l'héroïsme que vous savez et qu'il ne m'appartient pas de souligner ici, étant Grec moi-même ; mais cet héroïsme, le peuple grec l'a payé très cher, il a été payé par une lourde rançon dont il aura, pendant très longtemps, à verser le tribut.

Il y a, en revanche, une si grande, une si profonde vitalité dans ce peuple, que ce cruel privilège, que le destin lui assigne de par sa position géographique, fait que la Grèce parvient toujours à supporter cette épreuve historique et traditionnelle, à la supporter avec la certitude de survivre aux pires catastrophes.

Mais, me direz-vous, un autre pays, un autre peuple aurait tout aussi bien pu vivre à ce même carrefour, occuper cette même situation géographique, avoir cette même vitalité, et pourtant diriger cette vitalité vers un but uniquement matériel, sans penser à jouer un grand rôle moral, comme la Grèce a tenu à le faire à travers les siècles.

Les Grecs, il est vrai, ne se contentent pas d'une vitalité agissant dans un but purement matériel, car ils ont en même temps une conscience universelle de leur rôle. Ils ont la conviction de travailler à la renaissance de la grandeur de leur pays et de participer au bien universel en jouant à fond ce rôle de premier plan que le destin a accordé à la Grèce. Que ce fût à Marathon ou à Salamine ; ou, plus tard, durant la période confuse du Moyen Âge ; que ce fût au temps de la Renaissance, lorsque la Grèce a dû porter les bienfaits de la civilisation en Occident ; enfin, pendant les années terribles de 1940 à 1941 et pendant l'occupation, la Grèce a toujours eu le sentiment de remplir une mission élevée, une mission qui dépassait les frontières mêmes du pays, qui dépassait les obligations d'une Grèce patriotique.

Et de fait, dans ce secteur méditerranéen, la Grèce, depuis la plus haute antiquité, défend une cause universelle, la cause humaine.

En accomplissant cette mission, la Grèce a déployé une vitalité extraordinaire, mais elle a perdu beaucoup de ses énergies dans le combat. Je ne voudrais pas vous importuner par des statistiques, vous les connaissez presque toutes. Vous connaissez l'étendue du désastre matériel que la Grèce a subi. Vous savez, sans doute, que dans toutes les manifestations de son économie nationale la Grèce a perdu à peu près 75 à 80% de son outillage. Que ce fût dans son matériel ferroviaire ou dans ses installations portuaires, que ce fût dans sa marine marchande ou dans ses industries, comme dans toutes les manifestations de sa vie matérielle, la Grèce a été cruellement saignée et ce fut l'holocauste, au vrai sens du mot, le sacrifice consenti par le peuple grec pendant ces années terribles.

Quant aux chiffres des pertes en vies humaines ils sont encore plus douloureux, puisque dans ce domaine les pertes sont irréparables. Notre population ne dépasse pas les sept millions et demi d'habitants, et pourtant il y a eu plus de 700.000 Grecs qui ont péri durant ces années-là ; ils ont péri sur les champs de bataille ; face au peloton d'exécution ; de famine ; dans la Résistance intérieure, lutte combien héroïque. Si bien qu'à l'heure actuelle on peut dire de la Grèce qu'elle n'est plus seulement le pays des ruines célèbres de l'Antiquité, mais aussi celui des ruines modernes, des ruines qui entravent son relèvement économique.

Vous me direz : à côté de ces ruines matérielles, n'y a-t-il pas aussi des ruines morales ?

Eh bien ! en dépit de ce qui se dit et de ce qui s'écrit à l'étranger ; en dépit de cette campagne systématique de certains milieux, surtout étrangers, plus intéressés au malheur qu'au bonheur de la Grèce ; en dépit de cette campagne qui présente la Grèce actuelle en proie à une véritable guerre civile, je puis vous affirmer, Mesdames et Messieurs, qu'il n'y a pas de guerre civile en Grèce. C'est, tout simplement, un duel entre les forces vitales du pays et les forces nocives qui se sont introduites ou qui ont trouvé accès dans la vie, mettons sociale, du pays.

Cette lutte est un duel, qui a toujours marqué les grandes crises nationales de l'hellénisme depuis la plus haute antiquité, puisque, même face aux Perses, il y avait en Grèce des médisants, non pas dans le sens moderne du mot, mais des « médisants » au sens qu'il avait par rapport aux Mèdes. Plus tard, quand Philippe de Macédoine constitua, pour un certain temps, une menace pour l'indépendance et pour l'individualité de la nation grecque, il y eut également des « médisants » en Grèce.

C'est un peu aussi le cas, aujourd'hui, de certains milieux grecs qui profitent de la misère générale existant dans le pays. Ils exploitent aussi ce que, dans une autre conférence que j'ai faite il y a quelques mois à Paris, j'ai appelé le « romantisme », ou plutôt la maladie du siècle ; cette maladie qui veut qu'une certaine partie de la jeunesse prenne feu et s'enthousiasme pour des idées, soi-disant modernes, mais qui, selon

dans le pays pour supprimer, justement, cette même liberté ; car ces gens-là n'aiment la liberté que dans la mesure où elle leur est utile ou indispensable à arriver à leurs fins ; ce but atteint, ils la supprimeraient totalement, à leur profit, et au détriment de leurs adversaires.

L'unique but de cette minorité est de s'emparer du pouvoir par la violence ; elle a à sa disposition, pour y arriver, une force armée recrutée dans une



Village grec brûlé par les Allemands.

nous autres, — plus sages, parce que plus âgés, — sont des idées déjà dépassées par l'évolution sociale du pays. Ainsi, exploitant les uns et les autres, les « romantiques » et les misérables, les ennemis intérieurs du pays trouvent, de plus, de considérables appuis hors des frontières grecques ; dans le nord, leurs agissements tendent à diviser le pays et à présenter la Grèce en proie à une guerre civile.

Or, il n'en est rien, comme je vous l'ai déjà affirmé. Je puis, de plus, vous assurer en toute objectivité que ceux qu'il est convenu d'appeler communistes ne constituent pas, chez nous, plus des 10 à 12 % du Collège électoral. Ils réunissent peut-être quelques sympathisants autour d'eux, mais, en fait, cette minorité ne dépasse pas au total les 16 à 18 %.

C'est une minorité qui est, il est vrai, militante et qui exploite à fond les divers appuis dont elle jouit. Elle profite de la liberté totale qui existe

terre montagnaise. Ce fut là que vécut le Roi des montagnes qui, il y a une certaine d'années, a, du moins, illustré le roman français par le livre célèbre d'Edmond About.

Quoique n'étant formée que de rebelles, cette minorité pose un grave problème aux forces de police, à la gendarmerie, et même aux forces militaires du pays, puisque, de toute façon, ce noyau de rebelles doit être éliminé.

Je crois que, grâce à l'union nationale, presque totale, qui s'est faite au sein du Gouvernement actuel d'Athènes ; par les mesures énergiques, en même temps que clémentes, qui ont été adoptées par ce Gouvernement ; et aussi, il faut le reconnaître, avec l'appui moral de l'opposition parlementaire, — actuellement représentée par le Parti Libéral, dont je suis heureux de saluer ici un des membres les plus distingués, — le Gouvernement actuel remplit sa mission et, me semble-t-il, le fait avec succès. Je ne parle pas de la

sorte parce qu'appartenant à un des partis gouvernementaux ; ceux d'entre vous qui me connaissent savent que je suis assez indépendant d'esprit.

Je suis convaincu que le Gouvernement fait actuellement tout son devoir, et qu'il a rendu, de plus, un immense service au pays en travaillant à l'union nationale. Hors du pays, à la Conférence de Paris, l'année dernière, et à la Conférence Interparlementaire qui vient d'avoir lieu au Caire, cette union nationale a fait que les délégations grecques représentaient véritablement tous les partis politiques du pays. Une union, un peu restreinte, se dessine au sein du Gouvernement, puisque tous les partis, sauf le Parti Libéral, y sont représentés. Par cette double union, la Grèce a pu arriver à un grand résultat dont je suis heureux de pouvoir faire ressortir toute la valeur devant vous, ce soir ; elle a obtenu la promesse d'un appui américain, et cet appui est sur le point de lui être accordé.

Ce beau geste qu'un illustre Président des Etats-Unis, le Président Truman, vient d'esquisser, la Chambre des représentants et le Sénat américains vont sans doute le compléter et le rendre effectif. Mais ceci ne représente pas seulement un appui financier, car, en plus des quelques centaines de millions de dollars accordés à la Grèce, ce geste prend pour moi une valeur encore plus grande de par la force morale qu'il implique. Il signifie, fait très important, que l'Amérique non seulement ne se désintéresse plus des affaires européennes, — elle l'a d'ailleurs prouvé durant ces deux dernières guerres mondiales, et elle le prouve chaque jour dans les négociations de la paix, ces négociations si ardues et si laborieuses qui se poursuivent à pas de tortue, comme vous le savez, — mais elle vient de souligner que la consolidation des démocraties européennes lui tient à cœur, et qu'elle est inséparable, non seulement de la cause humaine qu'elle défend, mais aussi des intérêts spécifiquement américains.

Ce geste constitue une véritable révolution dans la diplomatie et dans l'histoire des relations internationales. Jamais l'Amérique n'avait poussé jusque-là ses marques d'intérêt à l'égard des affaires européennes. Et le fait que cet appui ait été accordé surtout en faveur de mon pays et de la Turquie indique à quel degré est appréciée la valeur politique des zones géographiques grecque et turque dans cette lutte ingrate et pénible que poursuivent les grandes démocraties pour établir la paix universelle sur des bases de liberté et de justice réelles.

Nous pouvons tirer deux grandes conclusions de ce geste de l'Amérique. La première est que le relèvement de la Grèce va s'opérer, sans doute, avec plus de facilité, ou du moins avec infiniment

moins de difficultés qu'il ne se serait opéré autrement. Nous pourrions ainsi reconstruire notre pays plus rationnellement, et cette tâche nous sera rendue plus aisée parce que nous serons à même de l'accomplir en demeurant fidèles à nos principes traditionnels de liberté économique ; car, ne l'oublions pas, le Grec a toujours été, en Orient, un commerçant, un navigateur, un intermédiaire dans la mentalité duquel a toujours été ancrée une millénaire tradition de liberté économique. Je sais qu'on dit beaucoup de mal de celle-ci à l'heure actuelle, et mon but n'est pas, ce soir, de soulever cette controverse fameuse.

Sans vouloir rien ôter de la valeur de l'aide américaine, je crois que le Grec, qui a survécu à tant de catastrophes, aurait, cependant, trouvé en lui-même une solution à ses maux ; il en a toujours trouvée une, — n'est-il pas descendant d'Ulysse ? Mais s'il sait se battre, il sait aussi que la majeure partie de sa vie n'est pas consacrée à la guerre, elle est aussi, et surtout, pacifique. Il doit, alors, lutter contre des événements qui ne sont pas occasionnés par des canons ou des avions ; il sait que la lutte principale est la lutte quotidienne ; et il y déploie cette ingéniosité qui lui vient de ce brillant ancêtre que fut notre Ulysse. Du reste, je considère que le caractère grec, synthèse du caractère d'Achille et d'Ulysse, remonte à un autre de nos grands ascendants : Socrate. Nous oublions souvent son rôle guerrier, bien que Socrate ait été un guerrier remarquable ; mais il a été surtout un grand philosophe, et il a réalisé le type humain le plus parfait puisqu'il est arrivé à se sacrifier lui-même pour rester fidèle aux lois de l'Etat, — il reste un modèle non seulement pour les Grecs qui, souvent, il faut le reconnaître, sont assez indisciplinés, mais aussi pour les citoyens de tous les pays.

La seconde conclusion que nous tirons du geste du Président Truman à notre égard revêt le caractère d'un avantage qui dépasse les frontières grecques, et sur lequel je me permets d'insister, parlant à un public éminemment international, comme le vôtre.

Cet avantage primordial de l'aide américaine réside dans un grand « stop », ce grand stop formulé à l'encontre de certaines forces robustes mais trop expansionnistes. Je ne dis pas que ces forces nous auraient conduits nécessairement au conflit et à la guerre, étant parmi les rares personnes, peut-être, assez optimistes pour penser que, du moins, la génération qui a subi la catastrophe de la dernière guerre ne s'exposera pas facilement à une récidive qui se traduirait par l'extermination, peut-être totale, de pays entiers. Mais, toutefois, cet expansionnisme dont je vous parlais, joint à l'inexpérience de la jeunesse et à la grande volonté de puissance qui le caractérise,

aurait été générateur de douleurs, de souffrances, s'il ne se serait pas trouvé cet obstacle sur sa route.

Cet avertissement sera, je pense, un grand bienfait pour la normalisation des affaires internationales, pour le rétablissement d'une atmosphère plus tolérante ; et ainsi, avec moins de heurts et plus de facilité, on arrivera aux compromis nécessaires.



Le Président H. Truman.

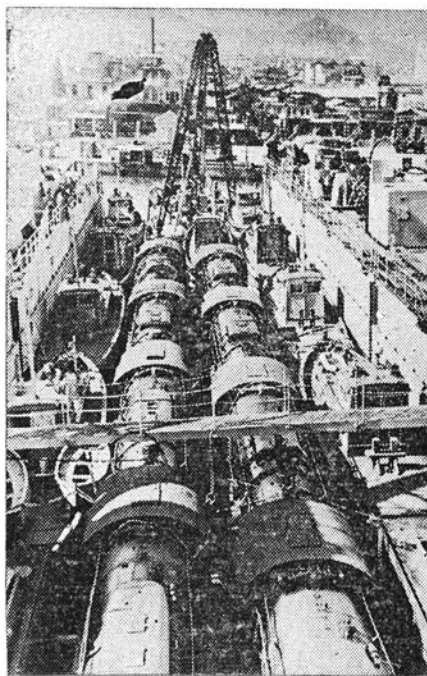
Un éminent journaliste du Caire me demandait, l'autre jour, mon opinion sur ce qu'il est convenu d'appeler l'échec des négociations de Moscou ; je lui ai répondu que je crois avoir assez d'expérience et de philosophie des affaires humaines pour prévoir qu'au poker que joue l'humanité un brelan d'échecs constitue, en dernière analyse, un succès. Ceci pourrait paraître, à première vue, un paradoxe, mais je suis convaincu que l'humanité a besoin de sentir bien souvent le frisson de la catastrophe, le vertige de l'abîme qui l'attend, pour se ressaisir au dernier moment ; c'est ainsi qu'une suite d'échecs internationaux, tantôt dans une capitale, tantôt dans une autre, aboutira inévitablement, selon moi, à une entente finale que l'humanité saluera avec un immense soulagement.

Dans cette marche ascendante, dans cette procédure, dans cette évolution qui se produit à travers tant de heurts, tant de malentendus, au milieu de tant d'orages et face à tant de menaces, je crois que le geste américain apportera un élément de précipitation vers l'entente, parce

qu'en définitive, dans la vie internationale comme dans la politique intérieure d'un pays, les situations nettes sont toujours les meilleures. Or, le Président Truman a créé une situation nette, claire. Personne ne saurait donner une fausse interprétation à son geste. Il a dit tout ce qu'il avait à dire, et je crois bien que c'était : « A bon entendre, salut ! »

C'est pourquoi vous me voyez, d'une façon générale, assez optimiste. La Grèce, aidée par la détente internationale qui se produira tôt ou tard, — plus tôt que tard, selon moi — et par les éléments intérieurs qui travaillent à dénouer l'enchevêtrement de la vie grecque, la Grèce, donc, connaîtra très prochainement des perspectives moins douloureuses, moins sombres que celles qui ont obscurci jusqu'ici son horizon.

Je puis vous affirmer que ce ne sera pas là un bienfait pour la seule Grèce, mais qu'il sera



Le U.S.S. « Ocean » débarque à Piræe un chargement de locomotives.

bien plus général. Nous disons souvent — y en a peut-être qui pensent que c'est là une simple formule, mais je vous assure que tel n'est pas le cas — que la Grèce et les Grecs sont un facteur de progrès. Ils le sont, en effet, parce qu'ils forment un rempart protégeant des idées qui ne sont pas purement helléniques. C'est pourquoi je pense que du relèvement de la Grèce naîtra une quiétude dont bénéficieront les autres pays

de la côte orientale de la Méditerranée, et entre autres celui qui nous accorde aujourd'hui une si large hospitalité : l'Égypte.

Considérons un instant la situation de l'Égypte et de la Grèce qui, géographiquement, tout en se faisant vis-à-vis, sont en fait étroitement liées l'une à l'autre. En effet, il serait impossible que Salonique, par exemple, soit occupée par une grande Puissance sans qu'automatiquement le Canal de Suez n'en supportât le contre-coup. Il est, en outre, certain qu'une comparaison peut s'établir entre le Canal de Corinthe — naturellement moins important que votre trop célèbre Canal de Suez — et ce dernier ; les deux desservent un pays, les deux aident à intensifier les rapports économiques du Proche-Orient dans le bassin oriental de la Méditerranée.

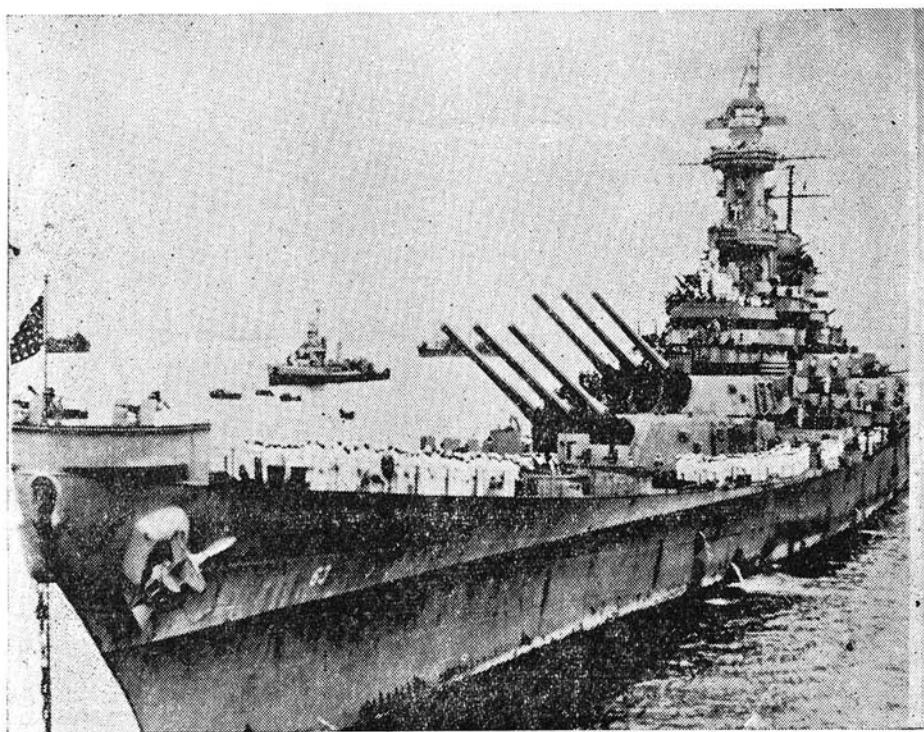
Ainsi, si l'on se rend compte que notre Parthénon, que tout le monde admire, n'est en somme qu'un joyau parallèle au temple d'Ammon ; lorsque l'on se rend compte que l'interpénétration des deux civilisations, grecque et égyptienne, a été une réalité historique, et qu'elles se sont développées parallèlement à travers les siècles aussi bien dans le domaine moral que dans les domaines matériel et économique, on peut alors, je crois, déceler un lien de solidarité géographique entre nos deux pays. Non pas une solidarité

qu'il s'agit de souligner simplement en tant que vérité plus ou moins élémentaire, mais une solidarité qui doit produire un maximum de rendement pour le bien de nos pays respectifs.

Je vous dirai qu'à cet égard, aussi, je suis optimiste, car nous avons, en Égypte, de remarquables représentants de l'hellénisme. Ces représentants sont les membres de ces puissantes et prospères colonies ou communautés helléniques, qui constituent un des joyaux de la couronne qui orne le front de la Grèce ; et je suis heureux de pouvoir constater que ces colonies sont assurées d'un avenir aussi prospère que le fut leur passé.

J'ai eu le privilège, ces derniers jours, au Caire, de causer avec un grand nombre d'hommes d'État égyptiens, et ils ont été unanimes à nous donner tous les apaisements et toutes les assurances nécessaires quant à l'avenir de ces colonies helléniques qui jouissent de leur plus grande considération.

Ces assurances revêtent une grande importance, car la signature d'un nouveau traité d'établissement entre les deux Gouvernements, complété par un traité de commerce qui intensifiera les relations économiques entre nos deux pays, sera un pas considérable de franchi dans l'organisation de la paix dans le Proche-Orient. Car, et c'est là



Le U.S.S. «Missouri» (45.000 tonnes) dans les eaux grecques.

où je voulais en venir, il ne suffit pas de vouloir la paix, il ne suffit pas de travailler, chacun dans son petit secteur, à un but utile à ses seuls proches, mais il s'agit surtout de voir plus clair et plus loin.

La Grèce l'a montré au lendemain même de l'autre guerre. Elle a eu un conflit, pour ainsi dire séculaire, avec un empire, l'Empire ottoman. Elle a su liquider avec honneur ses relations avec lui, ou du moins avec la Turquie démocratique et républicaine qui en est sortie. De sorte qu'à l'heure actuelle de solides liens d'amitié nous unissent à ce pays. Cette même politique, je suis sûr que la Grèce, balayant certains souvenirs, la répétera envers un autre pays, dont je suis heureux de saluer ici le représentant.

A plus forte raison, cette politique devra-t-elle désormais jouer au profit des pays du pourtour sud de la Méditerranée orientale, c'est-à-dire la Syrie, le Liban, l'Égypte. C'est en posant les jalons de ces amitiés naissantes ou renaissantes, en tout cas agissantes, que nous verrons jaillir une grande idée, celle qui se traduira par une entente, une amitié ou un pacte — le terme importe peu — entre tous les pays du bassin oriental de la Méditerranée.

Et je sais aussi que la Grèce, pays balkanique autant que méditerranéen, devra compter sur son grand appui millénaire : la mer. La mer a toujours été pour la Grèce infiniment plus précieuse que la terre, car elle unit encore plus qu'elle ne sépare ; la mer, qui à travers tant de siècles de civilisation a uni les Grecs et les Égyptiens, unira certainement demain les Grecs aux Syriens et aux Libanais, ces deux peuples fiers de leur nouvelle indépendance, et nous aidera à former cette ligue pacifique des États

orientaux de la Méditerranée pour notre plus grand bien et celui de l'humanité.

Par cette union, la Méditerranée, ce grand boulevard, se verra sillonnée de bateaux de marchandises et d'éclairs pacifiques qui relieront la Grèce, l'Égypte, la Turquie — les trois grands carrefours de ce boulevard — aux postes de relais importants que constituent les grandes et belles villes orientales de Beyrouth, Jérusalem, Damas et Alep.

C'est pourquoi, cette conférence que j'ai voulue optimiste, — parce que celui qui vous l'a faite est un optimiste par tempérament, — je la terminerai sur une note optimiste. Je crois que le moment ne tardera pas où nous verrons, — ce qui pour le moment n'est qu'un rêve assez imprécis, — se profiler au loin, dans l'horizon de nos espoirs et de nos aspirations, cette union tant désirée. Elle se fera tôt ou tard, parce qu'elle est dans l'ordre des choses ; parce qu'elle est déterminée elle-même par la géographie et par l'histoire, et parce qu'elle est cimentée par les besoins communs qui nous animent tous. Et quand nous aurons tous aidé, par le développement de nos relations, à atteindre ce rêve, je crois que nous aurons rendu un immense service à l'humanité parce que, pour la première fois — et avec la même habileté que nous autres, Grecs et Égyptiens, avons déployée à construire des temples éternels ou des tombeaux grandioses, — nous aurons, cette fois-ci, aidé à construire, sur une pierre également solide et avec un marbre également éternel, mieux que des tombeaux, Mesdames et Messieurs, un berceau ; ce berceau dont l'humanité a besoin pour bercer tous ses espoirs, toutes ses aspirations et tous ses vœux, car dans ce berceau naîtra la Paix à laquelle aspire ardemment l'humanité tout entière.

LÉON MACCAS.

Le second centenaire de l'Ecole Nationale des Ponts-et-Chaussées et l'Egypte

Conférence de

M. Jean-Edouard Goby

Ingénieur civil de l'Ecole Nationale des Ponts-et-Chaussées de Paris

Donnée, le 14 février 1947,
sous les auspices du Groupement des Amitiés Françaises du Caire.

Mesdames,
Messieurs,

Ces années-ci, les grandes Ecoles françaises sont à l'honneur. On a fêté récemment, avec il est vrai quelques mois de retard dus aux événements, le cent-cinquantième de la fondation de l'Ecole normale supérieure et celui de la fondation de l'Ecole polytechnique. Aujourd'hui, 14 février 1947, nous célébrons ensemble le second centenaire de l'Ecole nationale des Ponts-et-Chaussées

de Paris. Certes, il ne convient pas d'avoir trop le fétichisme du nombre. Néanmoins, la commémoration des anniversaires convie à certaines réflexions, et puis le cycle envisagé ici comporte deux siècles.

Que de changements durant ces deux cents années dans le domaine de la technique ! Juste au milieu du XVIIIème siècle, sous le règne du roi Louis XV, la machine à vapeur se perfectionnait lentement ; la grande industrie était à peu près inexistante ; on ne connaissait ni les constructions métalliques, ni le ciment artificiel, ni le béton armé ; les corporations médiévales étaient encore si vivaces que leur suppression, quelques années plus tard, se heurtera à un concert de protestations. Pourtant, les idées modernes étaient déjà en germe, et il est curieux de noter que l'Encyclopédie est à peu près contemporaine de l'établissement dont nous allons à grands traits retracer l'histoire. Au cours des années, les événe-



M. J.-E. GOBY

ments extérieurs réagissent sur l'Ecole qui eut de son côté une influence certaine sur l'évolution des techniques dont elle s'occupe plus spécialement.

Il faudrait sans doute un volume entier pour étudier en détail l'ensemble de ces phénomènes si intéressants au point de vue général de la culture et de l'enseignement. Car, en parlant ce soir plus spécialement de l'Ecole des Ponts-et-Chaussées, je n'entends

nullement, bien au contraire, tenter de diminuer la renommée des autres établissements similaires et en particulier de ses sœurs cadettes, les autres Ecoles d'ingénieurs.

Sœurs cadettes, ai-je dit. Il se trouve, en effet, que l'Ecole nationale supérieure des Mines de Paris fut fondée en 1778 ; l'Ecole nationale des Mines de Saint-Etienne remonte à 1816 ; et l'Ecole centrale des Arts et Manufactures a célébré le premier centenaire de sa fondation une dizaine d'années seulement avant la guerre de 1939. Quant aux autres Ecoles d'ingénieurs, elles sont beaucoup plus récentes. Par exemple, beaucoup des anciens élèves vivants de l'Ecole des Travaux publics, si nombreux en Egypte, ont connu le fondateur de l'établissement.

L'Ecole des Ponts-et-Chaussées a un programme bien délimité : elle se propose de former des ingénieurs de l'Etat et des ingénieurs civils spécialisés dans la technique supérieure des grands

travaux publics tels que ponts, barrages, ports, canaux, chemins de fer, routes, etc. Ce domaine est encore fort vaste. D'autre part, l'homme le plus profane en matière de construction se rend aisément compte, en présence d'un grand ouvrage, de ce que sa conception et sa réalisation nécessitent de science et d'expérience.

Certes, de tous temps, il y eut des « architectes » — et j'emploie ici le mot dans son sens primitif de « maître des ouvriers » — qui devaient donc concevoir et exécuter les ouvrages. Ces architectes, ces maîtres-ouvriers, en construisant les temples de la Haute-Egypte, le Parthénon ou les cathédrales du Moyen Âge, affirmèrent assez leur valeur pour qu'il soit inutile d'insister sur le fait que la formation des hommes appelés à diriger l'exécution de grands travaux peut être faite en dehors des grandes Ecoles. Nous remarquerons pourtant que jadis, pour être un maître dans l'art difficile de bâtir, il fallait davantage de qualités personnelles natives et d'expérience que de connaissances théoriques.

Au XVIII^{ème} siècle, il devint nécessaire que les ingénieurs fussent des théoriciens en même temps que des praticiens. Dans le même temps, l'on comprit qu'il était désirable d'unifier la formation des constructeurs et de créer l'atmosphère favorable à l'élaboration et au développement des sciences et des doctrines de la construction. Ce fut alors que naquit et se développa l'Ecole des Ponts-et-Chaussées.

Je voudrais, ce soir, essayer de faire un bref historique de cette Ecole, de rappeler les noms de quelques-uns des ses élèves les plus distingués ; d'étudier enfin l'activité en Egypte des ingénieurs égyptiens et français issus de l'Ecole.

* * *

Certes, l'Ecole des Ponts-et-Chaussées n'eut pas immédiatement l'organisation que nous lui connaissons aujourd'hui. On peut même dire que cette organisation date de moins de cent ans, comme nous allons le voir ; mais les institutions humaines véritablement solides n'arrivent pas en un jour à leur plein épanouissement et, pour bien connaître un être dans sa maturité, il est indispensable de savoir ce qu'il fut durant son enfance et sa jeunesse.

C'est à bon droit que l'on considère le 14 février 1747 comme la date marquant la naissance de l'Ecole. C'est, en effet, ce jour-là, qu'à la requête du Conseiller d'Etat Trudaine fut pris un arrêt confiant à l'ingénieur Jean-Rodolphe Perronet la direction d'un « bureau de dessinateurs » créé à l'effet « *d'instruire les dits dessinateurs des sciences et pratiques nécessaires pour parvenir à remplir avec capacité les différents emplois des Ponts-et-*

Chaussées », en d'autres termes pour en faire des ingénieurs, comme le précisent d'autres textes.

Le nom du nouvel établissement était modeste : « bureau de dessinateurs » n'est pas un titre bien pompeux. Mais, il convient de se souvenir qu'à cette époque, en France, les désignations des choses et des gens étaient beaucoup plus simples qu'aujourd'hui. Je donnerai de ce que j'avance un seul exemple. Les collaborateurs immédiats des ministres étaient alors des « premiers commis ». Aujourd'hui, les personnages remplissant des fonctions analogues sont des « directeurs généraux » et assez souvent même des « Conseillers d'Etat en service extraordinaire ». Je me demande, d'autre part, si Trudaine et Perronet, en choisissant ce nom assez effacé, n'avaient pas tenu à ne pas effaroucher certaines personnes toujours rétives en présence de nouveautés.

Quoi qu'il en soit, s'il fallut attendre 1775 pour qu'un texte officiel consacra le nom d'Ecole des Ponts-et-Chaussées, dès l'origine le nouvel établissement remplit sa mission éducatrice spéciale de formation des ingénieurs du Corps royal des Ponts-et-Chaussées.

Bien entendu, dans la première partie de son existence, c'est-à-dire jusqu'à la Révolution française, le fonctionnement de l'Ecole ne fut pas absolument immuable. Les quelques mots que nous allons dire sur son organisation ne constituent donc qu'une moyenne.

Comment tout d'abord étaient recrutés les élèves ?

Pour entrer à l'Ecole, il fallait être présenté par une personne honorablement connue pour servir de garant sous le rapport de l'éducation et de la moralité, et, autant que possible, des connaissances acquises. Les relations personnelles jouaient donc un certain rôle en la matière. Par exemple, on a cité le cas de l'ingénieur Edme-François Jomard dont nous aurons à reparler plus tard qui serait entré à l'Ecole en 1794 parce que, auparavant, sa mère avait fait fortuitement la connaissance de Perronet dans la voiture du service public de Paris à Versailles. Il faut bien dire que le système de recrutement par présentation ne présente pas que des inconvénients. Le mode de recrutement par concours, qui lui est aujourd'hui généralement préféré, n'est pas non plus sans défaut, de sorte qu'il arrive que l'on essaie parfois de combiner plus ou moins harmonieusement les deux systèmes.

Aussi bien, à l'Ecole des Pont-et-Chaussées, avant la Révolution, le mode de recrutement que nous venons de définir était lié à un régime intérieur assez strict institué en vue d'éliminer les non-valeurs.

Les élèves devaient fréquemment subir des

concours permettant de les classer entre eux et de les faire avancer d'une classe dans une autre. Ils y étaient en effet distribués suivant les connaissances acquises et les points obtenus au concours, sans tenir compte du temps de présence à l'École qui pouvait être fort variable et atteindre parfois jusqu'à une dizaine d'années. Les moins bien



Jean-Rodolphe Perronet, premier Directeur de l'École Nationale des Ponts-et-Chaussées.

doués devaient abandonner avant d'avoir été jugés dignes d'être nommés ingénieurs des Ponts-et-Chaussées.

Les élèves recevaient à l'École une double formation théorique et pratique. Ils suivaient un certain nombre de cours à l'intérieur de l'établissement ; d'autre part, les mieux classés, que l'on appelait les « gradués », allaient à l'extérieur écouter les leçons de maîtres réputés, comme, par exemple, le fameux architecte Blondel, et devaient faire des répétitions à leurs camarades.

Pendant l'été, les élèves devaient encore se rendre dans des circonscriptions administratives pour être affectés à des chantiers et se mettre ainsi au courant des questions pratiques de leur future profession. Il arrivait même qu'ils restassent une année entière, et même quelquefois deux, en dehors de l'École pour « mettre la main à la pâte », si je puis me permettre cette expression un peu familière.

Il convient aussi de souligner qu'une importance toute particulière était attachée à l'École à l'enseignement du dessin. Certes, de nos jours,

l'emploi systématique de la photographie et de certains moyens mécaniques, les difficultés de la vie moderne et la complexité de l'organisation des grandes administrations ont eu pour conséquence une décadence très sérieuse de l'art de présenter de beaux plans. Autrefois, il n'en était pas de même et pour s'en convaincre il n'est que de consulter les planches de la *Description de l'Égypte* dont beaucoup, comme nous aurons l'occasion de le redire dans la troisième partie de cet exposé, furent l'œuvre de jeunes ingénieurs des Ponts-et-Chaussées.

Enfin et surtout, de 1747 jusqu'à la Révolution, l'École des Ponts-et-Chaussées eut le même directeur : Jean-Rodolphe Perronet. Ce personnage, dont les mérites exceptionnels furent reconnus de bonne heure et qui devint « premier ingénieur du Royaume », c'est-à-dire directeur de l'Administration des Ponts-et-Chaussées, fut un constructeur de premier ordre. C'est lui qui employa de façon systématique les arches de pont surbaissées de sorte qu'il remplaça les ouvrages antérieurs à profil en dos d'âne par d'autres à tablier horizontal. Le pont de la Concorde, à Paris, élargi vers 1930, est son œuvre ainsi que bien d'autres ouvrages dont certains ont malheureusement été détruits au cours des nombreuses guerres qui ont eu lieu depuis leur construction. Perronet s'occupa de la construction du Canal de Bourgogne, inventa plusieurs machines ingénieuses dont un camion se vidant automatiquement, une drague pour curer les rivières, que sais-je encore ? Son influence sur la formation des jeunes ingénieurs de l'École fut considérable et bienfaisante et c'est à juste titre que, à la fin de sa carrière, ceux qui avaient été ou qui étaient encore ses élèves et ses disciples purent lui offrir un magnifique buste de marbre le représentant, sur le piédestal duquel fut gravée l'inscription : « *Patri carissimo familia* ».

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que, pendant toute la fin de l'Ancien régime, le renom de l'École n'ait cessé de grandir et que les hommes qui firent la Révolution de 1789 n'aient nullement songé à supprimer mais à améliorer encore, selon les idées d'alors, le fonctionnement de l'Établissement. Ce fut l'objet de la loi du 19 janvier 1791 qui institua le mode de recrutement au concours et donna une plus grande place que par le passé à l'enseignement *ex cathedra*.

En 1793, la patrie fut « déclarée en danger ». Les élèves de l'École, en grand nombre, se rendirent aux armées en qualité d'officiers du génie pour la plupart. Presque tous se distinguèrent et devinrent rapidement officiers supérieurs et même généraux au bout d'un petit nombre d'années. A titre d'exemple, parmi les généraux de la Révolution et de l'Empire qui vinrent en Égypte, on peut en citer au moins cinq qui avaient

été élèves de l'Ecole des Ponts-et-Chaussées. Le plus connu n'est autre que le général Reynier qui, à la mort de Kléber, faillit commander en chef l'Armée d'Orient.

Mais, le départ pour les armées de la plupart des élèves anciens et bien classés désorganisa complètement l'Ecole. Le successeur de Perronet, qui se retira quelque temps avant sa mort survenue en 1794, Jacques Lamblardie, constata, d'autre part, chez les nouveaux élèves, une absence de connaissances mathématiques qui lui parut bien inquiétante. Il eut alors l'idée d'y remédier en provoquant la formation d'une nouvelle Ecole où tous les futurs ingénieurs de l'Etat recevraient une haute culture scientifique avant de se spécialiser dans les diverses techniques de l'ingénieur : ponts-et-chaussées, mines, génie maritime. Monge, dont l'influence politique était si grande, fit alors prendre, le 28 septembre 1794, par le Comité de Salut public, un décret instituant « l'Ecole centrale des Travaux publics » destinée à se substituer à toutes les Ecoles d'ingénieurs existantes, qui, en attendant que la nouvelle venue fût en plein fonctionnement, subsistèrent provisoirement.

L'année suivante, du reste, l'on renonça à une réforme aussi radicale. Tout en conservant le nouvel établissement qui changea son nom en celui d'*Ecole polytechnique* qu'il a conservé depuis, on décida de maintenir les Ecoles comme celles des Ponts-et-Chaussées et des Mines à titre d'Ecoles d'application dans lesquelles les anciens polytechniciens apprendraient les techniques particulières de leurs futures professions.

Pendant toute la première moitié du XIX^{ème} siècle, l'Ecole des Ponts-et-Chaussées — qui, de 1798 à 1839, conserva le même directeur, Gaspard Riche de Prony — forma donc exclusivement des ingénieurs de l'Etat qui étaient obligatoirement d'anciens polytechniciens.

Jusque vers la fin de la Monarchie de Juillet, il n'y avait pas besoin de beaucoup d'ingénieurs dans les affaires privées et les compagnies de chemins de fer, toutes récentes. Des ingénieurs des Ponts-et-Chaussées en congé et des ingénieurs de l'Ecole centrale suffisaient à remplir les cadres supérieurs. Mais, à partir de ce moment, où, en même temps que l'on construisait des lignes de chemins de fer de plus en plus nombreuses, les travaux publics prenaient un essor de plus en plus grand, il devint nécessaire de former davantage d'ingénieurs et surtout d'ingénieurs civils.

On s'explique dès lors parfaitement le décret du 13 octobre 1851 qui apporta à l'organisation de l'Ecole des Ponts-et-Chaussées une modification d'importance capitale. Il fut, en effet, décidé alors que l'Ecole recevrait, en plus des élèves-ingénieurs, des élèves recrutés par un concours

direct appelés d'abord élèves externes, ensuite élèves titulaires qui, à leur sortie, seraient des ingénieurs civils. Un peu plus tard, également, les cours de l'Ecole furent ouverts à des auditeurs libres, le plus souvent étrangers, admis sans concours mais ne recevant pas non plus de diplôme à la fin de leur cycle d'étude.

Aujourd'hui, le recrutement de l'Ecole des Ponts-et-Chaussées est donc double. Les « élèves-ingénieurs », destinés à remplir les cadres de l'Administration d'Etat des Ponts-et-Chaussées, obtiennent leurs places d'après leur rang de sortie de l'Ecole polytechnique. Ces places, au nombre d'une vingtaine environ chaque année, sont si recherchées que, pour être au nombre des élus, il convient généralement d'être classé dans les vingt-cinq ou trente premiers d'une promotion comprenant de deux cents à deux cent cinquante élèves.

Les élèves titulaires, qui doivent se faire leur situation en sortant de l'Ecole, sont issus d'un concours direct qu'ils passent après deux ou trois années de Mathématiques spéciales de même que leurs camarades de Centrale, des Mines ou de l'Ecole d'Aéronautique. Les programmes d'entrée à toutes ces écoles sont à peu près les mêmes que ceux de Polytechnique et de Normale, de sorte que la plupart des candidats se présentent à la fois à plusieurs Ecoles. La répartition définitive des élèves de Mathématiques spéciales, des « taupins » comme on dit en argot étudiantin, se fait d'après les goûts et la vocation de chacun, selon les hasards des concours et aussi l'obstination des intéressés.

L'Ecole Normale forme des professeurs ; l'Ecole polytechnique, des ingénieurs de l'Etat et des officiers ; l'Ecole centrale des Arts et manufactures — dont l'enseignement est très général — prépare pourtant, et surtout, à l'industrie métallurgique à l'industrie chimique et à la construction mécanique. Les ingénieurs sortant des Ecoles des Mines se destinent à exploiter et à traiter les divers minerais. La jeune Ecole d'Aéronautique forme les cadres supérieurs de l'industrie automobile et de l'industrie aéronautique. Quant aux élèves titulaires des Ponts-et-Chaussées, désireux d'éviter la mine ou l'usine, ils se destinent aux travaux de génie civil, qui les laissent le plus souvent en contact plus direct avec la nature qu'ils modifient d'ailleurs un peu en participant à l'exécution de grands chantiers.

Il convient de souligner le mérite particulier des candidats étrangers aux grands Ecoles françaises. Ces candidats doivent, en effet, préparer un concours, suivre des cours, rédiger des travaux dans une langue qui n'est pas la leur et qu'ils doivent posséder néanmoins à fond. A l'Ecole des Ponts-et-Chaussées, la plupart tiennent pourtant à se présenter au concours direct ; d'autres, déjà

diplômés dans leur propre pays, se contentent, pour accroître encore leur valeur professionnelle, de demander leurs inscriptions comme « auditeurs libres ».

Il arrive très souvent que ces élèves étrangers aient été choisis par les autorités de leurs pays respectifs à cause de leurs qualités particulières. C'est une raison de plus pour que ces élèves soient d'une distinction particulière. Elèves titulaires, français et étrangers, sont classés ensemble et sont traités exactement de même ; une émulation de bon aloi s'établit entre eux, fondée sur une estime réciproque tandis que se nouent des liens de camaraderie et d'amitié qui dureront toute leur vie.

Les élèves étrangers des grandes Ecoles françaises — et ceci s'applique bien entendu à toutes les Ecoles — sont, en France, des messagers de leurs pays respectifs ; rentrés chez eux, ils deviennent en quelque mesure des représentants de la culture française. Ils sont donc des agents particulièrement qualifiés du développement des sympathies entre pays différents, des rapprochements sur le plan de l'esprit et de la science entre les hommes.

* * *

Après avoir exposé l'histoire et les conditions actuelles de recrutement de l'Ecole, je voudrais vous convier à une courte visite des locaux actuels.

Ne vous imaginez pas des installations somptueuses et ultra-modernes, des amphithéâtres ressemblant à des cliniques, des galeries immenses,

Entre le boulevard Saint-Germain et la Seine, entre l'Eglise Saint-Germain-des-Prés et la Concorde, il est quelques rues où l'on trouve encore aujourd'hui presque à chaque pas des antiquaires, des éditeurs, des libraires, des bouquinistes ; où l'on rencontre de vieux messieurs décorés, de vénérables ecclésiastiques et assez souvent des êtres qui semblent des répliques vivantes de personnages immortalisés par Balzac. C'est là, dans le quartier qui tire son nom de celui du grand philosophe médiéval Saint-Thomas d'Aquin, plus précisément encore rue des Saints-Pères, que s'est installée depuis plus de cent ans l'Ecole nationale des Ponts-et-Chaussées, après avoir pendant le premier siècle de son existence démenagé assez souvent. Il n'est pas indifférent que de futurs ingénieurs s'imprègnent ainsi inconsciemment de la beauté et de la poésie qu'ils devront plus tard allier à la technique la plus sûre.

Le corps central des bâtiments n'est autre que l'ancien hôtel du bon cardinal de Fleury, qui fut précepteur puis premier ministre de Louis XV. Franchi le porche monumental, on pénètre dans une cour carrée de belle apparence au fond de laquelle se trouve la galerie

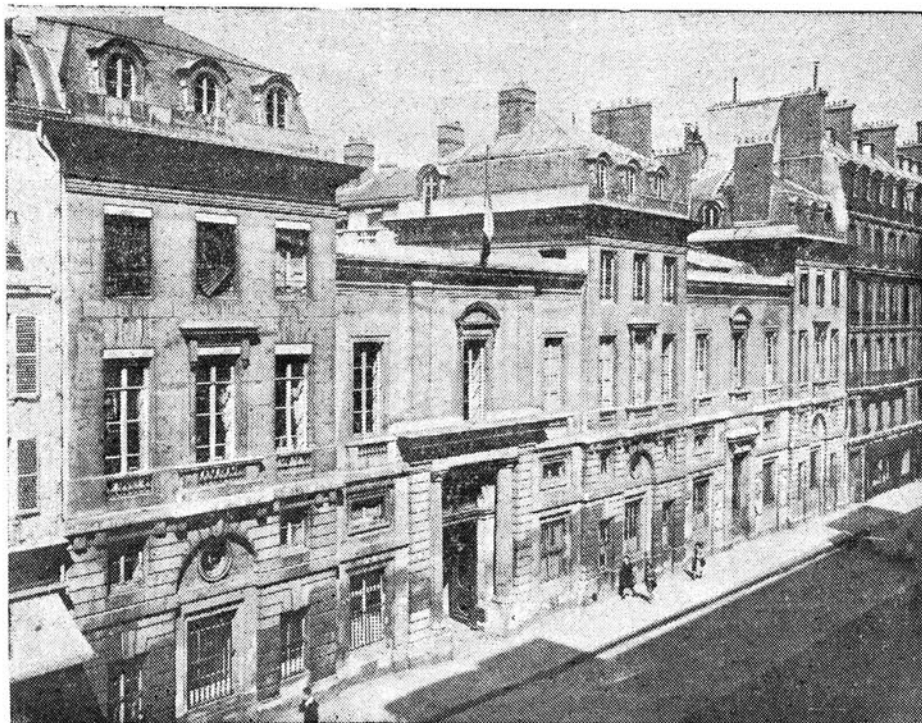
donnant accès au grand amphithéâtre. Dans cette galerie, sont érigés les bustes en marbre d'un certain nombre de grands ingénieurs du Corps des Ponts-et-Chaussées. Quand j'étais élève quelques piédestaux étaient encore vides. Ce n'est pas sans une certaine mélancolie que, l'été dernier, j'ai constaté que les bustes de quelques-uns de mes maîtres, aujourd'hui disparus, occupaient les places naguère disponibles.

Il y a encore dans l'Ecole une très belle Salle des modèles où se trouvent de magnifiques maquettes d'un très grand nombre d'ouvrages, phares, barrages et surtout ponts édifiés par des ingénieurs de l'Ecole. Il y a aussi une riche bibliothèque où l'on peut consulter de précieux manuscrits et probablement la collection de France la plus complète de livres relatifs à l'art de bâtir. L'Ecole possède enfin des laboratoires, des collections minéralogiques et aussi des caves merveilleuses que nous explorions jadis, mes camarades et moi, avec beaucoup de curiosité mêlée d'un peu de l'appréhension de ceux qui se trouvent en des zones interdites.

Nous n'insisterons pas longuement sur les cours de l'Ecole, qui sont actuellement répartis sur trois années : en première année, les élèves titulaires reçoivent un enseignement de Mathématiques pures, de physique et de chimie, pour suivre avec le même profit que les anciens polytechniciens les cours spécialisés de seconde et de troisième année.

Ceux-ci sont professés par les ingénieurs les plus distingués dont la plupart appartiennent au Corps des Ponts-et-Chaussées. C'est pour un ingénieur un beau couronnement de carrière que de se voir confier une chaire de l'Ecole. Assez souvent, les professeurs sont en même temps membres de l'Institut de France. Dans une discipline déterminée, les divers professeurs qui se succèdent ont à honneur de s'efforcer d'améliorer, de moderniser le cours de leur prédécesseur immédiat de façon que l'enseignement soit toujours au courant des derniers progrès de la science et de la technique.

Les élèves assistent obligatoirement aux cours et non pas seulement s'ils en ont envie comme dans les Facultés. Bien entendu, à la fin de chaque année scolaire, ils doivent subir un examen sur chaque matière enseignée pendant la session. De plus, tous les mois environ, ils doivent, sur un programme déterminé, remettre un projet dont la préparation doit leur permettre d'appliquer les connaissances acquises aux cours et, en même temps, les exercer à accomplir le travail qui sera plus tard une partie importante de leur profession. Ils disposent d'une assez grande liberté dans la mise au point de ces travaux. Il leur appartient de se documenter comme ils l'entendent, de faire leurs calculs et leurs dessins à leur



Ecole Nationale des Ponts-et-Chaussées (siège actuel).

guise en employant les méthodes qui leur paraissent les plus judicieuses. En un mot, ils sont soumis à un régime d'ingénieurs plus que de potaches, qui les prépare déjà à leur vie future. On leur fait confiance, on leur inculque de la façon la plus élégante qui soit l'amour de la liberté et de la haute culture.

Entre la seconde et la troisième année, les élèves doivent accomplir un stage pratique dans une administration, sur un chantier ou dans une usine. Pendant les années scolaires d'ailleurs, ils participent assez souvent à des voyages d'études, à des visites de chantiers complétant les cours théoriques.

Les divers examens, projets et rapports des élèves sont notés et, pour obtenir leur diplôme, ils doivent obligatoirement obtenir une moyenne générale de 13 sur 20. Aussi bien, par suite de la sélection sévère exercée à l'entrée, la plupart des élèves obtiennent cette moyenne. Quelques-uns, pourtant, sont éliminés. D'autres s'en vont d'eux-mêmes avant d'avoir terminé le cycle complet de leurs études. C'est ainsi qu'Alain Gerbault, qui s'illustra par ses traversées solitaires de l'Atlantique et du Pacifique, fut, au lendemain de la guerre de 1914 qu'il avait faite brillamment, élève titulaire de l'Ecole des Ponts-et-Chaussées mais, au bout d'un an, on ne le revit

plus, de sorte que le fameux navigateur n'eut pas droit au diplôme d'ingénieur civil de l'Ecole.

Par ce qui précède, on voit combien est sérieuse la préparation des élèves à leur future profession. Toutefois, ayant pris en Mathématiques spéciales l'habitude de travailler beaucoup et vite, ils peuvent disposer de quelques loisirs qu'ils occupent selon leurs goûts. Ils peuvent aussi participer aux manifestations collectives de l'Ecole qui sont évidemment moins nombreuses que dans d'autres établissements où les élèves sont internes : l'Ecole des Ponts-et-Chaussées ne comporte pas d'internat.

La première de ces manifestations était, avant la guerre tout au moins, la grande réunion de rentrée qui avait lieu en novembre et à laquelle assistaient ensemble quatre promotions : les trois promotions présentes à l'Ecole et la promotion sortie au mois de juillet précédent. Les nouveaux étaient présentés aux anciens et mis au courant des traditions de l'Ecole par un discours du Président de l'Association des Elèves. Puis, un punch était servi et l'on entonnait gaieusement en chœur les chansons du répertoire estudiantin.

La dernière de l'année, et en même temps la plus importante, était, avant la guerre, la Revue

de l'École qui était montée et jouée par les élèves dans une salle de spectacles de la capitale.

Il était admis, au cours de cette manifestation, de railler légèrement les travers ou les manies que pouvaient avoir ou qu'étaient censés avoir les professeurs de l'Établissement. Les intéressés étaient d'ailleurs invités à la revue et ils avaient le loisir de reconnaître sur la scène leurs sosies, soigneusement grimés par un artiste en maquillage, qui venaient chanter des couplets sur des airs en vogue.

Une année même, les auteurs de la Revue imaginèrent d'envoyer dans la salle un acteur grimé de manière à ressembler à l'un des maîtres de l'École, au reste des plus illustres, l'économiste Clément Colson. Le véritable Colson avait été invité et se trouvait aussi dans la salle. A un moment donné, alors que sur la scène l'on chantait des couplets ironiques pour le professeur, le faux Colson se leva et intervint bruyamment, feignant une grande colère envers les élèves. Un projecteur facétieux éclaira aussitôt pour la plus grande joie de l'assistance successivement le faux et le vrai Colson. Le scénario prévoyait évidemment l'expulsion du faux Colson par un gardien de l'ordre mais, pour tout dire, le véritable Colson ne fut pas absolument enchanté de la trouvaille.

Mais, presque toujours, les professeurs prenaient du bon côté les railleries bénignes qui leur étaient

adressées dans les chansons de la revue; ils tenaient même le plus grand compte de certaines critiques voilées qui pouvaient leur être présentées de manière plaisante en vue de la rédaction de leurs cours. Avec le même soin que les élèves, ils conservaient les livrets de la Revue, luxueusement édités et illustrés de caricatures de nos maîtres.

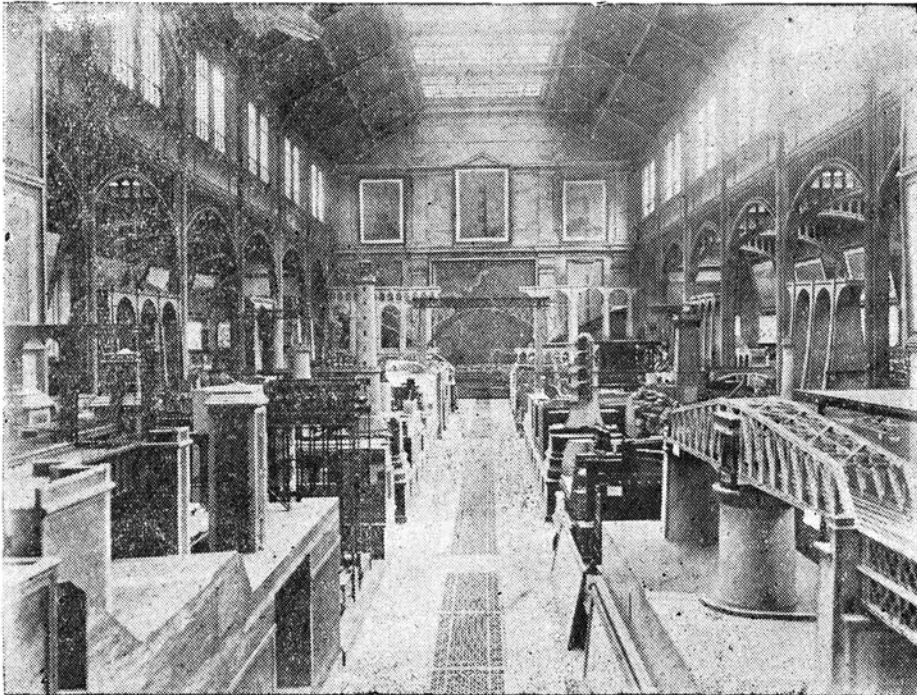
La Revue était jouée en principe immédiatement avant les vacances de Pâques (1). Ensuite, venaient les examens qui demandaient pour leur préparation beaucoup de travail et de soins.

A la fin de la troisième année, à condition d'avoir la moyenne dont nous avons parlé, les élèves de l'École reçoivent leur diplôme d'ingénieur du Corps des Ponts-et-Chaussées ou d'ingénieurs civils, et ils abordent leur nouvelle carrière.

* * *

Au cours des deux cents premières années de son existence, l'École des Ponts-et-Chaussées a eu un nombre total de cinq à six mille élèves peut-être. La plupart ont poursuivi et poursuivent des carrières honorables dans les administrations françaises ou étrangères les plus

(1) La tradition de la Revue a été reprise en 1947; nos jeunes camarades ont bien voulu nous en faire parvenir le livret en Egypte.



Vue générale de « la Salle des modèles », à l'École des Ponts-et-Chaussées.

diverses et aussi sur les chantiers de travaux publics ou dans des usines. Ils ont contribué de leur mieux à accroître la prospérité générale de leurs pays respectifs. Car c'est un beau et bon métier que celui de bâtisseur. Jeter un pont sur un ravin ou sur un fleuve, percer une montagne pour y faire passer une route ou un tunnel, édifier une jetée en mer, ériger un grand bâtiment sont des œuvres qui procurent à leurs auteurs de grandes joies. Même les laborieux calculs, lorsqu'ils sont conduits et orientés dans le but de donner des bases solides à un projet, ont leur grandeur. Que dire alors de la matérialisation des idées que l'on a conçues, de la réalisation d'un ouvrage qui, jusqu'au moment où on l'édifie avec de la pierre, du ciment et du métal, n'avait d'existence que sur une liasse de plans.

Vigny a décrit la locomotive qui

*De ses dents de feu, dévorant ses chaudières,
Transperce les cités et saute les rivières,
Plus vite que le cerf dans l'ardeur de ses bonds!*

Il est dommage qu'aucun poète, à ma connaissance tout au moins, n'ait chanté avec le même talent la vie d'un grand chantier, le travail et la peine des hommes, leurs victoires sur la matière inerte et les forces hostiles. Ces luttes fécondes sont en quelque mesure des épopées et il ne faudrait pas croire qu'elles ne causent pas de victimes. Pendant la période française des travaux du Canal de Panama, seize mille hommes furent tués par le climat meurtrier, et, en Afrique centrale, on avait coutume de dire naguère que l'établissement d'un chemin de fer coûtait un noir par traverse et un blanc par kilomètre.

Les ingénieurs sont les officiers et les guides des travailleurs des chantiers. Leur rôle ne saurait donc trop être mis en vedette.

De nombreux anciens élèves de l'École des Ponts-et-Chaussées ne se sont pas contentés d'accomplir leur tâche quotidienne. A leur tour, ils ont désiré faire progresser la science et la technique qu'ils avaient apprises de leurs maîtres. C'est des plus distingués que je voudrais maintenant dire quelques mots tout en me rendant compte de ce que l'hommage que je leur rendrais aura forcément d'incomplet et d'imparfait.

Il y eut d'abord parmi eux plusieurs mathématiciens illustres. Au premier rang, il convient de citer Augustin Cauchy qui fut l'un des analystes les plus féconds et les plus profonds du XIX^{ème} siècle. Ce fut en même temps un homme d'un beau caractère. Il avait des idées légitimistes de sorte que, en 1830, alors qu'il était déjà membre de l'Académie des Sciences et professeur de mécanique à l'École polytechnique, il refusa de prêter serment au Gouvernement de Louis-Philippe qui ne lui permit pas de poursuivre

son enseignement. Cauchy s'exila. La Seconde République ayant été plus libérale que la Monarchie de Juillet, sans avoir à prêter serment, Cauchy put être nommé professeur d'astronomie mathématique à la Faculté des Sciences de Paris. Après le coup d'Etat du Deux-Décembre, Cauchy refusa de nouveau de prêter serment au nouveau gouvernement de sorte qu'à deux reprises cet homme n'hésita pas à renoncer à sa chaire pour ne pas prêter un serment non conforme à ses convictions.

Un autre grand mathématicien, ancien élève de l'École, où il professa du reste lui-même pendant plus de quarante ans, fut le géomètre Maurice d'Ocagne. C'est lui qui érigea en corps de doctrine la *nomographie*, science qui a pour objet l'étude des procédés de construction des abaques grâce auxquels il est possible de remplacer des calculs longs et laborieux par des constructions graphiques extrêmement simples.

De nombreux ingénieurs des Ponts-et-Chaussées ont travaillé aux progrès de la résistance des matériaux, science fondamentale en vue de l'édification d'ouvrages solides et aussi économiques que possible. On a considéré la résistance des matériaux définitivement constituée en corps de doctrine lorsque Louis-Marie-Henri Navier (1785-1836) eut présenté, en 1821, son célèbre mémoire sur les lois de l'équilibre et du mouvement des corps solides. Fresnel, Barré de Saint-Venant, Bresse, Boussinesq, Jean Résal apportèrent d'importantes contributions à cette science mais, pour me limiter, je me contenterai de donner quelques explications seulement sur les découvertes de mon maître Augustin Mesnager qui fut le pionnier de la photoélasticimétrie. Voici en quoi consiste le principe de cette science. Lorsque l'on éclaire une pièce de verre avec de la lumière polarisée, des lignes obscures ou brillantes apparaissent si la pièce est soumise à certains efforts. On peut donc imaginer, pour étudier les efforts dans les parties d'un pont en projet, d'exécuter un modèle réduit en verre de l'ouvrage, d'appliquer à ce modèle des forces également réduites, de déduire enfin, de l'examen des lignes obscures et brillantes auxquelles j'ai fait allusion précédemment, quels seront les efforts dans l'ouvrage une fois construit. Cette façon de procéder, aujourd'hui absolument classique, fut appliquée pour la première fois par Mesnager à la veille de la guerre de 1914 en vue de l'exécution du pont en béton armé de la Balme, ouvrage d'une portée de quatre-vingt-quinze mètres.

On a parfois qualifié notre époque d'âge du béton. Pour faire du béton, il faut sans doute des matériaux inertes, graviers ou sable, mais il faut surtout du ciment. Or, si la découverte des « ciments naturels » est due à l'Anglais Parker, c'est Louis-Joseph Vicat qui trouva les ciments

artificiels et étudia méthodiquement leurs propriétés. Il est même amusant de rappeler que, de son vivant, la renommée de Vicat fut telle que c'est le seul ingénieur des Ponts-et-Chaussées qui ait trouvé grâce dans la célèbre diatribe que Balzac a fait écrire à Grégoire Gérard dans *le Curé de village* contre l'École polytechnique et le Corps des Ponts-et-Chaussées, diatribe qui, à mon avis, est bien injuste.

Après Vicat, les propriétés des ciments furent étudiées par de nombreux anciens élèves de l'École dont le plus connu est peut-être Férét, qui fut pendant de nombreuses années directeur du Laboratoire des Ponts-et-Chaussées à Boulogne-sur-Mer, et fit des travaux appréciés dans le monde entier sur la granulométrie des matériaux et la résistance des bétons.

Ce furent des ingénieurs des Ponts-et-Chaussées qui, à partir du milieu du XIX^{ème} siècle, firent progresser la technique si difficile des grands barrages. Le premier grand barrage moderne construit dans le monde fut celui du Gouffre d'Enfer — ou de Rochetaillée — près de Saint-Etienne. Il a été édifié, un peu avant la guerre de 1870, par Delocre. Certes, ce barrage, pourraient dire dédaigneusement les Américains, n'a que cinquante mètres de hauteur tandis que le barrage Boulder en a plus de deux cents. C'est vrai. Mais ce ne sont pas les réalisations plus ou moins

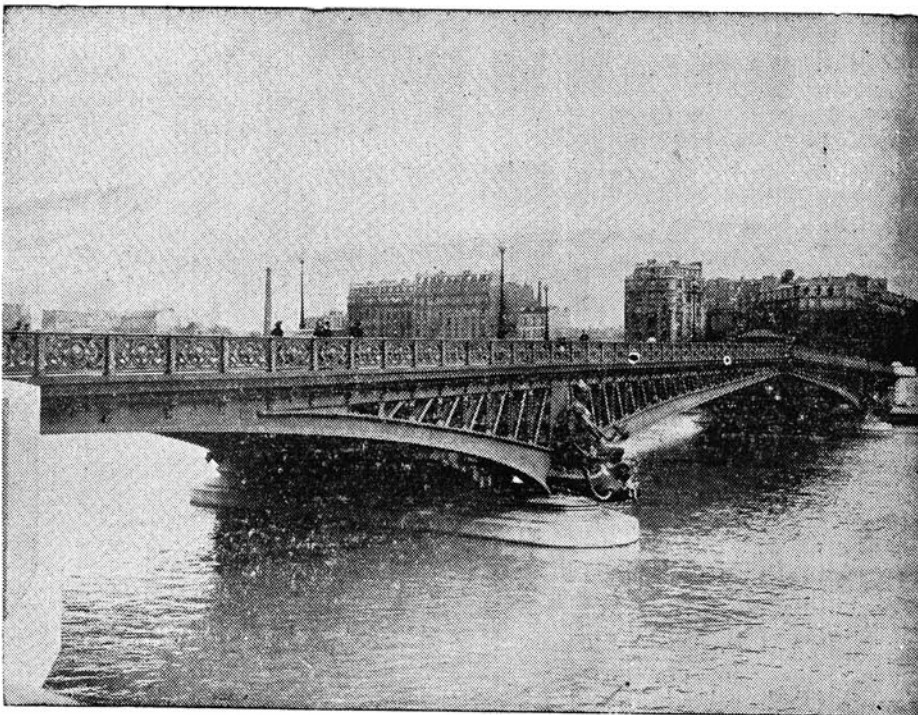
gigantesques qui comptent le plus. Ce sont les idées et les théories qui y président, et dans ce domaine, comme en beaucoup d'autres, les idées et les théories sont dues à des ingénieurs de l'École des Ponts-et-Chaussées.

Aujourd'hui, M. Coyne, inventeur de la contrainte artificielle des massifs de barrages par des tirants et de dispositifs spéciaux de mesure des efforts à l'aide de cordes vibrantes grâce auxquelles on fait « chanter les ouvrages », est un maître de renommée mondiale.

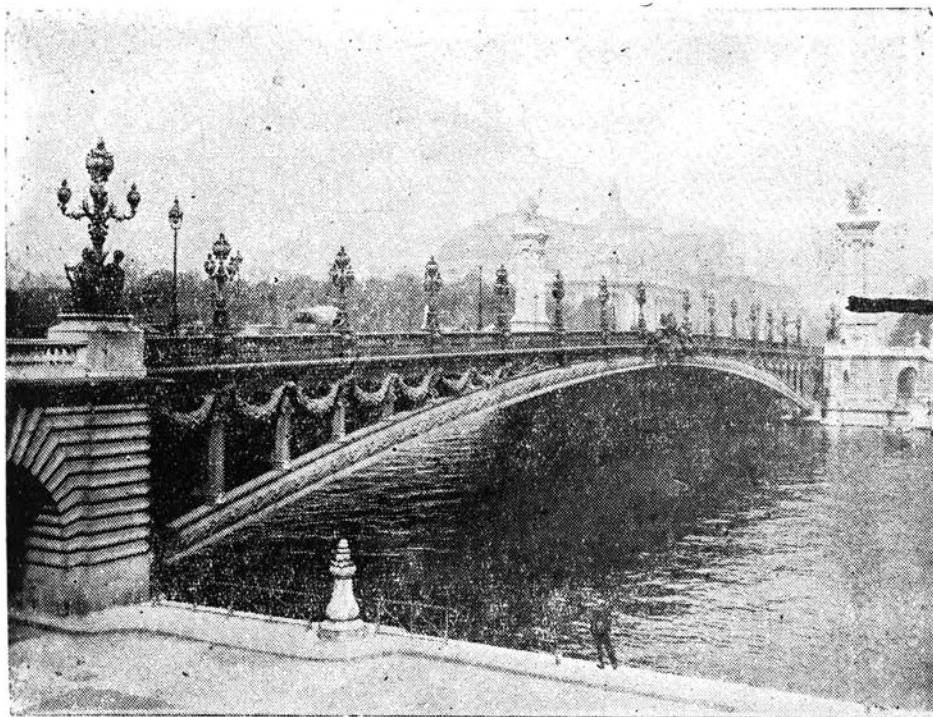
En France, il était naturel que ce fussent des ingénieurs de l'École dont nous nous occupons qui aient conçu et réalisé la plupart des grands ponts modernes.

Pour les ponts métalliques il convient toutefois de mentionner une importante exception. Le viaduc de Garabit est l'œuvre de l'ingénieur des Arts et Manufactures Gustave Eiffel, celui-là même qui a donné son nom à la fameuse tour de Paris. Néanmoins, des ouvrages comme le pont Mirabeau ou le pont Alexandre III, édifiés à Paris par Jean Résal, furent des chefs-d'œuvre qui font honneur au Corps des Ponts-et-Chaussées tout entier.

On a pu soutenir avec les arguments les plus sérieux que le plus grand constructeur de ponts en maçonnerie de tous les temps et de tous les



Le pont Mirabeau, à Paris.



Le pont Alexandre III, à Paris.

pays fut Paul Séjourné. Ce moderne disciple des Frères pontifes de jadis rénova complètement un art millénaire grâce à ses qualités de calculateur, à son sens artistique, à sa puissance d'invention servies par une capacité de travail peu commune. Il est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages dont le pont de Luxembourg fut, à mon avis, le chef-d'œuvre. Paul Séjourné codifia, d'autre part, les règles de l'art de construire les ponts en maçonnerie dans un ouvrage en six volumes qui fera autorité pendant de nombreuses décades.

Enfin, Augustin Mesnager, que nous avons déjà nommé, M. Albert Caquot et M. Freyssinet furent et demeurent des maîtres de la construction des ponts en béton armé. M. Freyssinet fut, avec son camarade l'ingénieur civil Claude Limousin, le constructeur du pont de Plougastel, qui, pendant plusieurs années, détint le record mondial de portée des ponts en béton armé.

M. Freyssinet est aussi l'inventeur d'un nouveau matériau de construction destiné, dans certains cas, à révolutionner l'art de bâtir. Il me serait nécessaire d'entrer dans des considérations trop spéciales pour expliquer complètement en quoi consiste l'emploi du *béton précontraint*, malgré le grand intérêt que cela présenterait. Qu'il me suffise de dire qu'une poutre en béton

précontraint est constituée essentiellement par des armatures en acier dur qui sont tendues avant le coulage du béton puis, quand celui-ci a fait prise, abandonnées à elles-mêmes, ce qui a pour effet de comprimer le béton. On concevra dès lors que de l'énergie soit emmagasinée ainsi dans les poutres en béton précontraint dont la restitution a les conséquences les plus heureuses. L'un des ouvrages importants construits en béton précontraint en France est le Pont de Luzancy, sur la Marne, mis en service le 16 mai 1946. Il est constitué par des poutres droites d'une portée de quarante-cinq mètres et d'une hauteur de cent vingt centimètres seulement à la clé, ce qui constitue un résultat absolument étonnant car, avec les procédés habituels, la hauteur d'une poutre droite est de l'ordre du dixième ou du quinzième de sa portée.

* * *

Pour ne pas alourdir cet exposé, je serai obligé de passer sous silence les noms de beaucoup d'autres ingénieurs de l'Ecole qui mériteraient pourtant d'être cités. Je le déplore d'autant plus que, si les ingénieurs savent bien œuvrer utilement dans l'intérêt général, ils s'entendent beaucoup moins bien que d'autres à faire leur propre publicité.

Je ferai pourtant exception pour Auguste Choisy qui s'illustra en étudiant mieux que personne n'avait su le faire avant lui l'histoire de l'architecture. Voulez-vous savoir comment les hommes préhistoriques dressaient leurs menhirs ou édifiaient leurs dolmens ? Désirez-vous connaître les procédés d'érection des obélisques ou de construction des temples de Haute-Egypte ? Alors lisez les beaux ouvrages de Choisy et en particulier *l'Art de bâtir chez les Egyptiens*, livre devenu classique en la matière.

Choisy, qui vécut dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, peut être regardé comme le digne successeur d'un groupe d'ingénieurs de l'Ecole des Ponts-et-Chaussées pour lesquels les Egyptiens et les habitants de l'Egypte peuvent avoir une sympathie particulière, car ces ingénieurs sont les principaux auteurs des deux premières parties de la *Description de l'Egypte*, œuvre collective de ceux que l'on a appelés assez improprement les « savants de Bonaparte » et qu'il eût été plus juste de désigner sous l'appellation de « savants et ingénieurs de Bonaparte ».

A bord des vaisseaux et des frégates quittant Toulon le 19 mai 1798, se trouvaient dix-sept ingénieurs (1) anciens élèves de l'Ecole des Ponts-et-Chaussées. De plus, il y avait un certain nombre de jeunes gens, élèves de l'Ecole polytechnique ou même qui en préparaient le concours d'entrée. Huit d'entre eux devinrent, en Egypte même, ingénieurs ou élèves ingénieurs des Ponts-et-Chaussées et à leur retour en France durent compléter leur formation théorique en suivant des cours à l'Ecole des Ponts-et-Chaussées, de sorte qu'il n'est pas inexact de les considérer aussi comme d'anciens élèves de l'Ecole (2).

Certes, tous firent en conscience leur métier d'ingénieur sous la direction de leurs chefs Jacques-Marie Le Père et Pierre-Simon Girard. Ils réparèrent et entretenirent les canaux d'irrigation et leurs digues de protection ; ils exécutèrent des travaux d'urbanisme, et, de concert avec les ingénieurs géographes, levèrent des plans et des cartes. Ces diverses opérations ne purent d'ailleurs pas toujours être conduites avec toute la tranquillité d'esprit désirable par suite des événements militaires. C'est d'ailleurs pourquoi il convient de ne pas critiquer trop àprement les brigades chargées du nivellement de l'Isthme de Suez, qui, comme on le sait, commirent une erreur d'une dizaine de mètres.

(1) J.-M. Le Père et Girard, ingénieurs en chef des Ponts-et-Chaussées ; Arnollet, Bodard, Chabrol de Volvic, Duval, Faye, Fèvre, Jollois, Lancret, G. Le Père, Martin Raffeneau-Delille, Saint-Genis, Thévenod, ingénieurs ordinaires des Ponts-et-Chaussées ; Jomard, ingénieur géographe, et Samuel Bernard, classé comme « chimiste ».

(2) Alibert, Caristie, Duchanoy, Favier, Moline de Saint-Yon, Pottier, Viard et de Villiers du Terrage. Nous ne croyons pas que Dubois-Aymé, nommé ingénieur des Ponts-et-Chaussées en Egypte et qui entra dans les Douanes à son retour en France, soit passé par l'Ecole.

Mais, ce qui nous paraît le plus digne de remarque, c'est que les jeunes ingénieurs des Ponts-et-Chaussées furent littéralement envoûtés par les merveilles qu'ils découvrirent presque à chaque pas dans la Vallée du Nil. Deux d'entre eux, Prosper Jollois et Edouard de Villiers du Terrage, se sont exprimés à ce sujet, dans les termes suivants que je ne crois pouvoir mieux faire que de citer textuellement :

« Nous éprouvions quelque plaisir à penser que nous allions transporter dans notre patrie tous les produits de l'antique science et de l'industrie des Egyptiens... Nous allions enfin donner, pour la première fois, une idée exacte et complète des monuments dont tant de voyageurs anciens et modernes n'avaient pu parler que d'une manière peu satisfaisante... Et, d'ailleurs, quels attrait, quel charme secret ne présente pas la vue des ruines ? On ne cherche pas ce spectacle par une curiosité stérile et momentanée ; on y est conduit par une passion ardente et vive qu'il faut avoir éprouvée pour s'en faire une juste idée... »

Les lignes que nous venons de lire sont extraites de l'Introduction à la description générale de Thèbes, mais, en cherchant bien dans la correspondance des ingénieurs pendant leur séjour en Egypte ou encore dans les journaux tenus par eux, on trouverait facilement de nombreuses traces du même enthousiasme. Jollois et de Villiers n'hésitèrent du reste pas à courir le risque d'être attaqués en se déplaçant sans escorte malgré la défense que leur avait faite le général Belliard qui commandait la région dans laquelle les deux jeunes gens se trouvaient alors : ils étaient, en effet, désireux de dessiner aussi exactement que possible tous les monuments qu'ils admiraient et, malgré leur grand habileté, cela prenait du temps.

Quoi qu'il en soit, en consultant aujourd'hui les planches de la *Description de l'Egypte*, on demeure confondu en présence de la prodigieuse activité des ingénieurs qui les dessinèrent.

Disons aussi que sur un total de 4.900 pages in-folio de textes originaux que comportent les parties *Antiquités* et *Etat moderne* de la *Description*, plus de 3.000 sont dues à des anciens élèves de l'Ecole, ce qui représente plus de 60 % de ce total. La partie *Antiquités* est elle-même divisée en une Section de *Descriptions* et une Section de *Mémoires*. On aurait pu penser à priori que les *Descriptions* auraient été faites par les antiquaires, — ou archéologues, — les écrivains et les orientalistes de l'Expédition. En fait, sur 1372 pages in-folio de textes originaux que comportent les *Descriptions*, 1284 sont l'œuvre d'anciens élèves de l'Ecole des Ponts-et-Chaussées.

Si l'on ajoute à ces remarques que Lancret, Jollois, Jomard et de Villiers, tous quatre anciens

élèves de l'Ecole, prirent une part fort importante à la publication de la *Description de l'Égypte*, on peut bien dire que cet ouvrage peut, dans une très large mesure, être rattaché à l'histoire de l'Ecole des Ponts-et-Chaussées.

A plusieurs reprises déjà, j'ai été conduit à prononcer le nom d'Edme-François Jomard. Ce grand ami de l'Égypte mérite en effet de ne pas être oublié. Après être resté en Égypte de 1798 à 1801, il prit une part capitale à la rédaction et à la publication de la *Description*. Il s'occupa ensuite avec la plus grande sollicitude des jeunes étudiants égyptiens des missions scolaires envoyées en France par le fondateur de la Dynastie régnante, surtout à partir de 1826. Enfin Jomard bey, qui vécut fort longtemps, devint, en 1859, Président d'honneur de l'Institut égyptien.

Mais, bien avant cette date, d'autres ingénieurs de l'Ecole des Ponts-et-Chaussées vinrent en Égypte représenter de nouveau avec honneur la science et la technique françaises. Il convient de citer en premier lieu Dieudonné-Eugène Mougel qui construisit à Alexandrie, de 1839 à 1844, la première forme de radoub qui ait été mise en service en Égypte. En 1843, Mougel se vit confier d'autre part par Mohamed Ali les travaux de construction des barrages du Nil, que Linant de Bellefonds avait dû abandonner quelques années auparavant. Sans doute, Mougel bey, lui non plus, ne put pas mener complètement à bien ce gigantesque chantier, mais ses efforts méritent d'être rappelés.

Enfin, en 1885, Mougel bey aida Linant de Bellefonds à dresser le premier projet complet du Canal de Suez avant d'être appelé par Ferdinand de Lesseps à la direction générale des travaux du Canal, poste qu'il conserva jusqu'en octobre 1861.

Car au point de vue technique, le Canal de Suez est, pour une très belle part, l'œuvre d'anciens élèves de l'Ecole : Voisin bey, directeur général des travaux de 1861 à 1869; Félix Laroche, le créateur de Port-Saïd; Borel, co-directeur de l'Entreprise Borel et Lavalley, qui exécuta environ les trois quarts des terrassements à sec et des dragages.

Certes, l'on a pris l'habitude de considérer comme tout à fait normal qu'une large voie d'eau soit sillonnée continuellement et sans difficultés par des bateaux allant d'Occident en Orient. Les ingénieurs du Canal d'aujourd'hui savent bien combien sont devenues banales un dragage ou une reconstruction de perrés.

Mais de 1860 à 1870, les choses n'étaient pas aussi simples. Pour s'en convaincre, il n'est que de lire les récits de ceux qui vinrent les premiers sur place, de ceux qui eurent à organiser les chantiers en plein désert, à monter et à faire

fonctionner les dragues, à inventer de nouveaux engins de terrassements, à lutter contre la nature hostile, à diriger les équipes innombrables de travailleurs en employant une main-d'œuvre venue d'Europe, si particulière que Renan en fit mention dans sa réponse au discours de réception de Lesseps à l'Académie Française. Ajoutons l'inconfort des installations matérielles, la complexité du ravitaillement, la grande épidémie de



Jomard, vu par Dutertre.

typhus qui, en 1863, vinda d'un seul coup les chantiers, et nous aurons une idée du mérite de ceux qui remportèrent la grande victoire technique du percement de l'Isthme de Suez.

La commune renommée l'a du reste si bien senti que beaucoup de gens ont cru et croient encore que Ferdinand de Lesseps était un ingénieur. Vous savez que c'était un diplomate. Certes, le mérite du Président-Fondateur de la Compagnie du Canal de Suez fut incomparable qui sut créer, dans l'état politique et social du moment, les conditions favorables à l'exécution de l'ouvrage, mais il est juste d'exalter aussi le talent des ingénieurs qui surmontèrent les difficultés jugées insurmontables par tant de bons esprits à l'ouverture des chantiers. Et ce n'est pas sans un peu de mélancolie que je rappellerai que le nom de Voisin bey ne figure ni dans le *Larousse du XIXème siècle*, ni dans celui du XXème, et qu'on peut le chercher vainement dans le *Dictionnaire encyclopédique Quillet*.

Je viens de rappeler que, même après le début des travaux, l'on ne croyait guère à la réussite

de l'entreprise : ce qui le prouve à mon sens de façon irréfutable c'est qu'en 1862 les Messageries impériales firent construire l'actuelle forme de radoub de Port-Ibrahim pour leurs navires d'Extrême-Orient dont la tête de ligne était alors à Suez. Du moins, cette construction permit à l'ingénieur des Ponts-et-Chaussées Stoëcklin une autre belle réalisation technique à l'occasion de laquelle furent ouvertes les grandes carrières de l'Attaka.

Le port d'Alexandrie eut comme ingénieur-conseil Charles Laroche, fils de Félix Laroche ; aujourd'hui plusieurs ingénieurs égyptiens de l'école y occupent des postes importants.

Car, depuis 1880, d'assez nombreux Egyptiens ont voulu achever leurs études scientifiques et techniques à l'École des Ponts-et-Chaussées. Certains d'entre eux sortaient déjà de l'École polytechnique de Guizéh, d'autres ont suivi des cours de Mathématiques spéciales en France, comme leurs camarades français.

Nous ne saurions évidemment les citer tous ici, d'autant plus que la plupart sont vivants. Ils poursuivent des carrières enviables dans les principales administrations gouvernementales ou dans des affaires privées.

Toutefois, dû à sa grande modestie en souffrir, nous nous permettrons de mentionner le nom de M. Farid Boulad bey qui est, en même temps qu'un ingénieur de très grand mérite, retraité de l'Administration des Chemins de fer égyptiens, un mathématicien illustre pour qui Maurice d'Ocagne avait une estime particulière. M. Farid Boulad bey est membre de l'Institut d'Egypte et de très nombreuses autres sociétés savantes. Ses travaux, en particulier sur la nomographie, lui ont valu nombre de distinctions justement méritées. (1)

(1) M. Farid Boulad bey est mort le 31 Mars 1947. Nous dirons ailleurs le vide laissé par ce savant ingénieur.

Enfin, pour terminer l'exposé forcément très sommaire de l'activité en Egypte des ingénieurs de l'École des Ponts-et-Chaussées, je dirai encore que ce sont de jeunes ingénieurs de cet établissement qui ont voulu édifier pour la première fois dans la Vallée du Nil des constructions en béton précontraint.

*
* *

L'École des Ponts-et-Chaussées, dont nous venons de retracer brièvement l'histoire, se propose de former des ingénieurs qui ne soient pas trop spécialisés, alliant à une forte culture mathématique le sens de la mesure d'hommes qui ne sont point les esclaves des formules, le goût de la recherche et l'amour de la découverte, le désir d'exécuter des travaux bien faits qui trouvent une place harmonieuse dans des sites chargés d'histoire et de poésie.

Un pont français peut être grandiose ; il ne doit pas être colossal. Un barrage français peut avoir cent mètres de haut ; il ne doit pas être lourd.

Mais la recherche de l'esthétique unie à la science la plus précise, le culte de la beauté n'excluant ni l'économie ni la solidité, ce sont là des qualités universellement appréciées. Cela explique la faveur dont jouit l'École des Ponts-et-Chaussées à l'étranger et dont elle est si fière.

Et, en célébrant le second centenaire de l'École des Ponts-et-Chaussées, dans la Vallée du Nil même, nous pouvons tous nous réjouir de ce que nombre d'ingénieurs de l'École aient contribué au développement économique du pays et que certains d'entre eux aient été au nombre des bons artisans qui ont fait connaître et aimer l'Egypte dans le monde entier.

J.-E. GOBY.

ROBERT DE TRAZ,

écrivain genevois,
ET LA FRANCE

Conférence de
M. André Patry

Lecteur à l'Université Fouad 1er

Donnée, au Caire, sous les auspices des «Amis de la Culture Française en Egypte».

A Charly Clerc, très cordialement.

A.P.

Mesdames,
Messieurs,

Il n'est pas facile, à l'étranger, de parler d'un auteur de chez nous, parce que, si le conférencier s'abandonne à sa sentimentalité patriotique, il est tenté de ne voir dans cet écrivain qu'un homme du même crû, du même terroir, de la même espèce que lui, et qui a su faire vivre dans ses livres des êtres, des lieux, des paysages, qu'il a quittés et qu'il regrette. Alors, en proie à une nostalgie, étreint par un sentiment qui est d'autant plus puissant, qu'il sourd des profondeurs mystérieuses de l'être, il pourra être entraîné à lui pardonner des insuffisances, des faiblesses qu'il critiquerait si l'auteur était Français.

D'autre part, se détacher de l'auteur, tâcher de le voir comme il est, sans que rien ne trouble notre vision, cela présente aussi une difficulté. Si, résistant aux invites fallacieuses des petits dieux cantonaux (et Dieu sait s'ils sont puissants dans notre pays), le conférencier veut porter sur une œuvre suisse un solide et motivé jugement critique, on l'accusera d'être négatif, juste au moment où, visant à l'impartialité, il essaiera



M. ANDRÉ PATRY

de remonter la pente que les Suisses, quand ils sont entre eux, descendent si facilement dans la louange d'eux-mêmes.

Une troisième difficulté gît encore dans la formation même de celui qui a à estimer un produit littéraire suisse. Ses études, son activité l'ont amené à connaître de la littérature. Professeur ou non, il est un professionnel de la lecture et de la comparaison. C'est dire qu'il a pris contact avec des œuvres étrangères multiples, marquantes et durables qui ont formé son goût et que, par conséquent, le fait littéraire, pour lui, n'est pas seulement français, mais grec, latin, anglais, allemand. Ainsi ses lectures, qui furent souvent

autant de découvertes quand elles l'entraînaient dans les pas du génie, l'ont rendu difficile et sûrement chicaneur.

Que va-t-il donc arriver quand un auteur de chez nous va tomber entre ses mains? Pour apprécier ses romans ne se souviendra-t-il pas que Benjamin Constant, Flaubert, Balzac et Proust ont, eux aussi, écrit des romans qui durent? Pour goûter ses essais, ne viendra-t-il pas à son esprit qu'un certain Montaigne a, lui aussi,

écrit des « Essais » ? De ce voisinage redoutable, l'auteur de chez nous ne va-t-il pas souffrir ? Ne donnera-t-il pas lieu à des comparaisons exténuantes pour son mérite ? Allons-nous finir par l'écraser, comme ces candides parents qui rebutent leurs enfants par souci de leur imposer une perfection dont, eux-mêmes, ils sont bien démunis ?

Voilà les réflexions qu'impose d'abord, à un esprit honnête et lettré, le devoir de juger une œuvre littéraire suisse. Nous dirons que c'est la recherche du point de vue équitable auquel il faut se placer. Poser ce problème, c'est affirmer sans ambages l'encore minime importance de la Suisse au point de vue des lettres (1). Car nous n'avons rien de comparable à ces puissants et complexes massifs littéraires qui, ailleurs, sont un des traits essentiels des pays dans lesquels ils se dressent et qui forment un système de coordonnées selon lesquelles la vie de ces pays se trouve, pour notre dilection, distribuée à ravir, et comme étalée.

L'on est ainsi amené à poser cette question — qui est une question grave lorsqu'il faut juger de ce qu'on aime — : « Que peuvent bien valoir nos auteurs si nous les comparons aux auteurs étrangers que tout nous a amenés à révéler ? Puisque par définition l'esprit ne connaît pas de frontières, que valent les meilleurs de ceux qui se firent connaître ces cinquante dernières années, dans nos lettres romandes ? »

Surtout que ces auteurs — et l'on pourrait affirmer la même chose de nos musiciens et de nos peintres — nous invitent, eux-mêmes, à la sévérité. Ils ont couru la course à une renommée qui n'est plus seulement locale. C'est ambition louable, ou besoin d'universalité. C'est aussi exigence économique de l'éditeur, du libraire. Nos auteurs ne veulent plus d'une petite audience. Écrivant dans un pays que tout compartimente (la géographie, l'histoire, l'individualisme régional, les traditions), ce n'est plus un public genevois ou lausannois ou neuchâtelois ou fribourgeois qu'ils méditent de conquérir, mais un public français. Ils trouvent trop simple, trop insuffisant, de décrire pour des Genevois des types genevois, pour des Vaudois, des mœurs vaudoises. Leur ambition est plus haute. Le rayonnement d'une capitale de l'Esprit les hante. C'est à Paris qu'il faut être lu, édité. Les meilleurs d'entre eux se disent : « Si l'on pouvait intéresser les Français à une matière genevoise ou vaudoise ? » Au fond, ils reprennent à leur compte l'ambition du plus excentrique, du plus génial de nos écrivains, de notre seul candidat à la littérature universelle : Rousseau. Ce Rousseau qui, d'ailleurs, n'est pas un écrivain français, mais un écrivain qui fut l'hôte idolâtré et détesté de la France.

Mais telle est l'attraction de ce beau pays, si éblouissant et si subtil, le feu de son génie, que nos écrivains, après une période de repli, s'en sont sentis tout réchauffés, et, la chaleur favorisant l'aise, la détente, l'abandon, l'influence qu'ils ont subie s'est muée pour eux en libération. Leur langue se hausse consciemment ou inconsciemment vers l'épure que leur tendent les variations du goût ou celles du moment. Et même quand ils se refusent délibérément à cette influence, c'est le cas de Ramuz, ils en donnent une justification où la France a encore sa part.

D'après ce qui précède on pourrait conclure que l'originalité ne nous est pas permise, et que la littérature romande est provinciale au sens péjoratif de ce mot.

Eh bien ! non. Nos auteurs ont quelque chose qui leur est entièrement personnel et qui n'appartient qu'à eux. Dépendants quant à la langue, ils sont indépendants d'esprit. Et il est facile de les distinguer de ceux avec qui on serait tenté de les confondre, parce que leur activité intérieure est toujours double et qu'elle est autant d'accueil que de défense.

Combien de Français ne reconnaissent en eux rien de commun en ce qui concerne le mouvement de la phrase, sa cadence, son esprit, avec une page de J.-J. Rousseau ou de Mme de Staël ? Combien d'autres ne s'intéressent au déchirant roman de Benjamin Constant que parce qu'il est raconté dans une langue d'une admirable sobriété dans la notation psychologique ? Car, si la forme de l'œuvre est de France, sa matière lui est étrangère. Mais alors, me direz-vous, être Suisse-romand, c'est donc écrire mal ?

Il le semble d'abord (Rousseau et Constant naturellement exceptés), et Sainte-Beuve l'avait dit, à sa façon habile et prudente où l'éloge enferme avec lui toujours son contrepoids.

Sainte-Beuve l'avait dit quand, parlant de nos écrivains, il définit en eux, entre 1830 et 1848, « des esprits qui, à un certain tour d'idées particulières, allient une certaine manière d'expression et qui offrent un mélange solide et fin, un peu en dedans, des esprits qui sont peu tournés à l'éclat, bien qu'avec du trait. » Si c'est un éloge, il implique des restrictions, et parmi elles, celle, très importante, du style.

Notre littérature suisse-romande a un siècle et demi à peu près. Ce furent surtout des problèmes moraux qu'elle mit en œuvre avec le corollaire pédagogique que cela comporte. Rousseau excepté (qui est un solitaire aussi bien à Paris qu'à Genève) cette littérature fournit d'abord à côté de romans, de poèmes, d'essais critiques et comparatifs, surtout des œuvres de direction où s'exerce un sens très sûr de la vie psychologique et de nos richesses intérieures. Si la conversation de Mme de Staël était éblouissante, même au dire de ses détracteurs, sa façon d'écrire « avec du

(1) Nous pensons surtout à la Suisse-Romande.

trait», comme dit Sainte-Beuve, était négligée et sa langue n'est pas pure. Quand Vinet, connaisseur et juge fin de la littérature française, parle de Chateaubriand ou de la Dame de Coppet, il a l'intention de faire le salut de ces âmes tourmentées ; et Sainte-Beuve, professant à l'Académie de Lausanne son cours célèbre sur Port-Royal, il aurait bien voulu le convertir lui aussi. Mais Sainte-Beuve, plus roué que Vinet,



M. Robert de Traz.

se déroba à ce prosélytisme, tout en célébrant la belle qualité d'âme de son convertisseur en défaut. Le fameux « Journal Intime » d'Amiel, qui a atteint une renommée européenne à voir tous ceux qui en ont traité, a davantage intéressé par le problème psychologique qu'il soulève et la valeur de son contenu que par les mérites de la langue.

Le jugement de Sainte-Beuve resta donc vrai jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle. Mais au début du XX^{ème}, cela va changer.

A des auteurs repliés sur eux-mêmes, des auteurs qui se confessent ou monologuent ou prêchent, succèdent des écrivains qui ne se complaisent plus dans leur propre solitude et qui savent passer le Jura. Les lettres romandes visent à devenir, comme le dit Charly Clerc dans son excellent petit livre « *Littératures Suisses* », « une

partie ou un chapitre nouveau des lettres françaises ». Ces nouveaux écrivains ont très fort le souci de la langue et du style, et certains d'entre eux, si on ne les savait genevois ou neuchâtelois, pourraient passer pour Français. Certains même sont citoyens français, comme Pourtalès. Mais comme une nature reste toujours une nature, la tendance à l'analyse, qui est si congénitale aux écrivains protestants, va subsister et se stabiliser dans des romans où il n'est pas difficile de déceler sous l'élégance ou le naturel du style un fond suisse-romand, une matière, des sentiments, des personnages qui, eux, n'ont pas passé le Jura et qui témoignent de la fidélité de l'auteur à son pays.

* * *

Nous sommes arrivés, sans nous en douter, à Robert de Traz. Déjà ce qui précède l'expliquait. Car que sont la quinzaine de romans qu'il a écrits, sinon des romans dont la substance est beaucoup plus psychologique qu'épique — et que sont ses essais, ses dépaysements, sinon le témoignage d'une inquiétude morale qui est la sœur cadette de celle d'Amiel ? Seulement, il y a une grande différence entre eux.

L'auteur du « Journal Intime » se perd, pour ainsi dire, dans les choses et les idées, jusqu'à voir fondre avec plaisir sa personnalité, son moi. Ce protestant pourrait vivre aux Indes, sans y être dépaycé. Être relatif, il veut l'universel : il souffre avant tout de ses limitations et de la plus grave, c'est-à-dire de n'être qu'un individu. Sa religion est panthéiste. Lui et le monde ne font qu'un.

De Traz cherche aussi à s'évader mais c'est en créant des personnages distincts de lui qui seront autant de substituts pour exprimer ses contradictions. Et, comme les attitudes des hommes sont infiniment différentes selon ce qu'ils croient être important et fondamental, ses personnages matérialiseront, pour ainsi dire, les différentes réponses qu'on peut faire à la vie en la vivant. Et quand notre romancier voudra changer de ciel, sortir de l'horizon un peu étroit où il est confiné, quand il voudra quitter ces êtres humains qu'il a surtout dépeints, ces bourgeois d'un certain lieu et d'un certain air, il demandera au voyage de rafraîchir ses idées, et c'est à l'Histoire, à l'Autriche, à la Hongrie d'après la guerre de 1914-18, à l'Angleterre, à l'Égypte et au Proche-Orient, ou bien à l'étrange royaume où vivent ceux que dévore la tuberculose, qu'il demandera ce renouveau de vie sans laquelle un auteur ne peut subsister. Mais, la part faite au voyage, notre auteur se sent attaché et on le sent attaché.

Il l'est d'abord par une conformité morale avec ce qu'on pourrait appeler, par opposition à l'autre, le génie protestant. Il est ensuite attaché

socialement par l'éducation, la manière de vivre, de penser, à une certaine classe, — une aristocratie bourgeoise, si je puis dire, — qui a joué un grand rôle dans le maintien et le développement d'une certaine ville, qui est Genève. Il l'est encore sentimentalement à la poésie d'un décor, d'une nature qui est aussi citadine que ce monde et cette nature sont campagnards et alpestres chez Ramuz. Enfin, étant un homme qui a d'abord vécu en France avant de se faire Genevois, un homme qui vit donc aussi bien d'un côté du Jura que de l'autre, il est en communication constante avec le monde de la culture française ainsi qu'avec Paris, ses éditeurs, ses revues, ses salons.

* * *

L'œuvre, telle que les circonstances actuelles m'ont permis de la méditer, est constituée par une vingtaine de livres dont la moitié à peu près sont des romans et les autres des essais qui prennent les tons variés de la critique littéraire, de l'étude historique, de la biographie et des impressions de voyage.

Cette disposition traduit déjà d'une façon frappante les dispositions de l'auteur. Le besoin du roman est contrebalancé par le besoin du voyage, que ce soit en remontant dans le temps ou dans l'espace, ou vers des êtres différents. Ces traits ne sont pas nouveaux et figurent déjà chez beaucoup de ses prédécesseurs. Ils ont tous sacrifié, au moins en esprit sinon en fait, à celle que Barrès, jeune homme, appelait d'un mot drôle et expressif : « Notre-Dame du Sleeping car », et qu'il faudrait appeler maintenant : Notre-Dame de l'Avion. Cette bi-partition de l'œuvre permet à l'auteur d'utiliser, tour à tour ou en même temps, son aptitude à vivre chez soi comme à sortir de soi, ce qu'on pourrait appeler, en simplifiant, ses dons de créateur et de critique.

Ses essais peuvent, eux-mêmes, être partagés en deux groupes inégaux : ceux (les plus nombreux) qui montrent l'aptitude de l'auteur à passer de l'autre côté du Jura ; les autres, qui prouvent une égale aptitude à rester en deçà du Jura. Et cette proportion est l'inverse de celle qu'on trouve dans ses romans.

Dans le premier en date de ses Essais : *Au temps de la jeunesse*, l'auteur se décharge de ses lectures et de l'inquiétude d'un cœur à l'aube de la vie. Mais, on y trouve un essai fort intéressant sur Oxford, le génie et l'éducation anglais ; vivant témoignage de cette anglomanie genevoise qui est peut-être une lointaine conséquence de la Réforme. Dans *Dépassements*, notes prises lors d'un séjour en Autriche et en Hongrie après la guerre de 1914-18, l'auteur s'abandonne à un élégant cosmopolitisme et à son goût pour les aristocraties. C'est là que, plus tard, il situera une des plus heureuses nouvelles qui composent

le livre appelé *Complices*. *Le Dépassement oriental* a plus d'envergure. Il s'agit d'interpréter le Proche-Orient sous ses aspects égyptien, palestinien, biblique. Ce livre contient de magnifiques notations sur les décors de Haute-Egypte ainsi que des méditations émouvantes sur le Génie des Ruines.

L'essai historique intitulé *De l'Alliance des Rois à la Ligue des Peuples* compare l'œuvre du Congrès de Vienne à celui de Versailles. On y surprend parfois l'auteur en train de s'avouer que cette Europe d'après 1815 avait bien du charme.

Dans ce livre, comme dans d'autres, s'affirme ce réalisme prudent qui est celui d'un certain conservatisme bourgeois. Ne demandez pas à de Traz de croire à la Société des Nations ; il s'est contenté d'espérer en elle bien poliment. Sa mort n'a pas dû l'étonner plus que sa durée.

Suivent dans *Essais et Analyses* des pages élégantes, lucides et sobres consacrées à des écrivains français, suisses ou étrangers qui sont très près du cœur de l'auteur : Vauvenargues, Stendhal, Fromentin, Barrès, Nietzsche, Amiel. Ils ont tous en commun d'avoir été des passionnés et d'avoir donné de vives peintures des passions humaines, parce qu'ils les avaient ressenties d'abord. Le romancier Robert de Traz s'en est souvenu peut-être quand, dans ses romans, il a fait vivre tant d'êtres semblables. L'auteur les a étudiés, du reste, par un biais ingénieux et révélateur : Vauvenargues, capitaine d'infanterie ; Stendhal, dragon. C'est l'influence du métier militaire qu'il veut déceler. C'est affirmer aussi que l'officier n'est pas toujours cet être simple et brutal qu'on imagine, qu'il peut être lettré, avoir une âme même. Cette préoccupation de l'officier, nous la retrouverons dans un essai romancé qu'il a consacré au système des milices suisses sous le titre de *l'Homme dans le Rang*. Ce livre restera toujours à lire pour des étrangers qui voudraient se familiariser avec une des plus vivantes institutions suisses : son armée.

Le livre sur Vigny trahit, une fois de plus, des sympathies françaises et ce goût de l'auteur pour des êtres doubles. Car Vigny fut poète, mais officier aussi. On sent chez lui une prédilection pour des écorchés plus ou moins vifs, prompts à tirer de leurs souffrances du plaisir et la conscience de leur supériorité. C'est pourquoi au moins un des romans traziens devait s'appeler *l'Ecorché*.

Dans *la Famille Brontë* (qui est une biographie), l'auteur renoue avec une préoccupation de sa jeunesse et traite à nouveau un thème anglo-saxon. Mais, la résonance y est émouvante, profonde : c'est le chant de la maturité. Ce livre, qui montre des êtres à la fois fanatiques et tendres, nourris d'un protestantisme autoritaire mais tout pénétré de la Présence Divine, est un maître livre. Avec une éloquence dépouillée, un art

Bonheur et joie

Le bonheur naît de la considération, de la fortune, de la réussite. Les gens heureux sont des gens satisfaits. Qu'importe en quoi! Châti, sollicité, craint peut-être, de quoi se plaindrait-il? Un calcul habile peut vous procurer le bonheur et vous le ravir comme une récompense.

Mais la joie est surprenante.

Le bonheur, nous le désirons à l'avance, nous le cherchons selon notre goût. La joie, elle a quelque chose d'imprévisible et de paradoxal. Insensible de l'acquiescement de soi, en de l'acheter. Elle surgit et nous étonne, et nous heurte aussi, et parfois nous bouleverse. Alors que le bonheur fait vivre, il arrive qu'on meure de joie. Et par sa brusquerie étrange, ce don gratuit ressemble à une inspiration.

Le bonheur nous enivre. Il nous enrichit, nous rassure. La joie nous contrarie, nous inquiète. Même quand elle nous exalte, elle ne nous apporte aucune sécurité. Même quand elle nous comble, elle nous déçoit. Ou plutôt elle attend que nos yeux, dépourvus pour se faire connaître. On la trouve chez l'abandonné, chez le pauvre, elle naît d'une souffrance ou d'une agonie. Au sein des vies douloureuses on a vu rayonner des visages : la joie les visait en dépit de leurs larmes.

Nous protégeons jalousement notre bonheur, la joie, nous voulons la répandre, la distribuer aux autres, par générosité peut-être, et aussi parce que nous la sentons imprenable, renouvelée par sa prodigalité elle-même. Le bonheur nous sépare du monde et nous le fait paraître hostile, elle nous accorde à lui et nous le rend fraternel.

La joie, on ne peut la retenir captive. Elle nous avait traversés et elle s'échappe. Alors il faut continuer de vivre en attendant son retour. Qu'elle apporte. Si l'on trouve d'un bonheur détruit et cruel, celui d'une joie disparue, on se reconforte encore.

Tous les hommes recherchent le bonheur et beaucoup d'entre eux le trouvent. Mais, pour la joie, il faut Dieu lui-même.

Robert de Traz

sobre et respectueux de son sujet, il souligne l'amitié profonde qui liait le père Brontë à ses trois filles, et ces filles à leur frère génial et alcoolique. Pour l'écrire, de Traz n'a eu qu'à utiliser sa formation protestante et sa compréhension des passions. Mais il y prouve aussi son aptitude à jouer de registres différents ; ce qui lui permet aussi bien d'épouser des êtres réels que d'en créer de fictivement valables.

Mais, si de Traz est parfaitement apte à passer des frontières, à affronter des êtres et des races différents, le besoin lui est toujours resté de témoigner du chez-soi qui est devenu sa patrie, de l'expliquer, de lui rendre témoignage. D'où l'essai intitulé *L'Homme dans le Rang*, dont nous avons déjà parlé, ainsi que *L'Esprit de Genève* et la courte mais substantielle esquisse consacrée à un de nos hommes politiques, Gustave Ador, que ses talents et l'estime générale menèrent à la présidence de la Confédération Helvétique.

Certes, ces trois derniers livres sont faits pour être appréciés surtout d'un côté du Jura, mais ils seraient à méditer par ceux qui voudraient bien nous connaître. L'histoire suisse a des côtés semblables à ceux de l'histoire grecque. Le Génie de la Cité y préside continuellement avec tout ce que cela représente de particularisme, mais aussi d'attachement fervent pour le coin de terre où l'on est né. Certes, il y manque naturellement ce qu'y apporte la mer et l'incomparable rayonnement jailli d'Athènes. Mais si nous n'avons point de véritable Athènes, nous avons des acropoles. Un temple les domine, qui est une cathédrale. Et c'est ainsi que nos petites villes ont leurs prêtres et leurs zéloteurs heureux de sacrifier à l'autel de la Cité. C'est là un des traits sympathiques de notre auteur ; l'écrivain en lui n'a pas tué le citoyen. Ce trait-là peut encore le distinguer de Ramuz, si détaché, dirons-nous, des institutions suisses.

Les *Heures de Silence* donnent une résonance plus grave. Ce sont des notes sur la vie douloureuse des tuberculeux à Leysin. Si on enlève à ce livre sa part anecdotique, on pourrait dire que c'est un essai sur la maladie et ses interférences avec la vie humaine. Dans *la Famille Brontë*, de Traz avait déjà traité ce sujet : le problème de la souffrance. Mais, ici, l'approche est encore plus précise : on vit près d'une autre frontière : le Pascal pour le bon usage des maladies est tout proche.

Nous avons terminé ce qui concerne les essais. Avant de les quitter pour passer aux romans, il faut souligner la souplesse du talent qui a présidé à leur réussite. Ils peuvent sembler disparates, mais impliquent l'unité de la personnalité qui les a écrits. Rédigés dans l'intervalle de la production des romans, ils en ébauchent parfois un thème, ou en préparent l'atmosphère.

Un semblable cosmopolitisme anime un des

premiers romans, les notes sur la Hongrie, ainsi que certaines nouvelles de *Complices*. L'éloge des passions, que l'on trouve chez Vauvenargues, a dû confirmer de Traz dans son goût pour les êtres qui aiment et haïssent fortement et qui sont à la fois des avides et des dégoûtés. Les *Heures de Silence* mènent à *L'Ombre et le Soleil*, roman d'une expérience religieuse.

Ces personnages qui souffrent leur malaise et leur tourment, nous n'allons pas les trouver de suite dessinés avec la maîtrise qui marque *la Puritaine* et *l'Amour, Fiançailles, l'Ecorché, la Blessure Secrète*.

C'est tout un métier que de faire un roman.

Les deux premiers, *Vivre et les Désirs du Coeur*, seront tributaires de la jeunesse du romancier. Des deux, nous préférons le premier où l'auteur se confesse, tandis que, dans l'autre, nous sommes en pleine convention.

Mais si nous soulignons le fait, c'est pour marquer davantage encore la réussite de *la Puritaine*. Le premier dans l'œuvre trazienne, il a la résonance, l'humanité sourdes qui marqueront les œuvres suivantes.

La Puritaine traite le thème bien cornélien du devoir et de la passion, et le restitue avec un art tout à fait particulier à son auteur.

Centrant son projecteur sur l'héroïne, une belle bourgeoise mal mariée et qui découvre la passion, l'auteur a su évoquer dans une ombre mystérieuse l'amant qui en sort à la fois grandi pour Clarisse et pour nous.

Ensuite, ce roman n'a pas qu'une dimension individuelle ; il dépeint un milieu et le montre fort bien : autour des deux protagonistes vit tout un clan bourgeois avec ses relations et ses intérêts. Enfin, derrière, on aperçoit l'ombre portée par une ville à laquelle tous ces êtres sont attachés étroitement par des racines, des généalogies.

Un sociologue trouverait de l'intérêt à ces pages, parce que, par le jeu d'une fraternité spontanée, l'auteur a fait la vivante peinture d'un milieu qui lui est cher et qu'il ne cessera de montrer derrière son aspect conventionnel. Un critique dirait qu'après les tâtonnements du début de Traz a trouvé son sujet. De ces bourgeois, de Traz montrera tour à tour, et conjointement, leur comique involontaire, leurs grandeurs, leurs étroitesse, leur débat douloureux avec des conventions qu'ils veulent maintenir et qu'ils détestent. Muni de pitié et de clairvoyance, il nous les rendra émouvants et intéressants. Il devient à la fois leur ami, leur confesseur et leur juge.

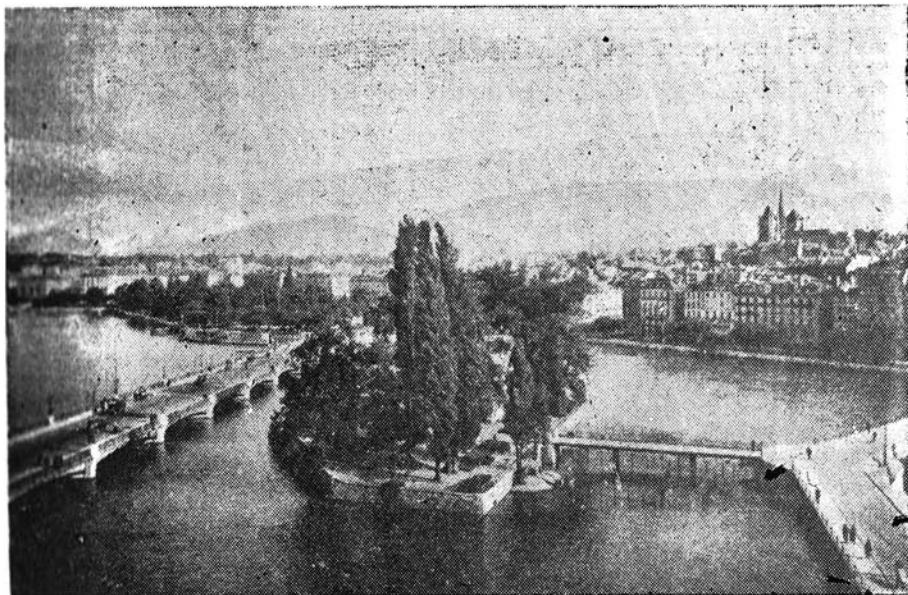
De ce milieu, naturellement, l'argent n'est pas absent. Car cet élément y affleure toujours, telle une coulée volcanique dans un terrain plus meuble et plus calcaire.

Dans *Fiançailles*, ce thème de l'argent sera

marîé très heureusement à celui de l'amour. Et, comme il y a une constante chez notre auteur, — le grand intérêt qu'il porte à la famille, intérêt qui est fonction de son appartenance bourgeoise et d'une durée bourgeoise, — nous aurons un nouveau roman de la famille. Mais l'auteur nous y montrera des bourgeois déçus de leur prospérité ancienne.

montré Proust, est celui du temps perdu et retrouvé, l'effort du romancier implique la lutte d'un esprit avec le temps, et l'on est romancier dans la mesure où l'on gagne cette partie.

Aussi, avant d'aborder la fin de notre exposé, disons seulement que cette technique épouse le déroulement d'une vie dont l'apparence simple est telle que vous qui m'écoutez, et que moi qui



Genève vue de la rade.

Dans *l'Ecorché*, la couleur deviendra plus ironique, mais c'est le même problème qui y est traité : l'opposition de l'homme et du milieu. Le héros dégoûté des siens veut se faire pasteur pour soulager la misère humaine, la souffrance. Mais ce n'est qu'un velléitaire, et les examens où il échoue suffisent à le détourner de ses aspirations humanitaires. Travaillé par le besoin d'une évasion, d'une réincarnation dont il est bien incapable, il prendra comme maîtresse une nihiliste russe et il finira par épouser, aveugle, une jeune veuve bien nantie et qui l'adore. C'est, peut-être, de tous les romans de Traz, le plus cruel. Mais il n'est pas donné à tout le monde d'être cruel avec autant de sensibilité et de sobriété. La tragédie avorte et finit en comédie. *L'Ecorché* est une sorte de Salavin bourgeois.

*
* *

Sur la merveilleuse technique dont fait preuve notre auteur, il y aurait beaucoup de choses à dire que le simple résumé des romans ne pourrait pas faire apparaître. Car si le roman, comme l'a

vous parle, pourrions être ce héros de roman.

Seulement l'auteur sert à montrer sous cette menteuse apparence les dessous frémissants, « les secrètes blessures » d'un être individuel qui ne veut pas mourir, des aspirations en contradiction avec un milieu cohérent et étroit, de poignants mystères intérieurs.

Le romancier, dont la sensibilité est avant tout intellectuelle, ne se laissera jamais entraîner par son personnage. Ce dernier suivra toujours une ligne préconçue, une courbe dessinée dans un espace donné. On voit cette qualité utilisée à ravir partout, mais poussée à l'extrême dans les cinq nouvelles concentrées qui forment le livre intitulé *Complices*.

L'art du romancier y est tel qu'il revêt de réalité une donnée propice à nourrir un roman policier. Les conditions de cet art, son sang-froid, invention, ingéniosité, et ces mots que l'auteur applique à un de ses personnages, on peut bien les lui dédier.

Dans ses romans, de Traz ne joue jamais ce jeu invraisemblable. Mais sans se parer de cette

virtuosité, ses personnages affichent toujours une grande maîtrise, même si l'intrigue met en jeu des événements de la plus courante banalité. Cette maîtrise reflète l'honnêteté, la véracité foncières de notre auteur. Elle s'affirme dans les cas extrêmes, comme dans les plus communs : elle sert à faire ressortir le mystère d'être un homme ou une femme.

La lecture de cette œuvre, parée à la fois de grâce et d'austérité janséniste, résonnant sourdement des frémissements de l'âme et du déchirement des passions qu'on n'ose avouer, fait remonter insensiblement dans notre mémoire certaines grandes pensées de ce Pascal, dont le tourment si peu français a été bien compris en Suisse-Romande.

Il y a donc un héros trazien. Nous allons essayer de le définir.

Ce héros commence par être un enfant. Car l'enfant, — cet être si cher à la Suisse-Romande, et dont tant de psychologues, de maîtres se sont occupés ces cinquante dernières années, — l'enfant tient naturellement sa place dans cette œuvre. Et de Traz lui a consacré le seul de ses romans qu'on puisse qualifier de délicieux, ce *Pomoir des Tables* où il apparaît dans une vérité et une poésie en accord avec ce que la science nous a révélé sur lui.

Cet enfant devient grand garçon. Il a treize, quatorze, quinze ans ; et le spectacle, l'observation des êtres qui le touchent de près et qu'il voit vivre : son père, sa mère, ses oncles, ses tantes ; de même que sa vie avec ses frères et sœurs ou ses cousins font naître en lui des pensées et des idées qui le séparent d'eux et nourrissent en lui un individualisme d'autant plus solide qu'il est plus précoce.

Cet être de quatorze ans sent à sa façon, mais vivement, les complexités de l'existence. Il fait l'apprentissage de la solitude au moment où il est sans expérience. Alors, sa faculté de juger le met constamment aux prises avec sa faculté d'aimer. Et de ce conflit, deviennent peu à peu victimes ceux auxquels il doit obéir.

Car, cet être déjà secret, réservé, tout en dedans, qui ne montre que ce qu'il veut bien montrer à ses proches, est redoutablement perspicace. Nulle faiblesse des siens ne lui échappe. Et les faiblesses des autres lui cachent les siennes. Les parents ignorent que, dans cet être gauche qui leur résiste à peine, il y a là, caché, un juge souvent inexorable.

Cet enfant devient pubère. La règle morale en même temps que la règle bourgeoise s'appesantissent toujours plus sur lui. Mais avec son adolescence, il s'éveille non pas à l'amour, mais à l'idée de l'amour, au désir de l'amour. Et, comme il n'a nul contact réel avec les siens que ceux que lui fait avoir son prudent anonymat, il affronte, dans l'angoisse parfois, dans l'incertitude toujours,

sa solitude. Par contre-coup, il s'éprendra d'un ami ou d'un cousin plus âgé, parce que ces êtres plus forts que lui sont déjà sortis des labyrinthes de l'adolescence. Et avec une amie ou une cousine, il apprendra à aimer d'un amour si chaste que l'intéressée n'en saura jamais rien.

Le mariage de cette cousine, de cette amie, lui révélera que l'éternel féminin devine beaucoup moins qu'on ne le croit les secrets si bien gardés de son cœur. Il verra que la femme se donne presque toujours à celui qui parmi tous les hommes qui se proposent à elles est le plus entreprenant, aura le moins de beaux scrupules.

Plus tard, quand il aura, aux yeux des femmes, l'apparence, la silhouette de l'homme et tous les prestiges du mâle, — à cause d'une timidité qui témoigne d'un reste d'adolescence, à cause du refoulement auquel l'a soumis une éducation autoritaire, — malgré les richesses de son cœur, il se dérobera à sa conquête abandonnée dans ses bras et verra parfois tarir, au moment où ils devraient triompher, tous les réflexes de l'homme.

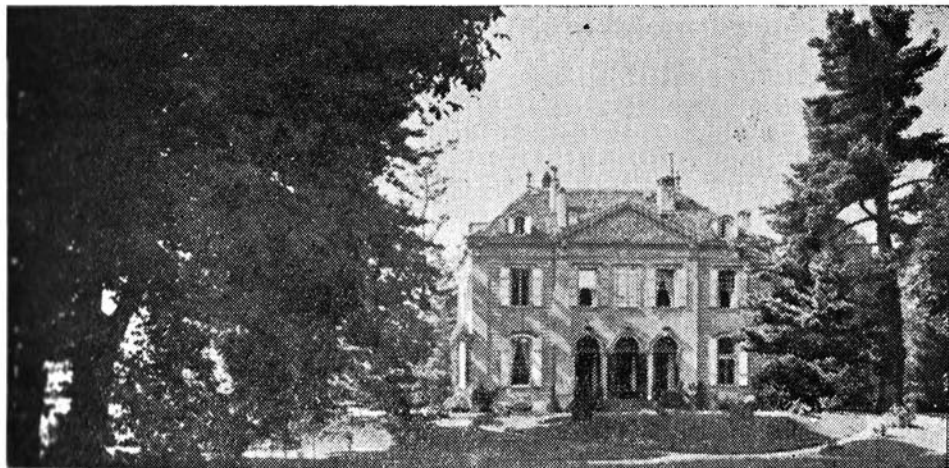
Ensuite, il se mariera. Matériellement, il réussira. Il aura de l'aisance et des enfants. Mais il restera ce médiocre amant, continuera à l'égard des siens une vie où l'essentiel de lui-même sera toujours dérobé, et ne sera jamais donné. Ou bien ce que n'ont pu faire ses velléités de s'affirmer distinct d'un monde qui l'écrase, une révélation religieuse le fera. Il pourra enfin sortir de sa solitude, dénouer ses chaînes, s'affirmer à son tour et, qui sait, s'imposer à ceux qui le tyrannisaient.

Certes, ce pessimisme ne s'affirme pas d'abord autant. Il se nuance peu à peu de teintes plus sombres. Le début de l'œuvre relève de la comédie. Peu à peu on aborde la tragédie. Et si l'auteur semble s'y installer (la « Poursuite du Vent » exceptée), c'est que dans l'époque qu'il décrit, les mœurs de cette bourgeoisie sont devenues plus mauvaises et que, de plus en plus perspicace, il a mieux vu l'envers du décors : il y a dans la *Blessure Secrète* certains personnages secondaires pour lesquels l'auteur est féroce.

On connaît la formule « la cellule sociale », par laquelle de Bonald, sociologue catholique, définissait la famille et la plaçait à la base de la société. On connaît moins, peut-être, le cinglant jeu de mots par lequel André Gide retourna cette formule : « le régime cellulaire ».

De Traz ne va pas si loin que Gide. Il est à mi-chemin. Voilà pourquoi *la Famille Brontë* est un reposoir dans son œuvre. Enfin une famille unie où personne n'écrase personne, et où chacun, tout en s'accomplissant, laisse s'accomplir les autres.

Le héros trazien ne va pas toujours jusqu'à rompre avec les siens ou à se convertir. Il s'établit aussi dans un compromis et met tout son amour à prolonger des malentendus, à empêcher des



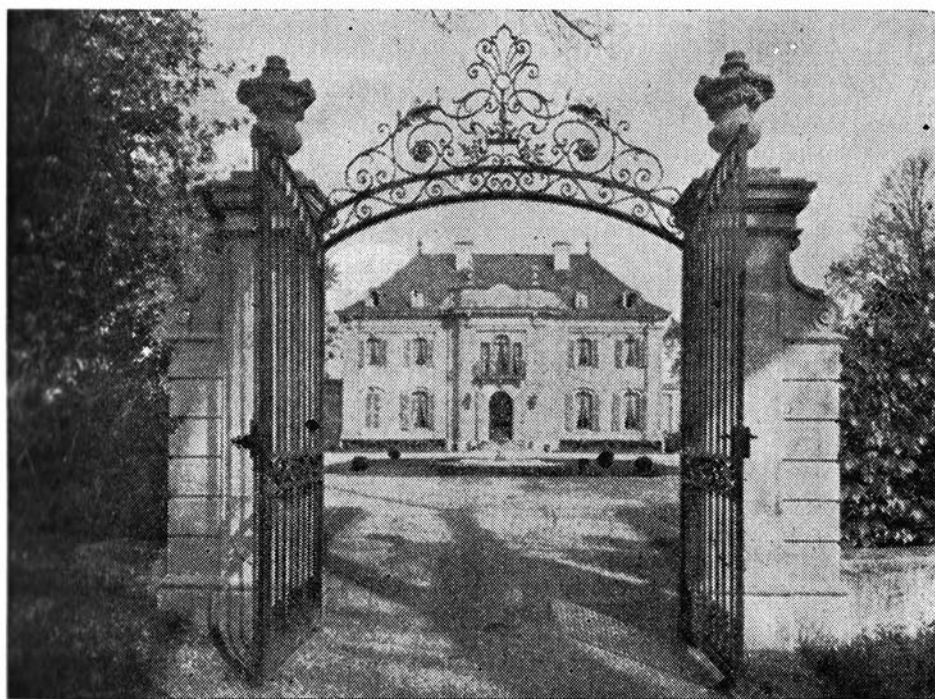
Maison bourgeoise du XVIIIème siècle, aux environs de Genève.

éclats irréparables. Vivant pour les siens, dans la mesure où c'est possible, il vivra à côté d'eux, s'aidant d'une hypocrisie qui fait figure de vertu. Car, lié par le sang aux êtres qu'il a créés, il s'interdira le divorce.

Il est intéressant de remarquer que, dans ces romans, le personnage qui s'affirme le plus, qui

vit le plus sincèrement avec soi-même dans le mal et le bien, c'est la femme.

C'est parce qu'elle a toujours la ressource infiniment précieuse de s'abandonner à son instinct en niant toute logique gênante. Tandis que l'homme, plus évolué et plus complexe, reste tout empêtré dans des contradictions qui affai-



Maison de Jean-Louis Saladin (à Genthod, près de Genève).
C'est dans un cadre similaire que se meuvent plusieurs héros trazziens.

blissent son autorité d'amant, de mari ou de père.

Aussi, de toutes façons, c'est un être mené, et, dans ces livres, il représente, contrairement à ce qu'on attendait de lui, le sexe le plus faible, le sexe faible.

* * *

Dans l'invention à trois voix par laquelle je me suis plu à représenter l'œuvre trazienne, nous avons suivi deux des lignes sur lesquelles elle se déroule, c'est-à-dire un auteur et une cité. Il nous reste à parcourir brièvement la troisième de ces portées : La France.

D'abord, la France est une réalité qui eut sur notre pays une influence constante, du jour où ses rois firent avec les Ligues suisses une alliance féconde en résultats politiques. Les vicissitudes des Français marquèrent fortement la façon dont la Suisse se ressaisit après la crise napoléonienne.

Mais, la constance de ce destin français n'a pas seulement marqué la forme de l'Etat suisse. Par la communauté de la langue, elle a façonné nos esprits et leur a donné une matière qui faisait défaut chez nous. Et puisque dès la fin du XX^{ème} siècle le Jura n'a plus été une barrière, il est naturel que cette influence ait fourni à nos auteurs le stimulant nécessaire pour faire œuvre plus personnelle et plus large.

Le cas de Robert de Traz n'est pas le plus typique, puisque celui-ci a passé son enfance et sa jeunesse en France avant de devenir par goût et par élection un auteur romand. Mais cela étant, il reste intéressant d'analyser brièvement les éléments français qui donnent à son œuvre romande élégance en même temps que solidité.

Comme ces couches qui par leurs stratifications expliquent l'histoire de n'importe quel coin de terre, ces éléments français, pour n'être pas apparents, façonnent son œuvre et lui donnent figure organique. Si nous voulons explorer ce sous-sol, nous constaterons l'interpénétration de filons que l'histoire et l'histoire littéraire nous ont fait depuis longtemps connaître.

D'abord, le filon protestant calviniste qui est un filon français avant de devenir romand, et dont nous avons constaté l'affleurement dans *la Famille Brontë*, *les Heures de Silence*, *l'Ombre et le Soleil*. Puis, le filon moraliste, si remarquable en France, mais, qui, chez nous, a trouvé un profond écho.

Le contact avec Montaigne a sûrement donné à notre auteur cette humanité qui lui interdit le plus souvent d'accabler un de ses personnages. Celui avec la Bruyère lui a inspiré certainement ces fins de paragraphes où en une courte phrase il dénoue une situation ou dépeint d'un trait bien choisi son héros. Nous avons déjà cité Pascal pour l'élévation morale dont témoignent certains

de ses livres. Il faudrait encore faire intervenir Stendhal à cause de l'ironie par laquelle l'auteur se décharge d'une trop grande tension lorsque la scène pourrait tourner au tragique. Le pessimisme de notre auteur, un pessimisme de bon aloi, est bien français.

Nommons aussi Racine, qui a dû lui apprendre à composer des livres émouvants où la matière n'est presque rien, et l'a aidé à créer des personnages féminins qui ont en commun avec Bérénice, Hermione ou Phèdre, l'ardeur dans la grâce, la passion dans la plus exquise décence. Citons, enfin, le filon de la vie de société, puisque le héros de roman trazien compose toujours avec les siens et ne pousse jamais l'individualisme jusqu'à la révolte.

De Traz est et se veut le romancier de ce qu'il a appelé l'Honneur Bourgeois. A l'heure où les bourgeois perdent le sens de cet honneur à mesure qu'ils s'enrichissent, et où ceux seuls qui le veulent maintenir se débattent dans les complexes difficultés économiques nées de deux guerres effroyablement enchevêtrées, on pourrait dire que l'œuvre trazienne a une valeur exemplaire qui lui fera braver le temps.

Elle ne tire pas sa valeur de l'actualité, mais d'un esprit, et s'inspire, en fait, de traditions qui sont plus européennes que locales. Ajoutons enfin, qui parachève le tout, un style.

De Traz relève une sombre matière d'un transparent vêtement de mots, d'une langue dépouillée où le mot propre se pare d'une beauté nouvelle.

Pour le Romand qui veut apprendre à écrire, une page de Robert de Traz vaut plus que dix de Ramuz : on n'y aperçoit pas la difficulté vaincue. C'est le comble de l'art. Car l'économie des moyens a toujours facilité la durée d'une œuvre, et le secret de cette séduction, de Traz l'a dit en une courte formule par laquelle sera terminé cet essai.

Parlant des mots innombrables et ignorés qui sommeillent dans le Littré, il a écrit cette phrase : « Ces mots vous appartiennent, parce que vous avez l'honneur de parler français. »

C'est bien là ce qu'il fallait dire : l'honneur de parler français.

Certes, il est en Europe d'autres langues qui ont leur titre de noblesse parce qu'elles ne servent pas seulement à la communication, mais sont des langues de culture : l'allemand, l'anglais, l'italien, l'espagnol.

Mais, pour nous, le français est le Sésame qui nous ouvre la caverne aux trésors fabuleux. Il était bon qu'un de nos romanciers en soit si naturellement persuadé que cela transparaisse partout dans son œuvre.

ANDRÉ PATRY.

Le Liban et son Esprit

Conférence de

M. Gaston Zananiri

Donnée à Alexandrie, sous les auspices de l'«Atelier», le 25 novembre 1946.

Mesdames,
Messieurs,

Mon premier contact avec le Liban remonte à un mois de Novembre, à un de ces jours incertains où le soleil lutte en vain contre les nuages qui s'amoncellent sur les montagnes et où les pins répandent dans l'atmosphère leur senteur persistante.

Ce n'était point le Liban estival, et ce n'était pas non plus le Liban couronné de neiges. C'était simplement un paysage nostalgique, assoupi et tranquille, avec un avant-goût des tempêtes et des grands froids.

Je venais de Damas, et, dans l'après-midi, la plaine de la Békaa s'étendait interminable. Vers le soir, j'atteignis Baalbek, à l'heure où les colonnes du temple de Jupiter reflètent les couleurs du soleil couchant et se dressent pareilles à des sentinelles près des contreforts de la montagne où l'Oronte prend sa source.

La ville de Baalbek n'avait pas encore l'électricité, ceci se passait il y a environ quinze ans, et les passants circulaient dans les petites rues avec des lanternes qui répandaient des ombres fantastiques sur les murs des maisons.

J'y fus le convive d'une famille chez qui je passai la soirée, m'entretenant de choses et d'autres et, surtout, des ruines édifiées sur les vestiges cyclopéens du temple de Baal; ces ruines qui dominent la ville et lui donnent ses titres de noblesse.

Tel fut mon premier contact avec le Liban. Un contact avec des êtres vivant à même la terre, et imprégnés de son passé; le seul, sans doute, qui puisse faire comprendre l'âme d'un peuple;



M. GASTON ZANANIRI

les relations d'affaires ou mondaines, gardant souvent un caractère artificiel.

Ces contacts directs, j'eus l'occasion de les renouveler dans les villages des montagnes. C'est ainsi qu'à Hasroun, où tout était fermé, je pus trouver asile — pour les quelques nuits que j'y devais passer — dans un petit hôtel, une auberge, habitée par son propriétaire qui se préparait à hiverner dans la solitude.

Pendant que je m'installais dans la grande salle de campagne, attendant à l'ombre d'une bougie que ma chambre fût préparée, je sentis de nouveau ce contact direct de l'âme libanaise, tandis que dans la nuit, du fond du précipice, mon-

tail la rumeur du torrent et que les dernières gouttes d'une grosse pluie tombaient sur le sol.

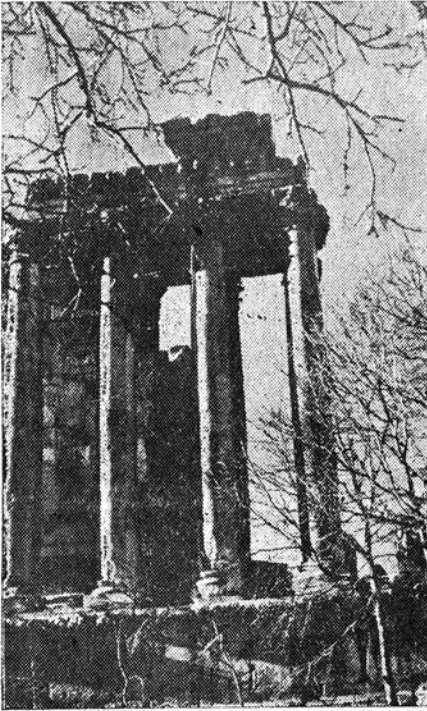
C'était la montagne et sa vie rude et modeste. Cette même montagne que je devais retrouver, quelques années plus tard, avec tout son rythme et ses parfums, de l'autre côté de la Méditerranée, dans le Péloponèse et dans la Thessalie.

Les nuits passées à Delphes et à Mycène, à la veille de l'hiver, sont semblables à celles de Hasroun et de Baalbek. Les gorges de Delphes et de Hasroun, où déferlent avec fracas le Pleistos et la Kadisha, dans leur lit rocailleux, dégagent une atmosphère sensiblement pareille, et le passé revit dans les tombeaux des Atrides, à Mycène, aussi bien que dans les temples hellénistiques, à Baalbek.

Le Liban jaillit du cœur du Levant vers la Méditerranée. Il semble répondre aux échos des pays grecs, qui, à quelques centaines de kilomè-

tres, de l'autre côté de la mer, résonnent avec les mêmes accords et les mêmes sentiments. Car il existe fort peu de différences entre ces deux pays méditerranéens, réunis plutôt que séparés par la mer.

Lors du Congrès international de Monaco, organisé par l'Académie méditerranéenne pour établir les principes d'un humanisme commun, un écrivain français, Gabriel Boissy, m'avait dit: «La Méditerranée n'est pas une mer, mais un pays».



Vue des ruines de Baalbek.

Effectivement, il semble que cette mer a réuni les pays plus qu'elle ne les a séparés.

Depuis la plus haute antiquité, les galères et les caravelles transportèrent les produits et les idées, de rive en rive, créant ainsi un échange d'où devait jaillir une harmonie et une similitude dans les coutumes et dans les conceptions.

Tant d'éléments trouvèrent un terrain propice à la faveur d'une similitude dans le climat et dans l'aspect physique des lieux. Les montagnes de la Corse et de la Sardaigne, de la Grèce et du Liban ont ainsi abrité des hommes d'origines diverses qui retrouvèrent, au bord de la Méditerranée, l'esprit commun qui devait les unir et les mêler.

Toutes ces régions du Proche-Orient, qui s'étendent entre l'Asie Mineure et la péninsule sinaïque, ont constamment reçu des immigrants. Les tribus aryennes venues à travers les monta-

gnes du Taurus et du Turkestan; les commerçants crétois, étrusques et grecs; les miliciens de Byzance; les Croisés de l'Europe; tant et tant d'hommes s'établirent sur cette terre d'où devaient se répandre sur le monde les principes du commerce et du mysticisme.

Les liens qui unissent le Liban à ces terres méditerranéennes sont donc multiples. Les appels du berger, dans le Péloponèse, répondent aux échos du pâtre libanais et vont se répéter dans les vallées de la Yougoslavie et de la Sicile, de la Corse et de la Sardaigne. Les danses, que les filles des îles grecques exécutent avec nonchalance, se retrouvent dans la cadence de la «dabka». Il en est de même de ces vêtements brodés que portent les femmes, de ces instruments de musique populaire, de ces repas épicés, de ces douceurs bien trop sucrées, de ces vins alcoolisés.

Et, le climat aidant, ce sont les mêmes pins maritimes, les pins parasols, les chênes, les cyprès et les oliviers. Le seul arbre qui semble être l'apanage du Liban, exception faite de certains massifs dans l'Atlas, est le cèdre. Le cèdre qui, depuis la Bible, a enthousiasmé les poètes et les pèlerins. Sorte d'arbre totémique, imposant, et dont l'ancienneté ne peut rivaliser qu'avec les oliviers de Delphes et les cyprès toscans.

Cèdre du Liban, dont parle Ezéchiel, «à la ramure opulente, au feuillage épais, à la taille altière». Cèdre chanté par le prophète en ces termes. (XXXII. 4-9):

«Les eaux l'avaient fait croître, l'abîme l'avait fait grandir en faisant couler ses ondes autour du lieu où il était planté et en envoyant ses ruisseaux à tous les arbres de la campagne. C'est pourquoi, sa hauteur dépassait celle de tous les autres arbres des champs; ses branches avaient grandi et ses rameaux s'étaient multipliés grâce à l'abondance des eaux qui le faisaient croître. Tous les oiseaux des cieux nichaient dans ses branches; toutes les bêtes des champs faisaient leurs petits sous ses rameaux, et des nations nombreuses habitaient toutes sous son ombre. Il était beau par la hauteur de sa taille, par la longueur de ses rameaux, car ses racines plongeaient dans des eaux abondantes. Aucun cèdre ne pouvait rivaliser avec lui dans le jardin de Dieu; les cyprès n'égalaien point ses branches et les platanes étaient moins vigoureux que ses rameaux, aucun arbre du jardin de Dieu ne l'égalait en beauté.»

Il est vrai que cette admirable description n'est qu'une métaphore se référant à la grandeur du peuple assyrien, mais il n'en demeure pas moins qu'elle n'est que l'expression de ce que furent, et de ce que sont encore, ces arbres séculaires.

Alors que le fiancé du Cantique des Cantiques murmure à sa bien-aimée: «*Tes vêtements sont parfumés comme les monts du Liban*» (IV. II), elle s'écrie en parlant de lui: «*Il est beau d'aspect comme le Liban; il est superbe comme les cèdres.*» (V. 15).

Et c'est toute la poésie libanaise qui s'exhale du Cantique des Cantiques: «*Car voici que l'hi-*

ver s'est enfui; la saison des pluies est finie, terminée... Les fleurs commencent à éclore sur la terre, le temps des chansons est revenu; le roucoulement de la tourterelle retentit dans la campagne. Déjà mûrissent les premiers fruits du figuier, et la vigne en fleur exhale son parfum.» (II 11-13). Ou bien encore; «Sortons dans les champs, passons la nuit dans les hameaux. Nous irons, dès le matin, dans les vergers pour voir si la vigne montre ses bourgeons, si les ceps s'épanouissent et si les grenadiers se couvrent de fleurs.»

terranéen. Car, si l'Arabie se rattache à l'Asie au point de vue géographique, si elle s'étend bien au-delà de l'orbite méditerranéenne pour se perdre dans les immensités désertiques de la péninsule arabique et s'épanouir sur les côtes de la mer Rouge, de l'Océan Indien et du Golfe Persique, il n'en demeure pas moins que les Arabes, qui vivent aux confins de la Méditerranée, ont acquis leurs caractéristiques tant à cause du milieu ethnique que des ascendances raciales.

La civilisation arabe, qui a fait date dans l'his-



Les cèdres du Liban.

Et c'est toute la symphonie de ce pays qui s'étale dans le divin cantique. Les coteaux parfumés d'encens, les monts embaumés de myrrhe; toute cette faune qui vit dans les vallons et dans les creux des rochers escarpés: le chevreuil et le jeune cerf, la colombe et la tourterelle; les parfums qu'apportent les caravanes qui viennent du désert.

C'est aussi dans ces descriptions que l'on retrouve l'explication du secret qui règne sur ce pays encadré par la mer et les déserts, ce pays qui reçoit et assimile les deux courants contraires pour les harmoniser.

Le Liban est, en effet, une synthèse de l'esprit méditerranéen et d'une forte influence arabe.

Or, qui veut dire arabe veut aussi dire médi-

toire de l'humanité, fut une civilisation méditerranéenne à laquelle les Arabes ont largement contribué, d'abord par la conquête, puis par un établissement systématique que l'on peut comparer à la pénétration grecque dans le Proche-Orient.

En effet, si le Grec est venu vers le Levant, l'Arabe s'est répandu sur les côtes africaines et ibériques de cette mer. L'un et l'autre ont fini par y faire souche et par y laisser leur empreinte, encore persistante aujourd'hui.

Vouloir donc différencier les divers peuples méditerranéens est fort difficile si l'on doit prendre en considération tant de migrations et de mélanges de races et d'idées.

Jetons plutôt un regard vers ce peuple libanais

tel qu'il se présente à nous; ce peuple qui vit entre la mer et les déserts, et, qui, depuis l'antiquité, est resté accroché au flanc de ses montagnes, transformant en un patriotisme de terroir son attachement à ses campagnes, à ses vallées, à ses côtes ensoleillées. Ce peuple qui demeure fidèle à son christianisme séculaire et qui vit en harmonie avec ses frères arabes de religion différente.

Rien ne me semble synthétiser davantage l'attachement à la terre libanaise que cette anecdote. A cette époque, la route pour parvenir aux cèdres n'était encore qu'un chemin de montagne longeant des précipices. C'est donc à cheval que je fis cette excursion qui est, aujourd'hui, une simple promenade en automobile. Et, tandis que ma monture gravissait lentement le sentier abrupt, j'entendis les jeunes muletiers qui chantaient des appels aux sommets; appels répétés par l'écho. A cet instant, je sentis combien mes jeunes guides étaient imprégnés par cet esprit de la montagne à laquelle ils semblaient incorporés. Je ne suis pas arrivé à saisir leurs paroles, mais je crois bien que c'était un appel poignant: «*Cèdre, pourquoi lèves-tu si haut ta tête puisque le feu l'attend.*» Appel d'autant plus poignant, lorsque l'on pense que des immenses forêts de cèdres de jadis, il ne reste que quelques géants solitaires dans un enclos de montagne. Et le chant continuait tout au long de l'ascension.

Et c'est aussi ce christianisme profond, tel qu'on le trouve dans les hameaux perdus au fond des vallées ou accrochés aux cimes agrestes. Cette piété rustique qui transforme le prêtre de la communauté en un prince de l'église, et la modeste chapelle en basilique. C'est le vieux du village, descendant des anciens patriarches, qui porte en lui toute la tradition de cet Orient respectueux devant l'âge et le temps. Ce sont les pâtres, qui jouent du chalumeau, alors que le son des cloches se répète de sommet en sommet. Ce sont les fêtes populaires avec les chants et les danses où se mêlent le parfum de la terre et l'odeur de l'arak. C'est la «*dabka*» cadencée, ondulante, le mouvement des mouchoirs et le battement des mains.

Et lorsque l'on descend vers la mer, on retrouve, dans les villes bâties sur les sites des anciens comptoirs de commerce, les descendants de ces mêmes Phéniciens qui se dispersèrent le long des côtes méditerranéennes, et qui, traversant les colonnes d'Hercule, allèrent fort probablement jusqu'en Bretagne et au pays de Galles, où l'en retrouve encore leurs traits typiques persistant à travers les générations.

A ces Phéniciens, vinrent se joindre des Grecs, et plus récemment des Européens de toutes origines, dont les noms arabisés gardent encore une consonance ou une racine grecque, italienne, française ou germanique.

Ensuite, si l'on porte son regard vers les déserts d'Arabie, d'où vinrent des peuplades nomades qui se transformèrent en collectivités sédentaires,

on retrouvera cet esprit d'aventure, cette fierté, ce sentiment belliqueux qui a fait de ces montagnards des amis fidèles et des adversaires redoutables.

Les Libanais ont les défauts de leurs qualités. L'esprit de commerce entraîne au lucre; l'individualité, à l'intrigue politique; la piété, à la bigoterie. Au Liban, nous prenons contact avec une caractéristique qui est spécifique à tous les pays: l'intérêt politique. Cependant, au Liban, comme dans les Balkans et le Proche-Orient, cet aspect joue un rôle de premier plan dans la vie quotidienne. Lors du mandat français, au Liban, le haut-commissaire avait demandé conseil à un politicien libanais pour le choix d'un candidat éventuel au poste de chef d'Etat. La réponse fut: «*Mais je suis un excellent candidat.*» Et, comme le haut-commissaire s'en étonnait, le politicien continua: «*Adressez-vous à tous les politiciens du pays, et vous aurez de chacun la même réponse.*»

On pourra dire du Liban que, dans cet amalgame d'hommes influencés par l'atmosphère de la mer, de la montagne et du désert, il n'existe pas d'homogénéité. Et cependant, l'homogénéité existe par un fait inexplicable, aussi inexplicable que l'homogénéité de la France, où le Breton et le Normand sont aussi Français que le Bourguignon, l'Auvergnat ou le Provençal; de la Grande-Bretagne qui unit sous un même blason — avec quelques différences locales — un Gallois, ou un Ecosais.

*
*
*

Je crois bien que le Liban est parmi les pays arabes celui qui est le plus avancé au point de vue de l'enseignement, puisqu'il compte environ 80 % de lettrés, dont un bon nombre peuvent s'exprimer en deux langues. C'est assurément une proportion des plus intéressantes et qui peut se comparer à celle de n'importe quel autre pays. Car si, ailleurs, les natifs ne parlent que leur propre langue, dans les montagnes du Liban, ils arrivent à s'exprimer en outre soit en français, soit en anglais. Ceci est dû principalement à l'intérêt inné que le Libanais porte à l'enseignement.

Lorsque les missionnaires protestants et catholiques arrivèrent au Liban, ils trouvèrent une population désireuse d'apprendre à lire et à écrire, à tel point qu'ils n'eurent aucune difficulté à ouvrir des écoles dans les coins les plus reculés; au contraire, ces religieux furent, dès les premières années de leur arrivée au Liban, assiégés par les habitants des villages qui venaient leur demander d'ouvrir des écoles.

Cette œuvre d'enseignement prit, par la suite, des proportions considérables grâce aux constants efforts des religieux qui, une fois installés dans le pays, finissaient par s'y intégrer pour y déployer tous leurs efforts.

C'est dans le développement de l'éducation au Liban, qu'il faut chercher les origines du mouvement arabe. C'est, surtout, parmi les étudiants des écoles de la Mission américaine et des Jé-

suites que prit naissance, dès la moitié du siècle dernier, l'idée d'une union arabe.

Dans les débuts, les « leaders » furent des écrivains, et leurs principes n'avaient que des buts académiques. Leur première création fut la « Society of Arts and Sciences », fondée en 1847, qui comptait parmi ses membres fondateurs deux Libanais: Nassif El Yazghi et Boutros Boustany, et deux Américains: Eli Smith et Cornelius Van Dyck, pionniers de l'œuvre de la Mission américaine dans le Proche-Orient. C'est ainsi que débuta ce mouvement qui devait prendre un siècle pour se développer et devenir l'union des pays arabes, telle qu'elle se présente à l'heure actuelle.

Eli Smith, après être entré dans les ordres, demanda de servir à l'étranger, et fut envoyé, par la Mission américaine, à Malte. De là, il se rendit à Beyrouth où il débarqua en 1827. Il avait alors vingt-six ans. Sa première tâche fut de s'adapter à la mentalité libanaise et d'apprendre l'arabe. Il parvint ainsi à mieux connaître les conceptions de ceux avec lesquels il était destiné à passer le restant de son existence.

Or, à cette époque, la seule imprimerie d'importance dans le Proche-Orient était celle du Gouvernement égyptien, à Boulak, qui n'arrivait pas à satisfaire à toutes les demandes. C'est alors qu'Eli Smith pensa à faire apporter à Beyrouth une presse qui se trouvait à Malte. Des livres furent immédiatement imprimés avec le matériel

existant sur place ou importé d'urgence. Cette presse cependant ne donnait pas satisfaction, et, bientôt, Eli Smith en fit construire une nouvelle, à Leipzig, tout spécialement pour les besoins de la Mission américaine.

Lorsqu'en 1840, Cornelius Van Dyck arriva à Beyrouth, il trouva une organisation qui avait déjà acquis une vaste popularité dans le pays grâce à Eli Smith, à sa femme et à ses collaborateurs. Van Dyck avait alors vingt-deux ans. A l'instar d'Eli Smith, il commença à apprendre l'arabe.

Ces deux Américains se mirent en rapport avec les deux Libanais, chez lesquels ils trouvèrent le désir de servir la cause arabe dans le domaine des lettres et des sciences.

Nassif El Yazghi et Boutros Boustany furent assurément les pionniers de l'esprit arabe dans cette ville de Beyrouth qui abrita, au cours du XIX^{ème} siècle, toute une pléiade d'écrivains, d'historiens, de publicistes et de poètes. C'est à Beyrouth que se forma le mouvement culturel de langue arabe; c'est dans cette ville, que parurent les premiers journaux scientifiques et littéraires destinés à jeter les bases d'une renaissance arabe.

Nassif El Yazghi, de rite grec-catholique, naquit au Liban, à Kafarshima, en 1800. Il débuta à seize ans comme secrétaire privé d'un prêtre. A dix-neuf ans, il quitta cet emploi et commença



Pâturages libanais.

ses études et ses recherches. Il eut accès aux bibliothèques des monastères, et, à chaque occasion, quand il trouvait un texte intéressant, il le copiait ou l'apprenait par cœur. Après dix ans de cette vie de labeur, il prit du service à la chancellerie de l'émir régnant du Liban, où il resta jusqu'en 1840.

Cet émir avait été en contact étroit d'amitié avec Ibrahim pacha qui gouvernait la Syrie et le Liban au nom de Mohamed-Alv. Aussi, lorsque l'Égypte, sous la pression de l'Europe, dut évacuer ces deux provinces, l'émir se retira dans la vie privée.

Si l'on veut récapituler les événements qui contribuèrent à la formation de l'esprit de Nassif El Yazghy, on en vient aux conclusions suivantes: employé comme secrétaire auprès d'un prêtre à seize ans; de dix-neuf à vingt-neuf ans, il étudia sans répit; puis, pendant onze ans, attaché à la chancellerie de l'émir régnant, il se familiarise avec la politique orientale à une époque où Ibrahim essaye de créer une cohésion entre les pays arabes. On ne peut nier aujourd'hui qu'Ibrahim, soutenu d'ailleurs par Mohamed-Alv, a été le précurseur du mouvement arabe et qu'il trouva au Liban les racines profondes qui devaient servir au développement de ce mouvement.

Et c'est là un point important. Le Liban, quoique pays méditerranéen, n'en est pas moins resté profondément arabe. C'est ainsi que les légendes et les épopées arabes ont, pendant des siècles, persisté au sein de ces collectivités chrétiennes et musulmanes et que, jusqu'aujourd'hui, il n'est point de village dans les montagnes ou dans les vallées, il n'est point de café dans les grandes villes, qui n'ait son chanteur populaire célébrant les récits d'Antar et d'autres héros des déserts d'Arabie. Et c'est là, aussi, le point de contact étrange qui fait de ce petit pays un foyer vers lequel convergent les effluves qui viennent de la mer et des déserts.

Au moment où Ibrahim évacua le Liban, Nassif El Yazghy avait acquis une réputation d'écrivain et d'érudit dans les lettres arabes. Ses livres de pédagogie étaient non seulement employés dans les écoles de la Mission américaine, où il enseignait, à Beyrouth, mais aussi au Liban et en Syrie. Sa maison était devenue le centre de réunion des hommes de science et des écrivains. Yazghy, qui ne tolérait aucune faiblesse dans l'usage de la langue arabe, joignait à son esprit d'oriental les conceptions de la civilisation d'Occident. Il était devenu, en fait, le pionnier de ce mouvement d'idées d'où devait jaillir le mouvement politique arabe.

Plus jeune que lui de dix-neuf ans, Boutros Boustany, maronite converti au protestantisme, suivait avec intérêt les activités de son aîné. Influencé par l'éducation américaine, drogman au consulat des États-Unis à Beyrouth, il joignait à ses conceptions littéraires un sentiment dynamique qu'il devait extérioriser plus tard par la voix de la presse, dont il fut un des éléments les plus agissants. Boustany devait se rendre célèbre, non

seulement par ses activités dans le journalisme, mais aussi par la compilation de son dictionnaire de la langue arabe et par son encyclopédie littéraire et historique en onze volumes, dont six furent publiés de son vivant. Il fonda le premier journal politique hebdomadaire, «Nafyr Souryah» (Le Clairon de Syrie), prêchant la compréhension entre toutes les croyances et la poursuite de la connaissance.

Cette compréhension entre toutes les croyances, dont Boustany se fit le champion, est sans doute un élément d'importance primordiale puisqu'il revient à chaque instant à l'esprit et entraîne souvent à des discussions sans fin.

Dans un autre périodique fondé bien plus tard, en 1870, Boustany prit position, avec plus de force encore, afin de neutraliser les courants contraires et amener l'union des croyances au bénéfice d'un idéal commun. Ce fut une époque de grande activité journalistique au cours de laquelle les lettres et les sciences encouragèrent l'évolution de l'idée politique, qui, dès 1857, commença à se faire sentir.

En 1850, dix ans après la fondation de la «Society of Arts and Sciences», un Jésuite français, Henri de Prunières, créa la «Société Orientale» avec les mêmes buts que son aînée. Prunières, débarqué à Beyrouth depuis peu, s'était mis, lui aussi, à apprendre l'arabe.

C'est de ces deux sociétés, la «Society of Arts and Sciences» et la «Société Orientale», que sortit, en 1857, la «Société Scientifique Syrienne» qui réunit dans sa composition des Arabes de toutes les croyances: Musulmans, Chrétiens et Druzes. Ce fut, en fait, la première expression de l'unité arabe issue des deux sociétés précédentes, qui furent dissoutes pour permettre à la nouvelle organisation d'agir en toute liberté.

Le mouvement d'union arabe prenait corps.

Cette nouvelle société, établie sur les principes d'une société secrète, avait pour buts principaux d'encourager l'esprit d'insurrection, d'exalter le passé et de dénoncer les abus de l'administration turque. Elle commença ses activités en mettant en évidence ses principes au moyen d'une propagande anonyme.

L'évolution de cette société scientifique en une société politique se développa graduellement, et, en 1875, les autorités ottomanes se trouvèrent en présence d'un vaste mouvement secrètement organisé, dont elles ne parvenaient pas à retracer la source.

C'est à cause du contrôle étroit exercé par la police turque que les «leaders» arabes se virent dans l'obligation d'agir sous le manteau. Une des méthodes les plus courantes était d'afficher des tracts à tendance révolutionnaire, au cours de la nuit. Au matin, les passants se réunissaient autour de ces tracts; les individus surpris en train de les lire, ainsi que les commentateurs, étaient arrêtés et les tracts supprimés.

Quelques jours après, un nouveau tract paraissait dans les rues de Beyrouth. Même réaction dans le public; mêmes mesures coercitives.

De Beyrouth, les tracts se répandirent dans les autres villes du Liban, Tripoli et Saïda, et de Syrie, Damas. Les membres de l'organisation circulaient parmi la foule, étudiant ses réactions; aux réunions secrètes suivantes, ils envisageaient les moyens à adopter pour influencer l'homme de la rue, en s'inspirant de l'expérience acquise.

Les autorités turques essayèrent, par tous les moyens, de mettre un terme à ce mouvement qui commençait à prendre de l'importance. De leur



Le R. P. H. de Prunières, S. J.

côté, les agents consulaires communiquaient à leurs gouvernements respectifs le contenu de ces tracts qui, déjà, préconisaient la déclaration de l'indépendance de la Syrie et du Liban, la reconnaissance de l'arabe comme langue officielle en remplacement du turc; l'abolition de la censure et des diverses mesures tendant à restreindre la diffusion de l'enseignement; la liberté de la parole; le recrutement des Libanais et des Syriens pour le service militaire local seulement, et non plus à l'étranger pour le bénéfice du Gouvernement ottoman.

La grande erreur de la Turquie, à cette époque, fut son manque de compréhension à l'égard des aspirations arabes. Elle avait voulu imposer sa machine administrative, sa langue et ses fonctionnaires à des peuples qui n'aspiraient qu'à s'en éloigner. Elle avait voulu centraliser alors que tous, dans le Proche-Orient ou dans les Bal-

kans, Arabes chrétiens et musulmans, Arméniens, Albanais, Grecs, Roumains, Bulgares, ne demandaient que la décentralisation. Au lieu de s'attacher à tous ces peuples en leur accordant une autonomie intérieure sous son autorité, la Turquie s'en fit des adversaires qui finirent par être la cause finale de sa désagrégation.

Après la lutte des pays balkaniques, ce fut celle des pays arabes. Les peuples de Grèce et du Liban furent des précurseurs; les uns pour l'indépendance des provinces européennes, les autres pour celle des provinces asiatiques.

Telles furent les origines du mouvement arabe, qui prit naissance au cœur de ce Liban où Ibrahim pacha avait jeté le premier germe de l'unité arabe. En effet, nous apprenons ces détails par le baron de Boislecotte, directeur des affaires politiques, envoyé, en 1839, par le Gouvernement français, en Egypte et dans le Proche-Orient, pour y étudier la situation.

Lors des entretiens que Boislecotte eut avec Ibrahim, au cours de leur rencontre en Syrie, le général égyptien ne lui cacha pas son désir d'établir une union entre les Arabes, et il lui dit un jour: *«Je ne suis pas Turc; je suis venu enfant en Egypte, et, depuis ce temps, le soleil de l'Egypte a changé mon sang et l'a fait tout arabe.»*

C'est donc, en fait, à l'Egypte et au Liban que revient, dans une large mesure, le privilège d'avoir été les précurseurs du mouvement arabe. C'est à leurs hommes d'Etat, influencés par les idées des démocraties de France et d'Amérique, que revient l'initiative d'avoir jeté les bases de cette idée qui a mis près d'un siècle pour prendre forme.

Or, cette idée ne saurait se développer aujourd'hui que si une étroite coopération s'établit entre les pays du Proche-Orient et le reste du monde, tant au point de vue économique que social et culturel. Et c'est au Liban et à l'Egypte, deux fenêtres ouvertes sur l'Occident, que revient le devoir de servir d'agents de liaison et, si nécessaire, de médiateurs en cas de désaccord politique pouvant surgir entre le bloc des pays arabes et les grandes démocraties.

*
* *

Tandis que le Liban joue son rôle politique dans la Méditerranée orientale, les Libanais des montagnes et des vallées, des plaines et des côtes, poursuivent leur vie dans ce cadre où le paysage finit par déteindre sur l'individu, par l'envoûter à tel point, que, même lorsqu'il s'en éloigne, il en conserve toujours le souvenir.

Si le Liban possède environ un million d'habitants sur son territoire, il en compte autant à l'étranger, surtout dans les deux Amériques où les Libanais vivent en communautés compactes en certains endroits, alors qu'en certains autres, ils finissent par s'assimiler à leur nouvelle patrie.

Et cependant, c'est toujours vers leur terre d'origine que retourne leur pensée. Le poète Emile Moubara a parlé de ce sentiment à diverses re-

prises. Ses poèmes sont devenus à tel point populaires qu'ils font aujourd'hui partie du folklore libanais, et qu'ils sont chantés par les paysans dans les villages et sur les grand-routes

Dans un de ses poèmes, l'émigré, s'adressant à l'océan qui le sépare de son pays, s'écrie :

Apporte, ô mer, apporte, autant que dure mon

Apporte mon salut à la maison des aïeux [absence,
et au mûrier qui pousse dans son voisinage.

Apporte mon salut aux habitants de mon village
et informe-les de mon état.

Demande si l'on se souvient encore de moi.

Dis-moi si le prêtre du village est toujours là,
et s'il parle de moi dans les veillées.

Dis-moi si le merle vient encore becqueter
sur le figuier, et si le moineau considère toujours
sa fenêtre comme son nid.

Ou bien encore :

La vigne au mois d'août, le soleil au couchant.
La somnolence sur l'herbe ;
La nuit de plaisirs et de chants ;

Je préfère ma maison en ruine aux opulentes cités.
Le village et la campagne ;
La voix du pâtre et des chèvres ;

Le bruissement de la cascade sous le manteau du
[chène ;

Retournerais-je un jour vers la maison qui m'a
[vu naître.]»

C'est aussi la description du village et les aspects divers de la nature :

Notre village est enfoui dans la lumière, éparpillé au sommet de la colline ; son entrée, un porche en fleurs ; les cultures s'enchaînent aux cultures. Entouré de roses et d'églantines qui s'épanouissent au passage alors que l'oiseau harmonise sa voix à celle du torrent.

Et l'aube matinale pénètre au cœur de la vallée, pour réveiller les oiseaux, et recouvrir d'un châle cendré la verte prairie où volettent les oiseaux-mouches.

Et je vois la rosée d'avril, qui s'étend sur la plaine alors que le monde semble verser ses perles sur la marjolaine, et que les oiseaux-mouches répètent de fleur en fleur : qu'il fait bon de vivre au Liban.»

Et cette atmosphère, nous la retrouvons aussi chez les poètes libanais d'expression française, dont Georges Fayad a d'ailleurs longuement parlé l'année dernière, au cours de plusieurs conférences.

Ainsi Elie Tyane, parlant des villages libanais, dit :

O villages qu'on voit d'aussi loin qu'on regarde,
Juchés sur les sommets, d'un seul et même élan,
Et qui semblent si près quand vos vitres se jardent
Et scintillent, le soir, comme un miroir tremblant.

Avec vos noms, échos d'un vieux et doux langage,
Avec vos pins grouillant autour de vos maisons,

Et sur vos murs hâlés ainsi que des visages,
Versant leur ombre claire et pleine de chansons.

Et vous qui vivez seuls, heureux d'être oubliés,
Entre les deux versants, sur les pentes profondes,
Et devant ce que voient vos yeux émerveillés,
Bénissez le Seigneur d'avoir créé le monde.

C'est aussi l'écho des vieilles cloches qui depuis des siècles résonne dans les villages et dans les vallées, ces vieilles cloches gardiennes du christianisme que les Croisés avaient trouvé florissant dans les montagnes. Et Jacques Tabet de dire :

O cloches du Liban, vous dont la voix austère,
Lorsqu'au sommet des monts lentement vous

Semble venir du ciel plutôt que de la terre, [sonnez,
Pour ramener l'espoir aux cœurs infortunés.

O cloches, qui avez dans les vieux temps vu naître
Nos ancêtres, ô vous, qui fûtes les témoins
Des luttes, des espoirs qui animaient leur être,
Vous qui avez sonné carillons et tocsins.

Et c'est souvent aussi le retour vers le passé qui paraît dans ces poèmes d'inspiration essentielle libanaise, témoin ces vers d'Elie Tyane :

Car elle a pour aïeux ces paysans hautains,
Qui vêtirent la bure et mangèrent la cendre,
Et dont jamais l'orgueil ne daigna descendre,
Quelque sombre que fut, et cruel, le destin !

Et ce passé remonte à bien plus loin encore, il remonte à ces époques du rayonnement phénicien, lorsque les navires de ces marchands habiles transportaient non seulement des bois et des métaux précieux, des singes et des aromates, mais aussi les principes précurseurs d'une civilisation méditerranéenne. Et c'est ce passé qu'Hector Klat fait revivre :

Aïeux Phéniciens, je me sens votre fils.

C'est de vous que mon cœur tient ces tendresses

Des vierges qui pleuraient sur le corps d'Adonis. [vaines.

Et c'est ainsi que l'on retrouve chez presque tous les poètes libanais ce même élan vers le pays, le paysage, le passé. Ils offrent dans l'ensemble de leur œuvre une documentation précieuse sur cet esprit libanais qui, pendant des siècles, jalousement cantonné dans ses montagnes, conserva les traditions de son christianisme médiéval et de son insoumission farouche, alors que le long des côtes il conserva, aussi jalousement, peut-être, l'essence de son paganisme et de son raffinement de sybarite.

C'est, en fait, un monde millénaire que portent en eux les Libanais, non point un monde millénaire fossilisé, représenté par quelques vieilles pierres, mais un monde encore vivant grâce à un dynamisme physique qui tient à des racines profondes et leur donne une vitalité et un enthousiasme qui sont l'apanage des petits peuples et des jeunes enfants.

GASTON ZANANIRI.

Discours de réception de M. Etienne Gilson à l'Académie française

M. Etienne Gilson ayant été élu par l'Académie française à la place laissée vacante par la radiation de M. Abel Hermant y est venu prendre séance le jeudi 29 mai 1947 et a prononcé le discours suivant :

Messieurs,

Ceux que séduit l'espoir d'obtenir un jour vos suffrages n'ignorent certes pas quelle est leur audace, mais ils ne la mesurent vraiment qu'après les avoir obtenus. Même mûrie dans le silence et sans espoir de dépasser le cercle étroit des doctes, l'œuvre que vous honorez reçoit aussitôt de votre choix, et je dirais presque aux yeux de son auteur même, une qualité nouvelle que rien d'autre ne lui pouvait conférer. Trop d'hommages affluent vers elle de toutes parts, dont certains se flattent d'avoir devancé le vôtre, alors qu'ils s'enhardissent à le suivre, pour qu'un écrivain puisse désormais se méprendre sur le prix de l'honneur qu'il vous doit.

Cet honneur, Messieurs, comment puis-je vous en remercier, sinon en déléguant près de vous quelques intercesseurs choisis, qui vous parlent aujourd'hui pour moi? Mieux que je ne le pourrais moi-même, ils vous diront ce qu'a fait cette illustre maison pour me permettre d'y être un jour accueilli. Si loin que je regarde dans mon passé, je n'y vois rien qui soit plus digne de vous être offert en hommage. Vous l'accueillerez, je l'espère, en témoignage de ma profonde gratitude: il ne se composera que de vos dons.

Puisque votre générosité m'est allé chercher au fond du moyen âge, permettez-moi de vous dire par quel singulier détour il m'advint un jour d'y entrer. Au temps où, jeune étudiant, j'étais en quête d'un sujet de thèse sur Descartes, j'allai consulter mon maître Lucien Lévy-Bruhl.) Ce cœur assoiffé de justice était servi par une intelligence délicate et sercine, dont l'égalé clarté baignait tellement ses objets qu'elle en éclairait à la fois toutes les faces, sans porter d'ombres. Héritier du pur rationalisme du siècle des lumières, ce grand esprit reste aujourd'hui dans ma mémoire et dans mon affection comme l'homme le moins médiéval que j'aie jamais connu. Non seulement il estimait, avec Auguste Comte, que les métaphysiques ne valent pas la peine de

les réfuter et qu'il suffit de les laisser tomber en désuétude, mais il pensait qu'entre tant de mortes aucune ne l'est plus irrévocablement que cette scolastique du moyen âge dont on peut bien dire qu'elle l'est de consentement universel. C'est pourtant lui qui, en me conseillant de chercher dans la pensée médiévale l'origine possible de certaines doctrines reprises par Descartes, me fit ouvrir pour la première fois cette *Somme théologique* dont ni lui ni moi ne nous doutions alors que, l'ayant une fois ouverte, je ne me déciderais jamais à la refermer. C'est ainsi qu'en plein XXe siècle l'auteur de la *Mentalité primitive* recruta pour saint Thomas un nouveau disciple et je n'ai jamais su ce que je devais le plus admirer dans cette improbable aventure, l'humour subtil avec lequel la vie s'y est jouée de mon maître ou l'affectueuse bonne grâce avec laquelle il me l'a pardonnée.

Il est vrai qu'au même moment, fidèle à sa mission trois fois séculaire de contredire la Sorbonne, le Collège de France ressuscitait la métaphysique dont sa voisine venait d'annoncer le décès. Ce que fut l'œuvre d'Henri Bergson, une voix plus autorisée que la mienne l'a déjà dit ici même et il est littéralement vrai qu'en ce lieu son éloge ne soit plus à faire, mais ceux qui se souviennent de lui devoir, avec les joies de l'esprit les plus hautes, la certitude qu'après la critique de Kant et le positivisme de Comte une connaissance métaphysique restait possible ne se lasseront jamais de lui en dire leur fervente reconnaissance. Des problèmes classiques condamnés par d'autres comme vains reprenaient vie dans sa pensée et s'imposaient impérieusement à la nôtre. On les disait insolubles, il les montrait inépuisables. Lorsque les historiens se pencheront un jour sur la pensée de notre temps, ils y retrouveront partout, et chez ses adversaires même, les marques d'une vertu libératrice qui ne touchait les esprits que pour les révéler à eux-mêmes au lieu de se les conformer et de les asservir.

Que nous l'avons aimé, ce prophète ruisselant de la parole d'un Dieu dont les plus nobles scrupules le retinrent si longtemps de prononcer le nom! Où il allait, où il nous conduisait en

1905, lui-même l'ignorait encore, puisqu'il ne devait m'écrire que trente-quatre ans plus tard: «La religion, qui était comme immanente à mes premières réflexions, à mes propres conclusions, a fini par se dégager. Je me demande comment je n'ai pas aperçu tout de suite, clairement, ce qui m'apparaît maintenant en pleine lumière.» Ainsi, sur la pente de cette même montagne Sainte-Geneviève, au bord de cette même rue Saint-Jacques, la plus longue du monde puisqu'elle commence à Saint-Jacques la Boucherie pour ne finir qu'à Saint-Jacques de Compostelle, à deux pas de ce même couvent des jacobins où professa jadis Thomas d'Aquin, la métaphysique de la Genèse et de l'Exode osait reprendre la parole après un silence de tant de siècles! Yahweh nous était rendu, le Dieu qui se nomme «Je suis», celui même dont la présence enfin retrouvée devait plus tard éclairer pour nous le sens profond de la métaphysique thomiste: le Créateur qui crée des créateurs. Mais nous ne sommes plus cette fois aux prises avec quelque paradoxe de l'histoire; admirons plutôt qu'en un miracle de fidélité où le divin éclate de toutes parts le dépôt confié à Israël depuis tant de siècles nous ait été rendu par Israël.

C'est en 1919, au lendemain d'une victoire dont, s'il n'eût tenu qu'à la France, le monde civilisé eût fait meilleur usage, qu'une troisième parole éclaira définitivement pour moi le sens de la civilisation médiévale. Dans l'*Aula Magna* de l'université de Strasbourg enfin redevenue française, Joseph Bédier redisait devant nous la gloire de cet étonnant XII^e siècle, qui vit naître à la fois la première chanson de geste, le premier fabliau, le premier roman, la première ogive, la première commune. Quel trait de lumière! Où son énumération prenait fin, commençait la mienne: la première grammaire, la première logique, la première théologie, la première mystique. Par une magie soudaine, les limbes crépusculaires qu'habitaient jusqu'alors mes dialecticiens venaient de se transfigurer en une terre solide, grasse, pleine de vie, où même les spéculations les plus abstraites, désormais incarnées en des corps vivants, ne devaient plus jamais se séparer des croyances, des passions ni des actes de ceux qui les conçurent. Bien des années plus tard, en m'accueillant généreusement à ce Collège de France dont les élus ne se sentent jamais tout à fait dignes, Joseph Bédier me dit avec un regard vers un livre qu'il aimait: «Et puis je ne vois pas pourquoi saint Bonaventure n'entrerait pas un jour à l'Académie!» Il y entre aujourd'hui, Messieurs; c'est Joseph Bédier qui vous l'adresse et si vous me permettiez de faire passer devant moi cet humble frère mineur j'entrerais derrière lui plus à l'aise. Il est vrai qu'à force d'humilité ce petit frère de saint François a fini cardinal, mais ce ne fut pas sa faute, et puis vous en avez vu de tant de sortes! Votre illustre Compagnie n'en est plus à un cardinal près.

Pourquoi ne pas l'avouer? Lorsque je pénétrais seul, sans expérience et sans guide, dans cette immense forêt de doctrines que tant de travaux

ont depuis défrichée et dont tant de parties nous restent pourtant inconnues, j'eus d'abord l'impression de pénétrer dans les fameuses ténèbres du moyen âge dont on m'avait tant parlé, mais une lueur ne tarda pas à poindre. Je croyais m'accoutumer à l'obscurité, je m'accoutumais à la lumière. Comment décrire une expérience achetée, mais non point trop chèrement, du travail de tant d'années? Plutôt que de le tenter, je vous en dirai l'effet, car il tient en une parole de saint Thomas d'Aquin, bien surprenante à lire si ce qu'on rapporte de ces temps lointains est vrai: «La créature préférée de Dieu c'est l'intelligence, il l'a si constamment tenue à si haut prix, que rien au monde ne pouvait lui sembler plus digne d'un Dieu.»

Et quel usage il en a fait! Elle éclate partout dans ses œuvres; dans la juste ordonnance de ses églises romanes; comme dans la savante géométrie de ses cathédrales gothiques; elle se voit aux vitraux de Chartres et de Bourges, dans tout cet enseignement figuré dont un Emile Mâle nous a fait entendre le langage; c'est elle qui parle dans le *Roman de la Rose* et dans ceux de notre Chrétien de Troyes; elle encore à qui nous devons ces monumentales synthèses du savoir humain que sont les sommes de théologie où, dans un monde que la Sagesse créa selon le nombre et la mesure, l'homme vient de Dieu et y retourne, à la lumière de la Sagesse même qui le créa.

Une seule mesure pour tout, celle de la vérité intelligible commune à tous les hommes, et c'est pourquoi, voué à l'intelligence, le moyen âge le fut à l'universalité. Cette coopération intellectuelle entre les peuples du monde que l'on s'efforce aujourd'hui péniblement de rétablir à force de millions sous le regard soupçonneux ou amusé des politiciens, des administrateurs et des diplomates, quel temps l'a vue plus florissante que le moyen âge? C'est un Anglais, Alcuin, que Charlemagne appelle d'York pour organiser le premier enseignement public qu'ait connu notre pays; c'est le Français Raymond de la Sauvetat, évêque de Tolède, qui fait traduire les œuvres des penseurs arabes pour les révéler à l'Occident; le plus charmant de nos humanistes est évêque de Chartres, mais il se nomme Jean de Salisbury: c'est un Anglais; Anglais encore, en dépit de son nom, ce Jean de Garlande qui se plaisait à dire: «J'aime mieux ma nourrice que ma mère; c'est l'Angleterre qui est ma mère, mais la France est ma nourrice.» Quels furent alors les grands noms de l'Université de Paris? Guillaume d'Auvergne, Français, mais Albert le Grand, Allemand; saint Bonaventure et saint Thomas d'Aquin, Italiens; Roger Bacon, Anglais; Henri de Gand, Belge; autant de maîtres illustres à qui l'on ne demanda jamais d'autre passeport que leur génie, parce que pas plus que les maîtres d'œuvres qui peuplaient alors l'Europe de leurs cathédrales les intellectuels de ce temps n'avaient besoin de lettres de créance pour colporter la vérité. Que nous le sachions ou non, nous sommes leurs héritiers, et s'il est vrai que nous donnons parfois dans le travers de croire que

tout ce qui est français est universel, nous remercions qu'on nous en avertisse, mais nous prions qu'on nous en excuse; pendant cinq siècles ces maîtres nous ont accoutumés à croire que ce qui est universel est français.

Cinq siècles! Même dans la longue vie d'un peuple ce n'est pas une durée négligeable, et ces enfances françaises nous ont marqués plus profondément que nous ne le pensons. Il est vrai qu'on les a sévèrement jugées. Qu'importe, dit-on parfois, l'amour de l'intelligence, si l'on igno-



M. Etienne Gilson
prononçant son discours d'admission.

re ce qu'elle est! Se repaître d'abstractions et prendre les artifices de la logique pour une méthode de connaissance réelle, ce sont là des défauts trop véritables et nul n'en est plus assuré que celui qui vous parle. Pourtant, quand tout est dit, quel extraordinaire spectacle que celui d'un peuple passionné de logique! Observons-les quelques instants afin de le comprendre et sans l'en accuser ni l'en absoudre; regardons ces écoliers qui accourent en foule aux leçons d'Abélard et qui ne cesseront de peupler nos facultés des arts jusqu'à la fin du XIV^e siècle. A quoi s'intéressent-ils ?

Ils veulent savoir ce que sont un nom, un verbe, une proposition simple et une proposition composée; ils apprennent à lier ensemble ces propositions ou plutôt, car ils ont toujours su le faire, ils veulent prendre conscience des règles selon lesquelles ils le font, dépitant et classant

les sophismes, tissant les phrases en un discours suivi, faisant des plans pour les défaire et les refaire en cent façons différentes, selon les recettes éprouvées d'une rhétorique où la science d'Aristote justifiait l'art de Cicéron. Le peuple que, pour son bien ou pour son mal, ces disciplines ont patiemment formé, est-il besoin, Messieurs, que je le nomme? On dit qu'il a l'esprit clair, mais s'il l'a c'est qu'il veut l'avoir; il ne conquiert sa clarté que par l'éducation qu'il se donne. Ce Français qui met ses idées en ordre et n'en énonce qu'une seule à la fois, il entre dans sa langue par le dédale des propositions principales et des propositions subordonnées. Sont-elles complétives ou circonstancielle et, si elles sont circonstancielle le sont-elles de temps, de lieu ou de manière? Surgies du fond du moyen âge, voici donc toutes les catégories d'Aristote mobilisées pour initier un Français de dix ans aux plaisirs douteux de ce que nous nommons, avec une impitoyable exactitude, l'analyse grammaticale et logique. Bientôt il saura faire un plan, et malheur à lui si, l'ayant une fois adopté, il ose en dévier d'une ligne! Que le sujet posé soit celui dont on parle, et nul autre; que les parties elles-mêmes s'en développent et s'en lient selon les règles d'une stricte logique; que nulle idée, si ingénieuse soit-elle, ne soit accueillie dans la conclusion sans avoir été préparée. Nous avons tous connu ces disciplines, et qu'elles n'aient pas toujours sans une rigidité excessive, dommageable au libre jeu de l'imagination ou même à celui de l'intelligence, je n'en disconviens pas, je n'en veux même pas discuter. Je dis seulement que nous leur devons, avec la méfiance invétérée de la confusion, l'horreur de l'équivoque et que si quelque réalité correspond à ce que l'on nomme parfois la clarté française, elles en sont la source.

En un temps où l'on s'inquiète de réformer l'enseignement, et Dieu sait s'il a besoin de l'être! la pire erreur serait de croire aux vertus innées de quelque esprit français, incapable de rien faire qui ne soit bon, parce qu'il est français. Lorsque, croisant à l'étranger le sillage des grands ambassadeurs de notre culture intellectuelle, on me demande, comme il arrive parfois: «Mais comment font-ils de pareilles leçons?», je réponds simplement: «C'est qu'on leur apprend à les faire», et j'ajouterais volontiers, n'était la crainte d'en faire une à mon tour, qu'on le leur apprend depuis plus longtemps qu'ils ne s'en souviennent eux-mêmes. Onze siècles de patiente culture ont fait mûrir ensemble, au pays de France, les fruits les plus savoureux de l'esprit et du sol. Lorsqu'il était encore en son couvent d'Italie, le franciscain Salimbene avait entendu dire par frère Gabriel de Crémone, homme de grand savoir et de haute sainteté, qu'il y avait en France, sur le seul finage de l'évêché d'Auxerre, plus de vignes et de vin que dans les trois pays de Crémone, de Parme et de Modène réunis. Je fus, dit-il dans sa chronique, horrifié de l'entendre et je refusai de le croire, mais depuis que j'ai vécu à Auxerre, je sais que cela est vrai. De quelque côté que s'y porte le regard, sur les collines comme dans les plaines, ce ne sont par-

tout que vignes. Et quel vin! Légèrement doré, parfumé, confortant, riche en corps non moins qu'en bouquet, si vigoureux d'ailleurs que les cruches où on le laisse en versent des larmes, voilà bien le précieux liquide dont on lit au Livre des Proverbes, chapitre XXXe, verset sixième, qu'il en faut donner à ceux dont l'âme est remplie d'amertume, afin qu'en ayant bu ils oublient leur misère et ne se souviennent plus de leurs peines. Ce vin qui verse au cœur de l'homme sécurité et joie, comment hésiterions-nous à le reconnaître dans sa descendance? Dépourvu de son lyrisme, le latin de Salimbene veut dire que durant son séjour au couvent d'Auxerre notre moine a dû boire pas mal de chablis.

Hâtons-nous pourtant d'ajouter qu'outre les celliers de la ville il y visita souvent aussi la maison de maître Guillaume d'Auxerre, grand logicien devant l'Éternel et disputeur qui, même à Paris, ne trouva jamais son maître. Or il avait de qui tenir, car je ne serais pas surpris qu'en Bourgogne la logique fût presque aussi vieille que le vin. Faisait-on du vin à Auxerre dès le IXe siècle? Assurément, et vous aimerez mieux m'en croire sur parole que de m'en voir administrer la preuve, mais on sait aussi qu'il s'y faisait déjà de la logique. Heiric et Rémi d'Auxerre, qui enseignaient alors les lettres et la dialectique à l'abbaye de Saint-Germain, étaient des maîtres dont la renommée s'étendait à toutes les écoles de l'Europe. Nous avons encore leurs ouvrages. Pourtant nous sommes deux fois plus près de René Descartes dans le temps que lui-même ne l'était de ces patriarches, dont il se souciait à la vérité fort peu, mais dont, par ses maîtres de La Flèche, il était pourtant l'élève.

Y pensons-nous assez lorsque nous cherchons à comprendre ce que nous sommes? Tant de siècles d'un labeur obstiné n'ont sans doute pas marqué nos esprits moins profondément que notre terre. Depuis plus de mille ans qu'Alcuin nous apporta les arts libéraux hérités de la Grèce et de Rome pour faire de la France — ce sont là ses propres paroles — une Athènes nouvelle, nos maîtres ont préféré pour nous au plaisir qui dispense de l'effort celui qui le récompense. Je crois voir ce que nous y avons gagné, et lorsque je me demande ce que nous y avons perdu trois noms apportent la réponse. Abélard, qui mit la passion au service de la logique; Héloïse, qui mit la logique au service de la passion; Bernard de Clairvaux enfin, qui lia si étroitement l'une et l'autre dans son traité *De l'amour de Dieu* qu'Auguste Comte devait l'inclure, sept siècles plus tard, dans le catalogue de sa Bibliothèque positiviste. Si, comme nulle théologie, que je sache, ne s'y oppose, il est un lieu du ciel où Bernard de Clairvaux et Auguste Comte puissent discourir de l'intelligence et de l'amour, ce ne peut être que le cercle de ceux qui n'ont jamais séparé le cœur de la logique. Soyons-en sûrs, Messieurs, il est peuplé de Français.

Qu'il ne soit peuplé de Français, ni vous ni moi n'avons la simplicité de le croire, mais si quelque nouveau Dante réservait un cercle de l'enfer à ceux dont la raison ne retient plus que la logique, on pourrait craindre d'y rencontrer

bon nombre de nos compatriotes. Avec des qualités, le moyen âge nous a légué certains défauts dont les moindres ne sont pas une inquiétante aptitude à déduire sans avoir observé et la prévision d'ordonner les événements eux-mêmes comme des conséquences qui suivraient d'un principe. Ce que nous a coûté dans le passé ce fanatisme abstrait de la raison raisonnante, il est d'autant plus superflu de le dire que l'exemple du présent suffit à le faire voir, mais est-il bien nécessaire d'aborder ces graves problèmes pour s'assurer d'un travers dont les suites peuvent n'être que comiques?

Si les commentateurs de l'avenir se penchent sur le curieux document qu'est le texte français de la charte des Nations unies, ils éprouveront bien des surprises; mais il sera trop tard, car ses rédacteurs ne seront plus là pour les dissiper. En y lisant, par exemple, que les Nations unies assureront « le respect des droits de l'homme et des libertés fondamentales pour tous, sans distinction de race, de sexe, de langue ou de religion », nul Français qui ne saisisse aussitôt son crayon pour rétablir l'ordre logique indispensable: « sans distinction de sexe, de race, de langue ou de religion ». Comment, dira-t-on, nos délégués n'ont-ils pas redressé cette énumération boiteuse? Ils l'ont fait, j'en suis témoin, à trois reprises, et nul ne leur a jamais contesté que la distinction des sexes étant plus générale que celle des races, elle devait logiquement passer la première, mais lorsque la même phrase anglaise revint pour la troisième fois devant la même commission, suivant imperturbablement le même ordre, une lueur commença de poindre dans les cerveaux français. Une seule explication restait possible dont, avec les prudences requises, on s'assura enfin qu'elle était bonne. Si la race passait obstinément la première, c'était pour cacher ce qu'il faut bien parfois nommer, mais que l'on ne saurait voir! Dans cette lutte inégale entre la logique et la pudeur, qui blâmerait la logique d'avoir rendu les armes? De tous les sacrifices que la France a faits à la paix du monde, on en citerait peu de moins coûteux ni de plus instructifs.

Féru de logique, le Français l'est aussi de grammaire. Nos journaux suffisent à l'attester, c'est pour nous un passe-temps national comme le précédent et, à bien prendre les choses, c'est le même, car nos grammairiens du moyen âge furent avant tout des logiciens. Avec une audace qui les honore, les maîtres du XIIIe siècle ont porté jusque dans l'étude du langage leur intellectualisme impénitent et leur goût passionné de l'universel. Par delà toutes les grammaires particulières qui s'embarrassent dans la diversité des idiomes, des constructions et des formes, ils imaginèrent une grammaire générale ou, comme ils disaient: théorique, qui ne devait retenir de tant de faits particuliers que les lois du langage humain en général. Que les mots ne fussent pas les mêmes dans les diverses langues, ou que savoir la grammaire d'une langue ne permît pas de comprendre ceux qui en parlent une autre, c'était là, pour nos vieux maîtres, des accidents sans importance. Qui sait une grammaire, disaient-ils, ne sait pas toutes les langues, mais il

sait toutes les grammaires, car il n'y en a qu'une : celle de cette intelligence dont les opérations sont identiques chez tous les hommes, bref, la grammaire universelle de l'esprit humain.

A quel point cet idéal devait dominer la pensée française jusqu'au XVIII^e siècle et au delà, on le montrerait aisément, mais c'est son influence sur notre propre grammaire et notre propre langue qui nous intéresse d'abord, et je pense qu'on ne saurait l'exagérer. Pour ne prendre qu'un illustre exemple, souvenons-nous de la grammaire de Lancelot. C'est une grammaire générale, et si générale en effet que son chapitre du verbe a pu être inséré tel quel dans la *Logique de Port-Royal*. On y lit des choses étonnantes : qu'il n'y a qu'un seul verbe, le verbe être, que sa vraie fonction n'est pas de signifier l'existence, mais de lier les idées, et qu'à vrai dire on devrait pouvoir se passer de tous les autres verbes qui encombrant inutilement notre langue, puisque la fonction totale et universelle du verbe se rencontre, en quelque sorte à l'état pur, dans cette seule forme de ce seul verbe, sa troisième personne de l'indicatif présent : *est*. Ne craignez point, Messieurs ; j'en ai fini avec l'histoire de la grammaire, — mais je demande qu'on réfléchisse aux conséquences pratiques d'un tel fait.

Car c'est un fait surprenant. Voici un grammairien français dont je n'ai pas à vous dire combien il eut d'élèves ni quels ils furent, qui n'hésite pas à soutenir que « de verbe de lui-même ne devrait point avoir d'autre usage que de marquer la liaison que nous faisons dans notre esprit des deux termes d'une proposition ». Y pensait-il vraiment et pouvons-nous l'en croire ? Ainsi donc ces beaux mots si lourds de sens où vibrent nos amours et nos haines, à moins que n'y retentisse la fulgurante détonation du commandement ou de l'acte, tous, et jusqu'au verbe sacré par où, comme Dieu lui-même, l'homme peut dire à son tour : « Je suis », ne devraient en fin de compte que « marquer la liaison que nous faisons dans notre esprit des deux termes d'une proposition » !

Quelle misère serait celle d'une langue astreinte à pareille logique, mais pour celle qui s'en inspire sans s'y astreindre, quelle clarté ! Voyons-en d'ailleurs les suites. Par une décision que l'on peut dire unique dans l'histoire du monde, voici un peuple qui proclame que l'administration de sa langue est une entreprise d'utilité nationale, et qu'il importe de la conduire dans l'intérêt de tous. La mystérieuse opération, dont le nom même est chargé d'analogies divines, par où la pensée s'incarne dans un verbe, ce peuple entend la contrôler, la rectifier et, s'il le faut, la régenter. Hardiesse folle ! dira-t-on. Témérité si l'on veut, mais, dirai-je, plutôt sagesse d'un peuple qui ne met rien à plus haut prix que la pensée et, parce qu'elle ne s'offre à lui que dans le langage, décide d'être maître de sa langue pour l'être de sa pensée même.

De là ce merveilleux outil de précision, patiemment ajusté par des générations d'écrivains, de savants et de philosophes, et dont nos grammaires nous enseignent l'usage. Combien il est difficile d'en écrire une qui plaise à tous, vous le savez, Messieurs, et je n'aurai pas l'imprudence

d'entrer dans une querelle dont aujourd'hui et en ce lieu tout m'invite à m'écarter. Je n'en dirais donc rien, si celui que vous appelez à vous du fond des temps ne disposait précisément du recul nécessaire pour voir dans cette querelle un simple malentendu : celui qui met aux prises des grammairiens qui se croient linguistes avec des linguistes qui se croient grammairiens. S'il est une science nécessaire et digne de notre admiration, c'est bien cette linguistique moderne à laquelle nous devons sans doute un jour la théorie générale du langage que le moyen âge avait promise, mais qu'il eut le tort de confondre avec la seule logique d'Aristote. Pourtant, quand tout sera dit, la science des manières dont on parle les langues ne se confondra jamais pour personne avec l'art de bien parler la sienne. La grammaire est cet art même. L'usage est le domaine de la science ; que le bon usage reste celui de la grammaire, car l'une et l'autre sont œuvres d'une seule et même intelligence, dont on veut espérer qu'en France du moins elle ne se démettra jamais d'aucune de ses fonctions.

Je ne pense pas disserter ici sur une de ces vaines questions que les simples mortels traitent légèrement d'académiques. Le jour où le français tel qu'on le parle remplacerait le français tel que la France veut le parler, c'est la pensée d'expression française elle-même et son rayonnement dans le monde qui se trouveraient mis en péril. A courir cette aventure, je ne sais si nous gagnerions les qualités qui nous manquent, mais nous y perdriions certainement la plus belle que le dur labeur de tant de siècles nous ait acquise : le respect de la pensée dans le respect de son expression. A nous de choisir, tandis qu'il en est temps encore, entre les disciplines libératrices qui ont fait de notre tradition littéraire une œuvre non point du tout supérieure aux autres, mais marquée entre les autres du signe de l'universalité, et le renoncement à ces vigilances de l'intellect qui excluent, avec le débrillé du style, celui de la pensée même. Tant qu'un peuple tient sa langue, dit le poète Mistral, il tient la clé qui de ses chaînes le délivre. Allons plus loin ; tant qu'un peuple tient sa langue, il se tient soi-même, car un peuple n'est que ce qu'il veut être, et il ne sait plus ce qu'il veut être lorsqu'il ne sait plus comment il veut parler.

Permettez-moi d'ajouter, car on semble parfois l'oublier, que lorsque nous parlons de la langue française la France n'est pas seule en cause. Dans la ville de Trois-Rivières, dont les quais bordent le Saint-Laurent à l'entrée du lac Saint-Pierre, on rapporte qu'au temps de la grande séparation les grammaires françaises vinrent à manquer. En 1764, à l'école du couvent des Ursulines, elles étaient devenues si rares qu'il n'en restait plus qu'une seule pour l'externat. J'ignore ce qu'elle était et j'aime mieux ne pas savoir ce qu'en penseraient aujourd'hui nos linguistes, mais elle était là, fidèle témoin d'une règle à laquelle un peuple entier ne pouvait renoncer sans accepter de périr. On la posa donc au milieu de la classe sur un pupitre, et chaque élève y vint à son tour apprendre la page qu'un cadre de bois tenait ouverte à la leçon du jour, la maîtresse seule ayant droit de toucher les pages du livre respecté.

Messieurs, si cette grammaire française existait encore et qu'elle nous fût présentée, avec quel respect ne la placerions-nous pas à notre tour sur un pupitre, sous cette coupole même, où les gardiens de notre langue s'honoreraient d'accueillir une telle gardienne! Elle y symboliserait pour nous toutes ces cultures intellectuelles d'expression française qui croissent et fleurissent aux lieux les plus divers du monde et que nous associons fraternellement à la nôtre, dans un scrupuleux respect de leur liberté. Partout où sonne le «oui», à l'île Maurice, en Haïti dans les villes de Nouvelle-Angleterre, naissent des œuvres où la pensée d'un peuple s'exprime en une langue dont je dirais qu'elle est la nôtre, si elle n'était d'abord la sienne, et s'il advient que ces œuvres forment à leur tour une ample tradition littéraire, comme dans la Belgique de Verhaeren ou dans la Suisse de Ramuz, qui s'en réjouirait plus que nous? Me pardonneront-ils pourtant, ces frères en esprit dont je voudrais n'oublier aucun, si je vois aujourd'hui dans l'humble grammaire de Trois-Rivières le symbole de notre commune fidélité? Comment n'aurais-je pas, en ce moment même, une pensée toute particulière pour un pays auquel m'unissent vingt ans d'une amitié que, je crois le savoir, Messieurs, vos suffrages ont aussi voulu honorer?

Le deuxième jour d'octobre 1535, quelques Français débarquaient pour la première fois à Hochelaga, sous la conduite de Jacques Cartier, natif de Saint-Malo-de-l'Île, en Bretagne, et pilote du roi très chrétien François, premier du nom. Ce n'était qu'une petite troupe de deux ou trois gentilshommes et vingt-huit mariners, « y compris Macé Jalobert et Guillaume le Breton », mais ces hommes n'étaient pas venus de si loin sans en avoir vu de dures, et ce n'était pas exactement une troupe d'enfants de chœur. Il se déroula pourtant ce jour-là une scène surprenante. Dès qu'ils eurent conduit Jacques Cartier au centre de leur ville, les Indiens de Hochelaga lui amenèrent leurs aveugles, leurs boiteux et leurs paralytiques, « des asseyant et couchant près ledit capitaine pour les toucher, tellement qu'il semblait que Dieu fût là descendu pour les guérir ». Le rude pilote malouin se souvint alors qu'une scène toute semblable s'était jadis passée au pays de Gènesareth, et lui aussi eut pitié de cette foule. Sur quoi, et la relation authentique le dira mieux que moi, « voyant la foi de cedit peuple, il dit l'évangile saint Jean, savoir: *l'In principio*, faisant le signe de la croix sur les pauvres malades, priant Dieu qu'il leur donnât connaissance de notre sainte foi et de la Passion de notre Sauveur, et grâce de recevoir chrétienté et baptême. Puis prit ledit capitaine une paire d'heures, et tout hautement lut, de mot à mot, la Passion de Notre-Seigneur, si que tous les assistants le purent ouïr, où tout ce pauvre peuple fit un grand silence, et furent merveilleusement bien attentifs, regardant le ciel et faisant pareilles cérémonies qu'ils nous voyaient faire.»

Puisse cette bénédiction par le Verbe et par le Sang, qui descendit jadis sur la terre canadienne à la voix d'un capitaine venu de France, y demeurer à jamais comme un don qui ne sera pas repris! Sur Québec, pacifique sentinelle au détroit

de son fleuve, et son nom veut dire «c'est fermé», mais des Français ont passé outre! Sur Hochelaga, qui se nomme aujourd'hui Montréal, après Paris la deuxième ville française du monde, vivante ceinture autour de sa royale montagne où la croix de Jacques Cartier s'allume chaque soir comme un phare! Mais qu'elle ne s'arrête pas là! Par tant de fleuves, de lacs et de rivières, puisse-t-elle gagner ces lieux dont les beaux noms chantent aujourd'hui dans ma mémoire: Châteaugay, Beauharnois, Montmorency, Sainte-Anne-de-Beaupré, tant d'autres encore que je ne saurais appeler tous aujourd'hui par leurs noms, mais qui virent passer un jour l'héritier des maigres itinérants du moyen âge et dont tous peuvent être sûrs que pas un n'est oublié.

Je voudrais pouvoir faire plus et que de cette tribune, dont l'un des vôtres disait naguère qu'on n'y parle qu'une seule fois dans sa vie, non seulement des noms de lieux, mais des noms d'hommes pussent être aujourd'hui prononcés. Comment choisirais-je? Entre tant d'écrivains dont s'honorent les lettres canadiennes, historiens, romanciers ou poètes, tout choix serait une injustice. Je préfère donc, et je crois que les maîtres de leurs universités m'en donneraient eux-mêmes le conseil, rappeler que s'il existe une culture intellectuelle canadienne d'expression française c'est à la volonté résolue de tout un peuple que nous la devons d'abord. Au moment où votre faveur m'ouvre des portes qu'après un Bergson ou un Valéry on peut sincèrement hésiter à franchir, ce n'est plus seulement un messageur que je voudrais faire passer devant moi, c'est une foule anonyme où je voudrais me confondre et que je vous demande d'accueillir. Laissez-nous passer tous ensemble, eux, et moi parmi eux, ceux qui veillent sur la falaise d'Ottawa ou gardent les défilés de la Gatineau, les bûcherons des Laurentides avec qui j'ai rompu le pain dans la communion d'une même parole intelligible et ceux de ce fabuleux arrière-pays de Saguenay, où Jacques Cartier n'a découvert ni l'or ni les diamants qu'il y cherchait, mais où un autre a depuis trouvé mieux, puisqu'il a trouvé Maria Chapdelaine. Tous ont droit à cet honneur, car d'est en ouest de cet immense continent, en quelque lieu que soit la langue dont ce peuple veut qu'elle soit la sienne, c'est qu'une jeune mère l'a d'abord transmise à son enfant avec le lait, le chant et la prière. Messieurs, je vous dois aujourd'hui une grande joie et je n'en fais point mystère. Voulez-vous la porter à son comble? Permettez-moi de dire ici, en votre nom: le peuple canadien a bien mérité de la langue française.

J'ai terminé, et voilà sans doute assez de mots à propos d'autres mots. Avouerais-je pourtant que je ne les regrette point? Héritiers d'une civilisation de la parole, nous sommes le peuple qui définit les sciences mêmes comme des langues bien faites. Ces mots, dont on reproche aux métaphysiciens de se repaître, est-il certain qu'il ne vaille pas mieux y réfléchir que d'en user toute sa vie sans s'être une fois demandé ce qu'ils signifient? Tant que nous dirons «à cause de», «afin de» ou simplement «est», nous poserons les maîtres problèmes de la causalité, de la finalité et de l'être, qui sont ceux mêmes de la philosophie première.

Mais il y va de bien plus. Le jour où, après tant d'autres espèces déjà disparues, la seule espèce connue d'animal parlant s'éteindrait à son tour, il se ferait sur terre un grand silence. Dans la mémoire du dernier homme, les grands débris de tant d'œuvres accumulées par l'art et par la science au cours de tant de siècles flotteraient encore, mais il n'y aurait plus personne après lui pour les voir, les lire ni les entendre; avec la dernière parole humaine ce n'est pas seulement le langage qui s'abolirait, mais la seule conscience que cette planète ait jamais eue de son être, et savons-nous, après tout, s'il en est au monde une autre par quoi l'univers se sache exister? Il ne resterait plus alors pour l'esprit qu'un espoir, et ce serait encore un Verbe, celui qu'invoqua jadis un capitaine français sur une rive lointaine, qui sera à la fin comme il était au commencement et dont le nôtre est l'image. Est-il sens plus pur que

nous puissions donner aux mots de la tribu? Nous le leur donnerons en maintenant intact, à l'exemple de nos maîtres d'Athènes, de Rome et de l'antique Université de Paris, le respect de la pensée dans celui de la parole qui l'exprime et si, parmi les bons serviteurs qui l'ont chérie et maintenue de toutes leurs forces, l'histoire devait plus tard en rencontrer qui ne furent pas sans erreurs ni faiblesses, est-ce trop demander ici qu'elle se souvienne aussi de tant de services rendus à notre langue? Je m'en souviens moi-même, je l'avoue, et si scrupuleusement que j'interroge ma conscience, elle ne me le reproche pas. En cette heure unique pour moi, elle ne me reproche même pas de vouloir un instant oublier le reste. A ceux qui ont beaucoup aimé notre langue, pardonnons, Messieurs, à la mesure même de leur amour.

Réponse de M. Pasteur Vallery-Radot

Monsieur,

Vous êtes philosophe et un des premiers de notre temps. Vous avouerez-je que, plus je vous considère, plus je m'étonne: avant de vous connaître, je m'étais imaginé le philosophe avec un air grave, austère, presque sombre, et voici que j'ai devant moi un homme enjoué, souriant, tout épanoui de la joie de vivre, de penser et de s'exprimer.

Vous êtes, Monsieur, le plus grand expert en philosophie du moyen âge, vous aimez les églises romanes et gothiques, depuis celles de Vézelay et d'Auxerre jusqu'à celles de Notre-Dame du Puy et de Chartres, vous en connaissez les moindres pierres, des clochers aux cryptes. Mais, près de la *Somme* de saint Thomas, vous avez, j'en suis certain, sur votre table de travail, un de ces fabliaux libertins qui faisaient la joie de nos pères et, à côté des églises, vous aimez fréquenter, je le sais, les bonnes auberges. «Je crois bien, me disiez-vous un jour de confiance, qu'il n'y a pas un seul vin blanc du pays qui va d'Étaules à Chablis et de Tannay à Coulanges-la-Vineuse que je ne puisse appeler par son nom» et vous ajoutiez: «avec celui du fromage approprié». Vous avez raison, Monsieur, c'est cela qui fait la France, ce mélange extraordinaire de spiritualité et de sensualité. Du Français, vous êtes un des plus parfaits exemples.

Un auteur américain, dans une grande revue d'outre-Atlantique, a écrit: «M. Gilson, Français par la naissance, est un citoyen du monde.» Cet auteur dit vrai. Vous êtes de la Bourgogne et de la Provence par vos ancêtres; le solide bon sens des paysans du Morvan, vous avez su l'allier à la lumineuse fantaisie des hommes de la côte méditerranéenne, amoureux de la vie qui chante sous le soleil. Vous êtes aussi citoyen du monde par

vos goûts de l'humanisme qui fait de vous un des plus authentiques représentants de la pensée française. Soyez le bienvenu, Monsieur, dans cette Compagnie où nous aimons ceux qui, comme vous, sont Français jusqu'au plus profond de leur être, sans exclure ce qu'il y a de bien hors de France. Car vous êtes éclectique: vous avez une égale aversion pour l'intolérance et pour le scepticisme. Vous estimez qu'on ne peut être assuré de ses propres certitudes si l'on n'est pas capable de comprendre pourquoi ceux qui pensent autrement sont assurés des leurs; «Mon dogmatisme personnel m'écriviez-vous un jour, exige la compréhension de celui des autres et le respect total de leur liberté. C'est beaucoup d'être Pascal ou Valéry; il est impossible d'être les deux à la fois, mais je ne vois pas pourquoi nous n'aimerions pas à la fois Pascal et Valéry.»

J'apprécie en vous cette vaste compréhension des points de vue différents des nations, que vous exprimez si loyalement dans vos articles du journal *le Monde*. J'aime cet humanisme qui vous fait écrire: «Les deux siècles (le XIII^e et le XVIII^e) dont on a pu dire qu'ils étaient des siècles français sont ceux où la France s'est le plus largement ouverte aux influences du dehors. Plus elle reçoit, plus elle donne. Ne pas oser s'offrir à cette fécondante épreuve, pour un individu ou pour un peuple, ce serait avouer qu'il ne se sent plus la force d'exister.»

Dans les nouvelles fonctions que vous allez assumer, celles de conseiller de la République, s'ajoutant aux innombrables occupations qui accablent tout autre que vous — mais, je le vois, votre robuste constitution et votre solide bonne humeur s'en accommodent fort bien — j'espère que vous apporterez le même libéralisme, que vous soutiendrez la liberté de pensée et d'expres-

sion, sauvegarde de la dignité parlementaire, que vos principes d'action seront guidés par deux formules dont il faut vous souvenir.

La première est celle-ci : «Un bon désaccord philosophique vaut mieux qu'un faux accord qui sombre dans la confusion.» (Changez désaccord philosophique en désaccord politique). Cette formule est d'un grand philosophe. Elle est de vous, Monsieur.

Voici la seconde : «La clarté et la fermeté sont toujours les habiletés suprêmes...» Elle est d'un grand Français. Elle est du général de Gaulle.

Nous sommes persuadés qu'un seul souci vous guidera : la grandeur de la France. Votre attitude pendant l'occupation nous en est un sûr garant. Au cours des sombres années, vous n'avez cessé, aussi bien dans des conversations privées qu'en public et même dans vos cours, d'exprimer votre foi en la victoire et de refuser toute compromission avec l'ennemi.

Dès votre naissance, vous avez été favorisé des dieux — pardon, de la Providence! N'avez-vous pas vu le jour un vendredi 13, à midi? C'était à Paris, le 13 juin 1884, que se produisit cet heureux événement.

Vos parents vous ont donné l'exemple du travail. Depuis votre onzième année, vous pouviez dire comme Pasteur : «Il n'y a que le travail qui amuse.» Car on sent, Monsieur, que votre labeur acharné vous amuse, ce labeur patient s'exerçant à déchiffrer les manuscrits latins, grecs et français et à interpréter la pensée de tous les philosophes qui se sont succédé depuis les pères apologistes du second siècle jusqu'à la Renaissance.

Remarquez, je dis : «depuis votre onzième année». N'y voyez aucune malice. Cependant, en ce jour, je dois à vos confrères toute la vérité sur votre vie : vos études primaires ont été couronnées par un retentissant échec au certificat d'études. C'est le seul examen ou concours auquel vous avez échoué. C'est un fait contre lequel vous ne pouvez rien m'objecter : vous avez échoué, et ce certificat d'études primaires, vous ne l'avez toujours pas!

A onze ans, vous avez commencé vos études secondaires au petit séminaire de Notre-Dame-des-Champs. Vous y avez passé sept années dans le ravissement des études classiques. Vous lisiez Ovide et Virgile, vous les imitez en vers latins. Chaque année vous appreniez une pièce entière de Racine ou de Corneille. Vos camarades se souvenaient vous avoir vu jouer une scène de *l'Avare* dans le texte de Plaute et, immédiatement après, la même scène dans le texte de Molière.

Quels éducateurs vous aviez! L'un d'eux, l'abbé Aubrejac, le jour de la rentrée scolaire, récitait par cœur à ses élèves *Polyeucte* ou le premier livre de *l'Énéide* ou de *l'Illiade*. De tels hommes vous initiaient réellement à ce qu'on appelait alors *les humanités*, ces humanités tant décriées, qui cependant donnèrent à la France le meilleur de ses savants et de ses littérateurs.

Votre esprit était ouvert à tout, sauf à l'algèbre. En troisième et en seconde, vous aviez tous les premiers prix, sauf celui de mathématiques.

Vous reconnaissez que vous devez le meilleur

de vous-même aux prêtres qui vous ont élevé. Vous m'avez dit jadis : «Je n'ai jamais eu l'impression qu'il y eût deux enseignements rivaux et moins encore ennemis. Je ne serais rien sans Notre-Dame-des-Champs et la Sorbonne : les deux sont en moi.»

Vous avez gardé le bon rire de vos seize ans, ce rire clair, éclatant de candeur, qui illumine votre visage. Heureux les hommes qui, arrivés au sommet de leur carrière, n'ont pas perdu la fraîcheur de sentiments de leur première jeunesse, qui sont encore capables de se donner tout entiers à la joie, à l'enthousiasme, à la passion! Ces hommes-là ne connaissent ni les cheminements souterrains ni les altitudes conventionnelles qui freinent les élans de la personnalité.

A dix-huit ans vous faisiez à Eu votre service militaire. Vous étiez dans le peloton des dispensés avec André Maurois. Vous portiez la barbe, vous étiez enthousiaste de Brunetière et vous chantiez tout au long des marches militaires. Vous étiez le boute-en-train du peloton. Volontiers vous auriez dit comme Louis VII : «Nous autres, à la cour de France, nous n'avons que du pain, du vin et de la gaieté.» Car vous êtes un homme gai. Vous auriez, j'en suis sûr, signé ces traités de morale du moyen âge où l'on trouve huit péchés capitaux, le huitième étant la tristesse.

Pendant votre service militaire vous avez lu Descartes : ce fut l'illumination. Renonçant aux études littéraires auxquelles vous vous destiniez, vous vous consacrez à la philosophie. Votre licence passée, vous étudiez l'influence de la scolastique sur la pensée cartésienne. Vous voilà entraîné vers le moyen âge. Depuis, vous ne l'avez plus quitté.

En préparant votre agrégation de philosophie vous avez suivi les cours de Bergson, cet homme à la pensée et à la parole éblouissantes, auquel vous venez de rendre un juste hommage. Vous lui devez, nous avez-vous confié, «les joies intellectuelles les plus hautes de votre vie.»

A l'époque où vous étiez étudiant en Sorbonne, Bergson ne suffisait pas à alimenter ce feu d'enthousiasme qui ne cesse de couver en vous. Vous vous passionniez de musique. Vous ne manquiez pas une représentation de *Pelléas*. Avec une trentaine d'énergumènes — j'en étais — qui, sans se connaître, combattaient les retardataires emmurés dans des formules conventionnelles, ne voulant pas entendre les harmonies de celui qui avait dit : «Il faut écouter le vent qui passe et qui raconte l'histoire du monde, c'est la seule règle musicale», vous aviez fait de Claude Debussy votre dieu. Cette passion musicale vous l'avez bruyamment témoignée un dimanche de 1906 où, décidé à empêcher que l'orchestre Colonne jouât un concerto de Mendelssohn, vous avez fait, avec quelques mélomanes, un tel tapage dans la salle du Châtelet que vous avez été conduit au poste de police. Ah! la belle époque où nous pouvions nous enflammer pour Bergson, Debussy, Manet, Rodin, Gide, Valéry, Claudel! Parce qu'il y eut des jeunes gens comme vous, qui combattirent pour la bonne cause, les œuvres de ces hommes

exceptionnels ont trouvé droit de cité et sont assurées de demeurer à travers les siècles.

En 1907, vous vous présentez au concours d'agrégation de philosophie puis, après des séjours comme professeur aux lycées de Bourg-en-Bresse, de Rochefort-sur-Mer, de Saint-Quentin, vous voici passant, en 1913, votre doctorat ès lettres. Votre thèse avait pour titre: *la Liberté chez Descartes et la théologie*.

Dès ce premier travail vous prenez position : vous voulez tenter de replacer l'œuvre du philosophe dans son milieu et ainsi de l'expliquer. Goethe disait: «Que celui qui veut comprendre le poète aille d'abord au pays du poète.» Vous, vous nous dites: que celui qui veut comprendre le philosophe se place dans le cadre où s'est édifiée l'œuvre philosophique. Méthode qui était chère également à Taine et sur laquelle il fonda son interprétation des œuvres artistiques. Excellente méthode, en vérité, et en laquelle vous êtes passé maître.

Bien souvent, avant de lire vos savantes études sur Descartes, je m'étais demandé comment cet homme, qui eut l'audace de faire table rase de tout le savoir humain et de toute la logique médiévale pour édifier les règles rigoureuses du raisonnement, ne s'était pas complètement émancipé de la tutelle de la théologie. Je me l'explique, maintenant, grâce à vous: c'est dans un milieu essentiellement théologique que s'est développée la métaphysique cartésienne. Au XVII^e siècle, la distinction n'est pas encore bien établie entre la philosophie et la théologie. «Descartes, nous dites-vous, prétendait inaugurer cette distinction, mais des habitudes séculaires de pensée ne se défont pas en un jour et sa rupture avec le passé est moins sensible peut-être dans son œuvre que dans ses intentions.»

Ce *Discours de la méthode*, vous l'avez commenté quelques années plus tard, avec quel sens critique et quelle érudition! Vous le considérez comme une confession aussi extraordinaire dans l'ordre de la pensée spéculative que la confession de saint Augustin dans l'ordre du sentiment religieux. Vous nous montrez un Descartes sans ambition, qui ne vit que pour la joie de connaître et dont le seul désir est de méditer en silence sans rien publier, afin que ni les oppositions, ni les controverses, ni même la renommée ne lui fassent perdre le temps qu'il avait dessein d'employer à s'instruire. «Pour moi, écrivait-il à son ami le père Merenne, je ne cherche que le repos et la tranquillité.» Quelle sagesse en ce détachement de toutes les vanités humaines!

Descartes semble être votre tourment, car vous revenez sans cesse à lui. En effet, n'a-t-il pas sapé la logique du moyen âge? Dans votre amour pour l'époque qu'on appelait dans ma jeunesse «de ténèbres» et qu'on nomme aujourd'hui «de lumière», tant, nous le voyons une fois de plus, les opinions sont changeantes dans le pays de France, la révolution de Descartes vous gêne, avouez-le. Aussi, dans une série d'*Études* que vous avez réunies en volume et dans votre très substantiel livre *l'Esprit de la philosophie médiévale*, vous efforcez-vous de nous montrer le rôle joué par la pensée du moyen âge dans la forma-

tion du système cartésien. Descartes ne serait-il pas le créateur que nous nous imaginons? Pousant les choses à l'extrême, certains esprits superficiels seraient tentés de dire, après vous avoir lu: le moyen âge est la seule époque de clarté et Descartes n'est qu'un plagiaire des scolastiques. Dieu merci, vous avez en vos jugements mesure, bon sens et équilibre, aussi n'allez-vous pas aussi loin: cependant vous ne pouvez vous empêcher d'écrire: «La métaphysique de Descartes n'eût pas vu le jour si la philosophie du moyen âge n'avait



M. Pasteur Vallery-Radot,
vu par Jean Bouillet.

pas existé.» Mais en cela je ne vois rien qui puisse nous surprendre: chacun de nous n'est qu'un anneau dans une chaîne ininterrompue depuis le commencement du monde; Descartes procède de Platon et Napoléon, d'Alexandre.

Cependant je ne suivrai pas certains historiens de la philosophie quand ils veulent me persuader que le fameux «*je pense, donc je suis*» ne serait qu'un pastiche d'une phrase de saint Augustin: «Je doute et je sais que je doute, donc je connais certainement au moins une vérité, puisque je ne puis douter que je doute.» Je répondrai à ces détracteurs de Descartes par cette phrase de Pascal: «Je sais combien il y a de différence entre écrire un mot à l'aventure, sans y faire une réflexion plus longue et plus étendue, et percevoir dans ce mot une suite admirable de conséquences... en faire un principe ferme et soutenu d'une physique entière, comme Descartes a prétendu faire.» A cette sage interprétation de Pascal vous vous ralliez, j'en suis certain depuis que j'ai lu votre *Commentaire du Discours de la méthode*. Donc, laissons, si vous le voulez bien, à Descartes ce qui est à Descartes et aux scolastiques ce qui est aux scolastiques, tout en admettant que rien n'est isolé depuis les origines de la pensée humaine.

Mais je m'aperçois que Descartes m'a entraîné

très loin de mon sujet, qui est vous, Monsieur. Je reprends donc le cours de votre vie après votre doctorat de philosophie.

Nous sommes en 1914. C'est la guerre. Vous êtes mobilisé avec le grade de sergent. Vous voici au camp de La Courtine, à un centre d'instruction de mitrailleurs. Vous démontez et remontez toutes les mitrailleuses alors connues: ce sont, sans doute, les seules mécaniques dont vous ayez tenté de percer les secrets!

En 1915 vous obtenez d'être envoyé sur le front de combat. Sous-lieutenant de mitrailleurs, vous regagnez l'armée de Verdun. Un jour on vous charge de choisir pour votre compagnie vingt-quatre mulets. Il vous fallut apprendre à distinguer les mulets des chevaux, ce qui vous parut, de prime abord, d'une difficulté insurmontable: c'est qu'on n'est pas indifféremment philosophe ou muletier!

Au troisième jour de la bataille de Verdun vous fûtes enterré dans une casemate. Lorsqu'on vous déterra, vous aviez la croix de guerre, mais vous étiez prisonnier.

Les hommes de votre trempe ne savent pas ce qu'est le découragement: des mois de captivité vous avez fait des mois de travail et de réflexion. Dans tous les camps, même les camps de représailles où devait vous conduire votre esprit frondu allié à votre haine de l'ennemi, vous organisez des cours aussi bien sur la métaphysique que sur la psychologie et la sociologie. Dans un camp près de Magdebourg vous écrivez un article pour la *Revue philosophique* que vous intitulez: *Du fondement des jugements esthétiques*. Il a eu les honneurs d'une critique de Paul Souday.

Votre temps se partageait entre conférences, articles et lectures. Mais cela ne vous suffisait pas: vous appreniez l'italien avec un prisonnier italien, l'anglais avec un prisonnier canadien, le russe avec treize prisonniers russes.

Après la guerre vous eûtes la plus magnifique des récompenses: une chaire à l'université de Strasbourg.

Deux ans après vous étiez nommé à la Sorbonne professeur d'histoire de la philosophie du moyen âge.

Votre œuvre est considérable. Quelle érudition est la vôtre! Vous avez tout lu, textes en vieux français, en grec et en latin. Vous les avez analysés, comparés, démontés comme on démonterait des mécanismes d'horlogerie. Rien ne vous échappe du sens et même de l'intention secrète qui se cache sous l'apparence des mots. Rien de ce que pensèrent les grands philosophes du moyen âge ne vous est étranger. Vous les aimez au point de vous identifier à eux: vous êtes tour à tour saint Augustin, saint Thomas, saint Bernard et saint Bonaventure. Situant chacun dans son cadre, vous discernez les mobiles qui les font agir ou méditer, et, dans l'écheveau compliqué de leurs pensées, vous trouvez le fil conducteur. Avec un esprit scientifique que je ne saurais assez admirer, vous vous placez en face des faits. Vous ne les forcez jamais, vous les étudiez objectivement comme ferait un géologue en présence d'un minéral. Vous êtes toujours scrupuleusement honnêtes dans vos citations, vos interprétations et vos rapprochements.

Vous êtes prudent et modeste au point d'écrire dans votre *Introduction à la philosophie de saint Thomas d'Aquin*: «L'auteur d'une telle introduction devrait prévenir les débutants qu'ils en ont pour toute leur vie et que lui-même n'en a pas fini de débiter.»

Cette œuvre si dense, je dois vous le confesser, j'ai commencé à la lire avec effroi. N'allais-je pas m'égarer dans *l'Illumination intellectuelle* de saint Bonaventure, ou bien dans la *béatitude* telle que la concevait saint Augustin, ou encore dans la *connaissance des attributs de Dieu* selon saint Thomas? Mais bientôt j'ai été conquis par votre dialectique si bien ordonnée: tout sous votre plume devient lumineux.

Feuilletons ensemble vos ouvrages, qui sont comme une somme de la pensée philosophique médiévale.

Un des plus accessibles aux profanes est votre *Philosophie du moyen âge*, remarquable vue d'ensemble qui va des pères de l'Eglise à la fin du XIVe siècle. Dans la dernière édition de cet ouvrage, vous avez situé la pensée philosophique dans le cadre élargi d'une histoire de la culture intellectuelle au moyen âge. Je vous approuve, mais je regrette que vous n'ayez pas fait un effort plus grand. J'aurais aimé trouver aussi, à travers ces pages, un aperçu de l'histoire du moyen âge, voir passer les hordes des grandes invasions venant du Nord, de l'Est et du Sud, suivre avec vous les guerres qui dévastèrent le pays de France, trembler au récit des pestes et des famines, entendre évoquer les exploits de la chevalerie et, par moments, me retirer avec vous à l'ombre des couvents et des abbayes. J'aurais aimé suivre l'évolution prodigieuse de l'architecture romane puis gothique parallèlement au développement de la pensée. J'aurais aimé écouter le bruissement de la foule joyeuse dans les villes et le long des routes. En un mot j'aurais voulu, à travers la philosophie, vivre de la vie des hommes du moyen âge. Qui donc mieux que vous aurait pu nous faire participer à ces époques où se forgeait l'âme de la France?

Je sais bien que dans ce livre, tel qu'il est, vous n'avez eu pour intention que de nous donner un exposé de l'histoire de la philosophie médiévale. Vous y avez d'ailleurs parfaitement réussi.

D'après vous, «la philosophie au moyen âge» a commencé dès le début de notre ère, la religion chrétienne prenant contact avec la philosophie hellénique par des convertis de culture grecque.

Les pères de l'Eglise se proposèrent d'accorder la foi et la philosophie. L'un d'eux, dans son ardeur d'unification, allait jusqu'à dire: «Qu'est-ce que Platon, sinon un Moïse qui parle grec?» Ces pères me font l'effet de ces adolescent, élevés dans la religion, que nous voyons s'essayer, pour le repos de leur esprit, à mettre en harmonie science et religion, sans se douter que les deux domaines sont distincts. Mais, vous le faites judicieusement remarquer, le monde du moyen âge est celui de la foi, comme le monde d'aujourd'hui est celui de la science: on ne concevait pas, de notre temps, une philosophie édifiée sans que l'on tienne compte des données de la science; de même on ne pouvait imaginer au moyen âge une philosophie

n'ayant pour fondement la croyance dans les vérités révélées par le christianisme. Une fois de plus vous nous montrez que l'on ne doit juger les philosophies qu'en les situant dans le climat où elles ont vu le jour.

Parmi ces pères de l'Église il en est un qui domine son temps et les siècles à venir. Vous lui avez consacré une de vos études les plus pénétrantes, que vous avez intitulée: *Introduction à l'étude de saint Augustin*.

Cette étude m'a engagé à relire les *Confessions*. Je dois vous en remercier, car il n'est rien de plus émouvant que ce dialogue entre Augustin et un personnage muet, qui n'est autre que Dieu.

Quelle fraîcheur, quelle sincérité, quel réalisme en ces pages tour à tour d'angoisse et de ferveur! Dans les appels vers Dieu, à quelle analyse subtile de ses états d'âme se livre saint Augustin! Avec quelle poésie il parle de ces moments incertains où, retiré dans le jardin de sa maison, étendu sous un figuier, il s'interroge anxieusement, les yeux en larmes, sur la voie qu'il doit suivre. Il entendit d'une maison voisine une voix d'enfant qui chantait, répétant: «Prends et lis!» Il ouvrit le livre de l'Apôtre et aussitôt se répandit dans son cœur une lumière qui dissipa les ténèbres.

Existe-t-il, dans l'œuvre de Rimbaud, une évocation plus troublante que celle-ci: «Il y a, je crois, au-dessus du firmament, des eaux autres que celles d'ici-bas, des eaux immortelles et à l'abri de la corruption?»

Comme on comprend que saint Augustin poète devait édifier une théorie de la *béatitude*, qui est la musique de l'âme imprégnée de la Divinité, rêver d'une *Cité de Dieu*, cité mystique que constituent tous les chrétiens répandus sur la surface du globe, concevoir *l'histoire du monde*, comme un immense et magnifique poème, dont chaque partie, chaque phrase, chaque mot vient à sa place!

Vous me pardonnerez, Monsieur, de ne pas vous accompagner à travers les siècles suivants, de ne vous parler ni d'Alcuin, cet Anglo-Saxon qui sous Charlemagne nous transmet la culture classique, ni de Jean Scot Erigène, qui conçut une «immense épopée métaphysique». Mais je veux évoquer ce XI^e siècle qui vit Avicenne, cet extraordinaire médecin et métaphysicien arabe, et Anselme de Cantorbéry, véritable prédécesseur de saint Thomas d'Aquin. C'était l'époque où la France fondait des établissements en Italie méridionale, en Sicile, au Portugal, en Angleterre, entreprenait des expéditions de l'autre côté des Pyrénées pour secourir contre les infidèles les royaumes de Navarre et d'Aragon, prêchait la première croisade au cri de ralliement: *Eat Francorum virtus!* Pèlerinages lointains, érections d'églises et de châteaux forts, créations des grandes foires, tournois de chevalerie, conquêtes par les communes de leurs premières chartes de liberté.... Période de vie intense où les Français prennent conscience d'eux-mêmes et s'essaient hors de leurs frontières.

Depuis, la France, à travers succès et échecs, n'a cessé d'être une puissance mondiale. Elle doit le rester ou elle ne sera plus qu'un petit pays,

étouffé entre ses frontières, sans rayonnement. Garder à la France les domaines de son expansion civilisatrice devrait être le souci de notre génération, sinon nous porterons devant l'histoire une responsabilité dont on ne saurait mesurer toute la gravité. Si des Français, par ignorance du passé de leur pays, insouciance de son avenir ou indifférence à sa grandeur, ou encore par lamentable sectarisme de parti ou coupable volonté de détruire un magnifique édifice élevé pierre par pierre avec un audacieux courage, une sublime abnégation et une ardente foi en la patrie, si des Français, dis-je, avaient le criminel dessein d'attiser en nos pays d'outre-mer les foyers d'inimitié qui, d'ici même, ont été allumés en ces derniers temps, vous seriez, Monsieur, parmi les premiers, j'en suis sûr, à défendre au Parlement la Grande France et l'œuvre de paix, de justice et de progrès, effectuée avec un sens émouvant d'humanité tant par nos pionniers et nos soldats, nos administrateurs et nos médecins, que par nos missionnaires: leur noble souci fut d'améliorer la condition sociale et d'élever le niveau moral des peuples que nous avons toujours considérés comme des associés et qui, sauf une poignée d'hommes aguillonés par des meneurs venus de la métropole, n'ont cessé de nous aimer.

Le XII^e siècle est un siècle d'émancipation, d'art et de pensée. C'est l'époque de l'affranchissement des villes, des expéditions en Orient, c'est l'apogée du style roman et la naissance du gothique, c'est l'avènement de l'amour courtois et de l'amour mystique — drame d'Héloïse et Abélard, enthousiasme religieux de saint Bernard.

Sur Héloïse et Abélard et sur la théologie mystique de saint Bernard, vous avez écrit deux livres qui sont peut-être vos chefs-d'œuvre.

Votre *Héloïse et Abélard* nous dévoile l'humanisme du moyen âge, qui a devancé de beaucoup celui de la Renaissance. Vous vous êtes ingénié à sonder les profondeurs des âmes d'Héloïse et d'Abélard non seulement parce que leur aventure est attachante du point de vue humain, mais aussi parce qu'elle est la *pièce de touche* — c'est votre expression — qui permet de juger la valeur des idées reçues concernant le moyen âge et la Renaissance.

Vous nous montrez Abélard, esprit orgueilleux et ambitieux, qui connaît, dans son enseignement, un succès sans précédent: de toute l'Europe les étudiants viennent à Paris pour écouter celui dont l'éloquence, la logique, la science universelle les étonnent et les éblouissent.

Vous nous présentez Héloïse, nièce du chanoine de Notre-Dame, Fulbert. Elle est jeune, jolie et célèbre par sa science: elle sait le latin, le grec et l'hébreu et étudie la théologie.

Abélard est chargé de parfaire son instruction. Il a le droit d'user des châtiments corporels, ce qui, on le conçoit, enflamme son ardeur de précepteur. Le drame d'amour commence, que vous avez analysé avec une subtilité qui nous captive.

Fulbert surprend le secret de sa nièce, chasse Abélard et rend public le fait divers qui devient le grand scandale de l'Université de Paris.

La séparation exaspère la passion des deux amants. Ils se révoltent contre la religion et la mo-

rale. Abélard fait enlever Héloïse enceinte et l'envoie en Bretagne, déguisée en religieuse.

Fulbert, apprenant la disparition d'Héloïse, entre dans une fureur proche de la folie. Abélard propose à l'oncle exaspéré d'épouser sa nièce, à la condition que le mariage soit tenu secret.

Vous nous dites: «Nous sommes aujourd'hui si loin de ces événements et nous vivons dans un monde si différent de celui d'Abélard que le sens et la valeur d'une telle offre, faite sous cette condition restrictive, nous échappe presque complètement.» Aussi vous évertuez-vous à rechercher les mobiles d'Abélard, et vous les découvrez! Nous ne savons ce que nous devons le plus admirer de votre érudition, de votre esprit critique ou de votre sens aiguisé de la psychologie.

Abélard et Héloïse se souviennent, nous dites-vous, du fragment du traité de Théophraste intitulé *De Nuptiis*, que saint Jérôme a traduit. «Le sage doit-il se marier? demande Théophraste. Assurément non, car il est impossible de servir à la fois deux maîtres, sa femme et ses livres.» Remarque que vous accompagnez de ce commentaire: «Nourrir une femme pauvre est un fardeau, mais quel tourment que d'entretenir une femme riche! Si elle est belle, tous les hommes courent après elle; si elle est laide c'est elle qui court après les hommes. On a la tâche de conserver ce que tout le monde désire ou l'ennui de garder quelque chose qui ne fait envie à personne.» N'avais-je pas raison, Monsieur, de dire que vous êtes un psychologue?

Pour ma part, je ne sais si Théophraste avait raison; mais, si je vous en crois, son opinion sur le mariage et cette affirmation de Sénèque: «La chasteté doit être mise sur le même rang que la liberté et la sagesse» impressionnaient fortement les deux amants. Abélard considérait qu'en se mariant il ne serait plus à la taille des grands philosophes et des grands théologiens, son orgueil ne pouvait tolérer une pareille déchéance. Héloïse ne pouvait supporter que l'homme qu'elle admirait et aimait avec ce désintéressement dont seuls sont capables les grandes amoureuses pût subir, et à cause d'elle, une diminution de prestige. Mais ne pas accepter le mariage, c'était renoncer à leur amour: une nuit, dans une église, ils reçurent en secret la bénédiction nuptiale.

Pourquoi Héloïse entre-t-elle ensuite à l'abbaye d'Argeneuil, où elle avait déjà passé ses premières années de jeunesse? Vous vous plaisez à des hypothèses et, ici comme toujours, vous donnez le beau rôle à Héloïse. Si j'avais quelque malice je vous soupçonnerais d'être sous le charme de la docile et courageuse Héloïse.

Fulbert s'imagina, à tort ou à raison, qu'Abélard avait voulu refermer à jamais les portes du monde temporel sur Héloïse. Voilà pourquoi il fomenta ou laissa fomentier un complot contre le mari qu'il croyait indigne. Permettez-moi de faire le silence sur les résultats de ce complot: ils ne sont que trop connus. Abélard en éprouva une honte «plus intolérable, dit-il, que la douleur physique dont il souffrait.» Il n'avait plus qu'à fuir le monde et ses sarcasmes.

Cet homme, qui avait étonné l'Université par ses dons exceptionnels, devait désormais errer misérablement de l'abbaye de Saint-Denis à une solitude champenoise qu'il nomma «le Paraclét», puis à un monastère perdu au fond de la Bretagne, Saint-Gildas, sans jamais trouver la paix de l'âme. Nous le suivons avec vous pour le retrouver quelques années plus tard en face d'Héloïse, devenue abbesse du Paraclét. Quelles furent les émotions ressenties par l'abbesse du Paraclét et le moine de Saint-Gildas, quels furent les propos échangés entre eux après des années de douloureuse séparation? Ni elle ni lui ne nous en ont fait confidence.

Peut-être Abélard fit-il le rêve de finir ses jours près de celle dont il avait fait le malheur. Car elle souffrait. Abbesse exemplaire, elle était respectée et aimée de tous ceux qui l'approchaient. Elle était douce, calme, méditative. Les évêques, nous dites-vous, la traitaient comme leur fille, les abbés comme une sœur, les laïcs comme une mère. Mais elle restait presque toujours enfermée en sa cellule. C'est que ses jours et ses nuits étaient torturés par la passion dont l'exercice de la religion ne pouvait la libérer. «Je souffre atrocement, écrit-elle, de mener une vie dont je n'ai pas la vocation.» — «Je suis jeune encore et pleine de vie, je t'aime plus que jamais.» — «Moi qui devrais gémir de ce que j'ai commis, je soupire après ce que j'ai perdu.» Elle aimait Abélard comme au premier jour. Lui ne songeait qu'à la ramener à Dieu.

Dans vos chapitres intitulés «la Morale de l'amour pur» et «le Mystère d'Héloïse», vous voulez obtenir pour la grande amoureuse du moyen âge la compréhension des hommes et le pardon de Dieu. Aussi vous évertuez-vous à nous persuader que cette femme n'était pas coupable, qui avait la certitude intime du total désintéressement, même sensuel, de son amour. Soyez satisfait, Monsieur, vous avez gagné votre cause: nous souffrons des tourments d'Héloïse, nous absolvons la grande accusée depuis huit siècles, nous l'aimons.

Je me suis étendu sur cette tragique histoire, parce qu'elle fut pour vous le prétexte à nous faire réviser quelques-unes des formules que certains historiens de la Renaissance ont proposées au XIXe siècle.

Avec quelle force vous vous élevez contre l'affirmation que de la Renaissance nous vient le goût de l'analyse de nos propres états d'âme! Dans la correspondance d'Héloïse et d'Abélard l'individu qui se met en scène ne s'affirme-t-il pas dans toute sa vérité, avec une simplicité dépouillée de tout apprêt?

Avec quelle colère vous vous dressez contre ceux qui, après Michelet, affirment avec dogmatisme que la Renaissance «découvrit au grand jour l'homme dans son entier!» Il vous semble inouï que l'on oublie l'histoire de la «folle petite Française» du XIIe siècle.

Ce siècle est enflammé d'amour profane, mais aussi d'amour divin. Saint Bernard de Clairvaux est le plus extraordinaire personnage de cette époque pénétrée de mysticisme. Dans votre *Théologie mystique de saint Bernard* vous nous mon-

trez comment saint Bernard qui fut un moine dans toute l'acception du mot, portant cilice pour macérer sa chair, s'imaginait l'union de l'âme à Dieu. A vrai dire vous ne m'avez pas convaincu que saint Bernard n'entendait pas l'union mystique par l'extase comme un anéantissement de la personnalité humaine en Dieu. Contrairement à votre opinion, il me semble qu'il était enclin au panthéisme, ce qui le rapproche des grands initiés de l'Inde: d'ailleurs, quand les philosophies mystiques atteignent une certaine altitude de pensée, qu'elles viennent d'Occident ou d'Orient, ne croyez-vous pas qu'elles se rejoignent? Mais je ne m'aventurerai pas dans une controverse avec vous sur le mysticisme de saint Bernard, je serais battu d'avance.

Je regrette que dans votre ouvrage vous n'ayez fait aucune allusion à l'homme d'action que fut saint Bernard. Je sais bien, vous avez voulu limiter votre sujet à la théologie sur laquelle repose la mystique de saint Bernard, mais à parcourir votre savante étude, on ne se doute pas que saint Bernard fut avant tout un homme d'un tempérament fougueux, qui se mêla à toutes les querelles des grands de ce monde, poursuivit l'injustice, se constitua le défenseur de l'opprimé. L'époque en laquelle il vivait n'était guère différente de la nôtre, si j'en juge d'après la description qu'il nous en donne: «La fraude, l'injustice, la violence, dit-il, règnent aujourd'hui sur le monde.»

Saint Bernard donne ces sévères conseils au pape Eugène III, qu'il avait connu au monastère de Clairvaux: «Dites-vous bien que, quelque haute opinion que vous puissiez avoir de vous-même, vous avez été appelé comme un serviteur à remplir un certain ministère, non comme un maître à exercer le pouvoir à votre fantaisie.»

Il morigène les évêques, les chevaliers, les princes et jusqu'au roi de France, Louis VII, qui, pénétrant en Champagne, avait fait tuer les habitants de Vitry et incendié une église où mille trois cents personnes s'étaient réfugiées: «Satan seul, écrit-il au roi, a pu vous pousser à renouveler tous nos maux, à rallumer tant d'incendies, à ajouter les homicides aux homicides. La misère des pauvres et des captifs, le sang de ceux que vous avez tués crient de nouveau vengeance auprès du Père des orphelins et du Juge des veuves... Sachez-le, vous ne resterez pas longtemps impuni.» Saint Bernard, après cette lettre, ne fut pas inquiet, mais ceci se passait en 1143!

Tout en saint Bernard est ferveur, enthousiasme, passion. Je le vois apostrophant les Templiers, parcourant en réformateur villes et couvents d'Italie, combattant les hérétiques dans le Midi de la France, prêchant la croisade à Vézelay ce dimanche des Rameaux 1146, et devant le peuple exalté par sa parole, arrachant sa robe de moine pour en faire des emblèmes de la croix. Je l'entends dire à un de ses neveux: «Debout, soldat du Christ! Secouez la poussière de vos armes, revenez au combat que vous avez fui; reprenez la lutte avec plus de courage, votre triomphe en sera plus glorieux...» Ces paroles n'évoquent-elles pas un autre appel qui retentit huit siècles plus tard?

Le XII^e siècle est le siècle de la spiritualité et peut-être, de tous ceux de notre histoire, le plus essentiellement français. «La France, a écrit Emile Mâle, est alors la conscience de la chrétienté.» Un esprit de liberté anime les villes, cependant que s'affirme la notion de l'Etat. Les cathédrales gothiques s'élevèrent de toutes parts dans le ciel de France, l'Université de Paris attire les savants de tous les pays d'Europe, notre langue prend forme et s'assouplit, la pensée se libère de l'emprise théologique pour rechercher la vérité par la raison pure, les Français acquièrent ce sens de l'universel qui depuis huit siècles leur a permis de comprendre toutes les aventures spirituelles, quelles qu'en soient les origines.

« C'est peu de dire, écrivez-vous, que le XII^e siècle est près de nous: il est en nous et nous ne nous débarrasserons pas plus de notre histoire en la reniant qu'un homme ne se détache de sa vie antérieure en oubliant son passé.»

Deux grands centres intellectuels sont, en ce siècle, les pôles d'attraction de la chrétienté: l'Université d'Oxford et l'Université de Paris.

A Oxford, on étudie surtout les sciences. Roger Bacon, «un des génies les plus surprenants que la nature ait produits», a dit Renan, affirme, après son maître Robert Grosseteste, la nécessité d'appliquer les mathématiques à la physique et d'utiliser la science expérimentale. Il soutient que l'on ne peut arriver à la connaissance que par le raisonnement et l'expérience. Ne sont-ce pas là les principes mêmes de la science moderne?

Permettez-moi d'ouvrir ici une parenthèse pour rappeler à nos contemporains, si fiers, à juste titre, des acquisitions scientifiques du XIX^e et du XX^e siècle, que la science du moyen âge ne fut pas entièrement soumise aux jeux des alchimistes. Outre les principes énoncés par l'école d'Oxford, c'est au XII^e siècle que furent inventés le moulin à vent, la science mécanique, la forge hydraulique: c'est au XIII^e siècle que furent trouvés la charrue telle que nous l'utilisons, le pavage des chaussées, la brouette, l'écluse et ce gouvernail qui permit aux explorateurs de se lancer sur les mers à la découverte du monde.

Paris, où professent alors tous les maîtres spirituels de la chrétienté et où accourent les étudiants de l'Europe entière, est tout pénétré de l'influence d'Aristote dont les traités de physique, de métaphysique et de morale ont été traduits et interprétés au siècle précédent par les philosophes arabes de l'Espagne.

Les textes d'Aristote, plus ou moins falsifiés, dont on trouve des éditions récentes en latin, ont beau être interdits par la papauté, l'emprise du philosophe grec sur maîtres et élèves est telle que ces textes ne cessent d'être commentés dans toutes les chaires des facultés. Il semble à tous, dans le fol appétit de savoir qu'ont les esprits au XIII^e siècle, qu'Aristote ayant tout vu et tout expliqué il est impossible de ne pas le suivre, même si ses conceptions ne concordent pas avec les doctrines de l'Eglise.

Un homme se trouva, moine dominicain de génie, qui s'empara d'Aristote, mais pour lui assigner sa place à côté de la théologie. Alors la pen-

sée médiévale fut dominée par ces deux titans : Aristote et saint Thomas.

Je ne saurais vous suivre à travers les avenues, obscures pour moi, lumineuses pour vous, du thomisme; mais oserai-je vous dire ce que me suggère, dans mon ignorance en matière de dogme et d'orthodoxie, la philosophie de saint Thomas ?

Il me semble que le principal mérite de saint Thomas, pour les profanes, est d'avoir affranchi la raison de la tutelle religieuse; désormais elle ne cherche plus à faire cause commune avec la révélation. Il faut, reconnaît saint Thomas, séparer le domaine de la philosophie, qui relève de la raison, du domaine de la théologie, qui est celui de la foi. Pour soutenir qu'il existe une distinction entre ces deux domaines, il fallait au XIII^e siècle une singulière audace.

L'autre grand mérite de saint Thomas, à mon sens, c'est l'affirmation du principe de causalité: toute cause efficiente, proclama-t-il, en suppose une autre, laquelle en suppose une autre à son tour: tout s'enchaîne rien n'est livré au hasard. N'est-ce pas sur ce principe que nous avons édifié toute la science contemporaine ? On pourrait presque dire que saint Thomas est le fondateur de la doctrine du déterminisme. Je vous surprends, Monsieur, je le vois; vous voudriez protester, mais en ce jour nos règlements s'y opposent.

Ainsi, pour tout homme qui pense, saint Thomas fut un grand précurseur. Vous lui avez consacré des pages admirables, tout empreintes d'amour et de mysticisme. L'œuvre de saint Thomas, affirmez-vous dans votre juste enthousiasme, est «d'une merveilleuse ordonnance». Tant que les hommes, qui sont des animaux métaphysiques, a-t-on dit, seront angoissés du mystère du monde, ils essayeront de comprendre la *Somme théologique* de saint Thomas, et ce sera vous qui les éclairerez... Vous les éclairerez, dis-je, à moins qu'ils ne cherchent d'abord à pénétrer le sens de votre exégèse, de sorte qu'il faudra peut-être expliquer Etienne Gilson qui expliqua saint Thomas, pour comprendre le grand théologien-philosophe du XII^e siècle: tâche ardue, dont j'ai éprouvé toute la difficulté en lisant les cinq cents pages de votre *Introduction à la philosophie de saint Thomas d'Aquin*: c'est que je n'ai pas la chance d'être comme vous, membre de l'académie pontificale de Saint-Thomas-d'Aquin.

Oserai-je vous adresser une requête ? Vous reconnaissez qu'on ne rend pas assez justice au maître de saint Thomas, Albert le Grand. Sa gloire semble avoir été éclipsée par celle de son élève. A cet enveloppé qui se précipita avidement sur toute la science d'Aristote pour la mettre à la portée de ses contemporains à cet observateur impartial qui se fit minéralogiste, botaniste et biologiste, à ce moine extraordinaire considéré de son temps comme un magicien adonné à la sorcellerie tant son savoir était grand, pourquoi ne consacriez-vous pas un de vos prochains cours au Collège de France ?

Ces cours, que vous professez depuis quatorze ans, font les délices de vos auditeurs. En vous écoutant un lundi matin de l'hiver dernier, je me

souvenais de ce que vous disiez de votre maître Bergson: «Nous devons à Bergson d'avoir été, deux heures par semaine et grâce à lui, aussi intelligents que lui.» Pour ma part, je ne connais que les cours de Paul Valéry et les vôtres qui m'aient donné une telle impression d'enrichissement intellectuel.

Sur le XIII^e siècle rayonne saint Thomas — laissez-moi ajouter Albert le Grand et saint Bonaventure. Saint Thomas représente l'effort de l'intelligence pour établir une distinction entre les données de la philosophie et celles de la théologie, c'est-à-dire de la raison et de la foi. Saint Bonaventure représente l'amour divin dans le silence des cloîtres.

Il faut être comme vous, Monsieur, à la fois théologien, exégète, philosophe, historien, critique et psychologue pour pouvoir interpréter la pensée de saint Bonaventure. Héritier spirituel de saint Augustin et de saint Bernard. Avec quelle certitude de jugement vous nous montrez, dans votre *Philosophie de saint Bonaventure*, le continuateur de saint François qui, pensant ce que son prédécesseur a senti, imagine un itinéraire de l'âme vers Dieu à travers le monde sensible, expression de la divinité ! Avec vous, conducteur sûr, nous sommes tentés de nous engager sur la voie illuminative qui, à travers l'extase, nous mènerait à la béatitude. Où ne vous suivrait-on pas, Monsieur ?

Vous êtes fantaisiste, c'est ce qui fait votre charme, mais, comme tous les grands travailleurs, vous êtes aussi méthodique. Vous consacrez la moitié de votre temps à vos auditeurs du Collège de France et l'autre moitié à vos chers amis du Canada. Après avoir donné des conférences dans la plupart des villes universitaires d'Europe et d'Amérique, après avoir enseigné trois années à Harvard, puis organisé à Toronto un *institut d'études médiévales* unique au monde, vous avez fixé votre choix sur le Canada où vous dirigez, du printemps à l'automne, l'*institut scientifique franco-canadien*, qui a un immense succès dans ce pays si profondément attaché à l'esprit français et auquel vous avez rendu un si vibrant hommage.

De cet esprit, que vous venez de célébrer magnifiquement, vous êtes, Monsieur, un des plus illustres représentants.

L'esprit français, vous voulez que ce soit la langue française qui le défende. Je ne saurais assez approuver votre formule: «Il faut être maître de sa langue pour être maître de sa pensée.» La langue française est, en effet, l'expression de notre civilisation: «L'histoire de France, disait Michelet, commence avec la langue française.»

Ne nous faisons pas d'illusions: si nous laissons cette langue se corrompre, la civilisation dont elle est le soutien s'écroulerait. Nous sommes heureux, Monsieur, de voir entrer dans notre Compagnie un savant tel que vous, résolu à lutter de toute son énergie contre les vandales qui souillent, meurtrissent et assassinent la langue que nos pères ont forgée avec tant d'amour allié à tant de logique.

Ce qui fait la grandeur de l'esprit français — disons de la civilisation française, car c'est

bien d'une civilisation qu'il s'agit — c'est, depuis le XIIe siècle, le souci d'exalter l'individu. Par la France, l'homme a pris conscience de ce qu'il était et pouvait être intellectuellement et moralement. C'est cet individualisme qui a été l'origine d'œuvres sublimes dans tous les domaines de la pensée et de la sensibilité. Aujourd'hui une certaine idéologie tend à faire disparaître l'individu au profit de la masse: conception singulièrement inquiétante pour les créations de la pensée et de l'art, qui ne peuvent se développer que dans un climat de liberté et d'épanouissement de la personnalité.

Ce qui fait aussi la grandeur de cette civilisation française, c'est, depuis le moyen âge, le souci d'aller toujours plus loin dans l'exploitation de la pensée pure, c'est-à-dire de la pensée qui se suffit à elle-même, qui a son origine et sa fin en soi, sans intention de réalisations pratiques. Attachons-nous à préserver cette pensée désintéressée. Ne laissons pas la technique prendre le pas sur elle. Que la machine ne tue pas l'esprit!

L'attrait de l'universel, le goût de la synthèse, les qualités d'ordre, d'équilibre et de mesure associées à une extrême sensibilité: voilà encore notre héritage du moyen âge qu'il nous faut préserver.

A l'humanité, menacée de sombrer dans un abîme de médiocrité, de vulgarité et de bassesse, rendre le sens des valeurs spirituelles, ainsi que le concevaient les philosophes, les artistes, les poètes et les chevaliers du moyen âge: tel doit être, dans le monde de demain, le rôle de la France.

Ce qui fait la supériorité de l'homme, c'est, depuis les origines jusqu'à nos jours, l'effort sublime vers la connaissance, effort dans toutes les voies de la pensée, effort qui jamais n'atteint son but et qui, cependant, au cours des générations qui se succèdent et des civilisations qui s'essayaient sans trêve, se continue.

J'ai le souvenir de ce livre que vous avez écrit en anglais sur *l'Unité de l'expérience philosophique*. Vous y avez reconnu, avec cette franchise que j'aime en vous, que toutes les métaphysiques conçues par les philosophes anciens et modernes ont échoué. Et cependant, tant qu'il y aura des hommes et qui s'exprimeront, des cerveaux tourmentés par le besoin de savoir, inventeront une explication du monde. Dans cette course effrénée de l'intelligence qui veut à tout prix percer les voiles de l'inconnu, le moyen âge fut de toutes les époques la plus ardente, la plus passionnée, la plus idéaliste. Voilà pourquoi vous l'avez tant aimée.

Troubadours et poètes hispano-mauresques

par **Etiemble.**

Quand Du Bellay parlait des troubadours, que de mépris! «Laisse-moi, dit-il, toutes ces épiceries qui corrompent le goût de notre langue et ne servent qu'à porter témoignage de notre ignorance.» Bref, il traite la poésie provençale avec la désinvolture et l'injustice dont allait la traiter la critique du XVII^{ème}. Plus tard, vers la fin du XIX^{ème}, la grande peur qui incitait les castes dirigeantes à regretter les beaux jours du Moyen Âge leur conseilla de réhabiliter pêle-mêle chansons de geste, romans de la Table Ronde et poèmes des troubadours. La littérature provençale devint du coup «bien française», et — bien pensante; si d'étranges érudits, plus patriotes que savants, y décelaient un passé honorable: gréco-romain de préférence, celtique, à la rigueur, les nationalistes les plus intransigeants ne pouvaient même pas tolérer cette filiation; pour eux, le *trobar clus*, le style troubadour, sortait de terre par miracle, fleur sans tige et sans racine. (Quant à ceux des Allemands qui s'intéressaient à Bertrand de Born, ou bien à Peire Vital, c'était pour en suggérer l'ascendance visigothe. Tels, hélas, les effets du nationalisme). Depuis un demi-siècle, cependant, les meilleurs esprits contestaient le bien-fondé de ces divers jugements. D'accord avec plusieurs critiques italiens du XVI^{ème} et du XVII^{ème} siècles (notamment Barberi qui écrivit des pages informées sur la divulgation des poèmes arabes chez les Espagnols et chez les Provençaux) Eugène Baret, et d'autres après lui, affirmèrent qu'une influence arabe, et elle seule, pouvait expliquer la naissance du *trobar clus*.

On sait aujourd'hui, et nul Européen cultivé ne conteste qu'au moment où les invasions germaniques avaient jeté l'Occident dans le trouble et la barbarie, la formation du califat de Cordoue permit à l'Europe de renaître à la culture. Mathématiques, médecine, astronomie, chimie, philosophie firent ainsi le tour de la Méditerranée. Comme le dit Alexandre Koyré: «ce sont les Arabes qui ont été les *maîtres* et les *éducateurs* de l'Occident latin, ... et non seulement, ainsi qu'on le dit trop souvent, les *intermédiaires* entre le monde grec et le monde latin.» Sans Avicenne, sans Averroès, Saint Thomas était impossible: on le lui fit bien voir, puisqu'on le condamna deux fois pour ses attaches avec la pensée d'un *païen*. Sans les Arabes, que serait

devenu l'unique manuscrit d'Euclide, celui qu'au XVI^{ème} siècle on venait de fort loin consulter à Cordoue? Sans la science des livres arabes, enseignait Roger Bacon, point de science. Puis donc que toutes les disciplines littéraires et scientifiques du Moyen Âge chrétien portent la marque et le sceau de l'Islam, il serait fort étrange que la poésie provençale ait pu jaillir du sol français dans un pur élan de génération spontanée.

M. Robert Briffault, qui a publié, voilà vingt ans, un gros ouvrage sur l'origine des sentiments et des institutions humaines, nous donne aujourd'hui, en un dense volume, la preuve que nous pressentions: le *trobar clus* est fils de la poésie arabe. «Un siècle environ avant qu'un troubadour ne modulât en Provence sa première chanson, les lettrés de l'Espagne mauresque se passionnèrent au sujet d'une nouvelle forme de poésie dont l'éclosion constituait pour eux une formule révolutionnaire.» On célébrait les beautés de l'aimée, ses cruautés, et les tristesses de l'amant; cependant que, dans les palais des vizirs et des califes, les belles qu'on chantait colligeaient des manuscrits, protégeaient leurs poètes, rimaient (ainsi la fille du sultan Mohamed II, ainsi Aishabint-Ahmed). A thèmes renouvelés, formes neuves: l'aubade, le chant du printemps; on divisa les longs vers des *qasidas*; le distique traditionnel se segmenta pour former un quatrain; le *baït*, dont les trois premiers vers rimaient entre eux tandis que le quatrième s'achevait sur l'*asmat*, sur une rime différente ayant fonction et vertu de refrain. On alla jusqu'à vouloir renouveler la langue pour l'adapter aux nouveaux genres, ainsi qu'en témoigne le *Diwan* d'Ibn Quzman, dont les œuvres qui sans doute n'ont point bouleversé la thématique d'un *zajal* déjà constitué, du moins, lui ont imposé la langue populaire.

A cette époque les relations restaient intimes entre les royaumes espagnols, tant chrétiens que musulmans, et ce que nous nommons le monde provençal: Provence, Catalogne, comté de Toulouse. Les seigneurs de ces régions vivaient dans la zone d'influence espagnole, bien plutôt que dans celle des rois francs. Nul fanatisme religieux ne divisait alors provençaux et cordouans; les rois très catholiques, quand ils guerroyaient contre des princes musulmans,

ne prétendaient qu'à unir sous leur sceptre *li rei et l'amiran*, les émirs et roitelets catholiques, en tout respect de ce qu'alors on disait « les deux religions ». Lors même de la *reconquista*, on vit souvent des guerriers arabes participer à ce qui plus tard fut présenté comme une victoire de la vraie religion sur les troupes des « infidèles ». Moins nationalistes et moins fanatisés que l'homme contemporain, le Provençal du XII^{ème} siècle estimait et pratiquait les Cordouans ses contemporains.

Or, le premier troubadour connu, Guilhem de Poitiers, naquit en 1071 et fut par conséquent contemporain d'Ibn Quzman, dont tout le monde alors parlait, comment aurait-il ignoré l'Espagne musulmane, allié qu'il était des princes d'Aragon ? Parfois il leur prêtait main forte ; nous savons qu'il poussa jusqu'à Grenade et Cordoue. Or, la structure des aubades provençales, c'est celle même du *zajal*, avec pour rimes *bbba ccca aa* ou bien encore, sous l'influence du *zajal* dit *murabba* : *aa bbba ccca*. Or, les sujets mêmes, et les conventions mêmes de *trobar clus*, ce sont sujets arabes et conventions arabes. On y chantait le mal d'amour et la joie que donne un corps de femme. Les troubadours glorifiaient la passion, fût-ce aux dépens des obligations conjugales ; et l'on a pu dire que s'ils ont réhabilité l'adultère, condamnant comme « discourtois » tout sentiment de jalousie, c'est en restant fidèles à la scolastique, ou, si l'on préfère, à la chevalerie amoureuse, qu'avaient mise au point les poètes hispano-mauresques. Les mœurs alors accordaient une licence que l'Eglise déplorait : « Toute l'Aquitaine, gémissait-elle, n'est qu'un vaste lupanar », signifiant par là que la chasteté, dont le christianisme voulait faire la suprême vertu, n'y était pas toujours strictement respectée. Peu à peu, il est vrai, les troubadours s'efforcèrent de concilier les thèmes et les mœurs que leur léguait le monde arabe avec les exigences de plus en plus strictes d'une Eglise sourcilieuse. Mais ils surent préserver, jusqu'en leurs chants les plus courtois, un peu de cette innocence charnelle qui leur venait d'au-delà les Pyrénées.

Contrairement à ce qu'ont pu écrire une bonne demi-douzaine de critiques intéressés, la poésie provençale exalta non point une femme rêvée, non point une quête de je ne sais quel Graal, mais, bien directement, bien crûment parfois, le plaisir « d'accoler gente femme dévêtue et dont les bras sont un licol. » Toujours sensuelle et souvent libertine, elle osait déclarer qu'une nuit d'amour vaut bien perte du Paradis. Soudain tout change : au lieu de célébrer sa dame et la blancheur d'une poitrine, on louange la Notre-Dame, qui, pour guérir un moineillon, « trait sa

mamelle savoureuse » et lui prodigue son blanc lait. Que s'est-il donc passé ?

Ceci : la rencontre du monde arabe et des milieux provençaux avait porté cette région de France à ce point de culture, vers 1200, que le comté de Toulouse se trouvait en tête des pays civilisés : libertés, poésie et richesses y florissaient. Cela ne faisait pas l'affaire des disciples du « menteur de Castille », Dominique de Guzman. Innocent III, qu'ils conseillaient, proclama donc la croisade contre cette portion de la terre de France où les hommes savaient vivre. (Tertullien l'avait annoncé, que le royaume des cieux est la « patrie des eunuques »). A l'appel du Saint Père, ce fut la ruée du Nord contre les troubadours. Combien périrent par le fer, le feu, et la torture ? Des dizaines de milliers, cent mille probablement. Les fils de Saint Dominique achevèrent ce qu'avait si bien commencé Simon de Monfort. De 1209 à 1250, ils extirpèrent toute trace de civilisation, de sorte qu'une culture fort précoce et qui « paraissait appelée à conduire l'Europe » fut proprement anéantie et que l'honneur de la Renaissance, qui devait appartenir à Toulouse, passa en terre italienne. Evêques, dominicains proscrivirent les *chants de vanité*, le *trobar clus*, et donnèrent aux troubadours l'ordre d'écrire des cantiques ; faute de quoi, on les menait au bûcher. Ainsi naquit dans la terreur, pour supplanter la lyrique provençale en qui s'épanouissait le double génie des Arabes et des Français, une bigote poésie, dont nos Gustave Cohen (1) voudraient nous faire croire qu'elle épuise le Moyen Age.

Tel est, me semble-t-il, le livre de M. Briffault. On en devine la richesse. L'auteur ajoute que cette rare conjonction de deux cultures, nous la devons au scepticisme des princes oméyades et des premiers abbassides, tous plus ou moins mutazélites (en français : rationalistes). De fait, avant 1209, date de la Croisade contre les Albigeois et autres méchants troubadours, la Provence, elle aussi, donnait dans ces exécrables doctrines. Reste que la raison, qui sait comprendre cela même qui lui demeure étranger, permit aux Provençaux de comprendre les Arabes et de produire un *trobar clus*. Eclairés par ce brillant passé, puissions-nous, fraternellement unis en raison, travailler en commun pour que résonne un jour, sur les bords de notre Méditerranée, fille d'Islam et d'Occident, une nouvelle poésie, en qui s'exprime un nouvel art de vivre !

ETIEMBLE.

(1) cf. ou plutôt ne cf. pas : *La grande clarté du Moyen Age*, par M. Gustave Cohen.

La Vie Littéraire

Un romancier de la province
française :

Gaston Chéreau

par Pierre Descaves

Un groupe de jeunes écrivains, en accord avec l'Académie Goncourt, doit prochainement commémorer, à Bélèbre, dans le département de l'Indre, le 10ème anniversaire de la mort de Gaston Chéreau.

Ce puissant romancier, qui sut si bien décrire la campagne française et en typer les personnages, et qui fut si fortement attaché à la terre natale, disparut prématurément, à la fin d'Avril 1937, dans la lointaine Amérique, à Boston, au cours d'une grande tournée de conférences.

Avec le recul, son œuvre prend la consistance des écrits qui survivent au destin éphémère des travaux des hommes; elle est marquée au sceau de la durée parce qu'elle a authentiquement enrichi le patrimoine littéraire français. Peintre de mœurs rustiques, il promena sa curiosité attentive sur la Saintonge et le Gers, mais surtout sur le Berry, la Touraine et l'Orléanais: de beaux arbres, des prairies, des horizons limités mais tendres, quelques vignes, un potager derrière la maison, un ciel léger, facilement changeant, sur des côtes bas. Et, dans ce cadre, toutes les passions humaines bouillonnant comme dans la chaudière de la sorcière. Son solide bon sens, son équilibre sain et parfois jovial de grand chasseur et d'intrépide marcheur ont fait qu'il ne s'est pas uniquement attardé à produire en liberté quelques monstres humains; sa sympathie allait vers les âmes simples, les modestes vies provinciales, où un passage, une rencontre sont de lourds événements qui marquent parfois toute une existence.

Gaston Chéreau débuta dans les lettres en 1903, à l'âge de 29 ans, par un roman qu'il qualifia lui-même de «roman de mœurs bourgeoises»: *Les Grandes Epoques de M. Thibault*, suivi de *La Saison Balnéaire de M. Thibault*. Selon une autre de ses expressions, ces ouvrages se situaient «dans un simple essai de psychologie bourgeoise» — notation qui paraît valable pour l'ensemble de ses ouvrages qu'il délivra ensuite avec la régularité d'un créateur bien organisé et que la hâte ne presse pas. Ainsi s'échelonnent une trentaine de romans d'un réalisme vigoureux et où apparaissent, fortement burinées, des figures tragi-

ques, pathétiques ou d'un «romanesque» que l'on peut désormais tenir pour classique. De *Monseigneur voyage*, en 1903, et de *Champi Tortu*, en 1906, jusqu'à *Le Petit Dagrelle* en 1935, et *Sévérin Dumastier*, en 1937, la liste est abondante et on ne saurait omettre trois des titres qui ont connu une très grande et durable vogue littéraire: *le Monstre*, en 1913, *Valentine Pacquault*, en 1921, *Le Flambeau des Riffault*, en 1925.

Grand écrivain de terroir, terrien lui-même par ses ascendances et par son goût des champs, des bêtes, des bois, des cours d'eau tranquilles et des étangs sauvages, il se manifesta comme un héritier direct de Flaubert et d'Alphonse Daudet. A la fin de sa carrière, il fait songer à un Mau-passant qui se serait discipliné, avant la folie où sombra l'auteur de *La Horla*. Mais Gaston Chéreau fut encore mieux qu'un grand écrivain, ce fut un grand honnête homme, passionnément attaché à la carrière où de grands aînés, comme Octave Mirbeau et Gustave Geffroy, avaient favorisé ses premiers pas, pressentant le tempérament exceptionnel du jeune provincial ombreux qu'était alors le créateur de *Champi Tortu*, ce roman atrocement fidèle de la vie d'un enfant martyr. Dès lors, on pouvait distinguer cet art sobre, mené avec la science du détail essentiel.

Fuyant les cénacles, les écoles et les coteries littéraires, Gaston Chéreau vivait plusieurs mois de l'année en Poitou et entourait d'infinis scrupules la réalisation de sujets longtemps portés et longuement médités. Au gré d'interminables randonnées dans la campagne, il prenait de nombreuses notes qu'il colligeait par la suite dans le plus original des cabinets de travail: une manière de grande serre, encombrée de plantes et où passait le vol des oiseaux. Sa patience devant l'œuvre d'art était infinie. Ainsi de *Valentine Pacquault*, dont le thème initial remontait à 1901, et qu'il reprit inlassablement à périodes régulières. Il ne sortit le roman qu'en 1921; et il a lui-même indiqué qu'une seule partie de ses notes préliminaires (de 1901 à 1921) aurait suffi à former un livre de peu de 6.000 pages. Il y eut, depuis Flaubert, peu d'autres bourreaux de travail, d'exemples aussi probants du terrible et épuisant labeur d'écrire. En revanche, le temps respecte ce qu'on a fait avec lui; et la résistance de l'œuvre de Gaston Chéreau n'a pas d'autre secret que cette application implacable. L'homme était attirant encore qu'ombrageux; il ne se donnait pas facilement. Sa silhouette était célèbre dans la galerie des gloires contemporaines; la soixantaine venue, il avait conservé la taille cambrée, l'élégante allure d'un officier de cava-

lerie qui serait devenu gentilhomme-campagnard. Le visage, légèrement rosé, apparaissait toujours jeune sous la chevelure d'argent; vif et perçant était le regard. Et il y avait dans sa démarche comme la retenue, la pudeur (avec quelque chose de vigoureux) du coureur solitaire des grands bois, dont il chanta si noblement la compagnie et les arbres.

Faute de l'esprit d'intrigue, son entrée au sein de l'Académie Goncourt ne fut pas aussi rapide que le commandaient et la valeur de son talent et la filiation littéraire dont il pouvait, à juste titre, se réclamer. De Mai 1926 à Avril 1937, il occupa, chez les Dix Elus de feu M. de Goncourt, la place laissée vacante par Elémir Bourges. Il n'abandonna pas pour si peu ses chères retraites provinciales, encore qu'il fût exact au rendez-vous mensuels de ses confrères en demi-immortalité.

A la longue, il s'était un peu modelé à l'image des personnages de ses romans. Il semblait qu'il en sortit quand on le voyait arriver à Paris, encore tout imprégné d'un air campagnard qui lui hâlait le visage. En fait, il suffisait de converser un instant avec lui pour se convaincre qu'il habitait un univers merveilleux et que ses compagnons les plus chers étaient ses propres créations: Champi-Tortu, Madame Chevalier et Madame de Gardane, les tantes Carignan, le François du *Monstre* ou le petit Dagrelle et encore et surtout cette Valentine Pacquault, dont il avait jadis saisi réellement le type dans une des petites bourgades de son Poitou familial.

Son œuvre est ainsi imprégnée, en retour, de sa présence. Et son «régionalisme» demeure valable parce que cette petite patrie est un miroir de l'univers — de l'univers de nos consciences et de nos âmes.

PIERRE DESCAVES.

Ouvrages reçus.

EDITIONS TIRANTY

Collection "Trésor du Bien-Etre"

«*Les soins généraux au malade*», par le Dr. H. Brocard, médecin des Hôpitaux de Paris.

«*L'hygiène générale du nourrisson*», par le Dr. J. Vialatte, médecin assistant des Hôpitaux de Paris.

«*Ventouses et Révulsion*», par le Dr. J. Lacombe, ancien interne des Hôpitaux de Paris.

Ces trois premiers volumes, faisant partie d'une véritable encyclopédie destinée à mettre les connaissances médicales à la portée du grand public, sans être, toutefois, des ouvrages de vulgarisation médicale, bénéficient d'une présentation rarement donnée aux ouvrages de cette catégorie.

Collection "Sources"

«*Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, et la Constitution de 1791*», par M. Boucharry.

Les ouvrages de cette série sont destinés à mettre entre les mains du public les textes de documents classiques et originaux d'un grand intérêt.

Situation d'Anatole France par Roger Giron

Un livre récent a ramené l'attention sur Anatole France. Son auteur, M. Jacques Saffel, a rassemblé tout ce qu'il faut savoir sur l'auteur de *Crainquebille*. C'est un ouvrage informé, consciencieux, sympathique à l'écrivain qu'il étudie, et qui sera utile.

Anatole France est mort le 12 octobre 1924, dans sa propriété de la Béchellerie, en Touraine. Ses obsèques furent célébrées avec une grande pompe à Paris, devant la maison du quai Malaquais où il était né en 1844, la même année que Verlaine. Je revois la cérémonie: la foule, curieuse et émue, massée le long de la Seine, les lampadaires voilés d'un crêpe violet, les bicornes académiques voisinant avec les larges feutres noirs des chefs syndicalistes et socialistes, une forêt de drapeaux rouges. Les bouquinistes avaient fermé leurs boîtes et ils se tenaient silencieux devant elles, comme pour montrer que le défunt était de la famille. J'entends encore la voix impérieuse et aigrelette de Joseph Caillaux, venu tout exprès de Marnes où il avait été exilé, affirmant les sentiments démocratiques d'un des écrivains les plus aristocratiques de la littérature française... Vingt ans après sa mort, quelle est la situation d'Anatole France ?

*
* *

Et, d'abord, le lit-on encore? J'ai eu la curiosité de faire une petite enquête. Il n'est pas possible de se procurer les œuvres complètes qui sont aussi introuvables que celles de la plupart des écrivains du dernier siècle. Mais ceux des livres d'Anatole France qui sont publiés dans des collections populaires ou, au contraire, dans des éditions de luxe, continuent à être très demandés. France est un des auteurs les plus lus dans les bibliothèques publiques, à Paris et en province. Il a toujours un public, un très vaste public. Pourtant, il n'est plus un écrivain à la mode. L'élite ne le lit plus guère et la jeunesse affecte de l'ignorer.

Je n'ai pas vu sans surprise un écrivain de culture et de goût comme M. Francis Ambrière se livrer à une joyeuse exécution de l'auteur du *Lys Rouge*. S'il accorde que l'œuvre d'Anatole France n'est pas «tout à fait négligeable», il n'hésite pas à lui refuser l'entrée dans ce qu'il nomme assez bizarrement la «littérature vivante» (comme s'il en existait une autre!) Du moins, M. Ambrière a-t-il attendu que le cadavre fût refroidi. D'autres n'avaient pas eu cette patience. M. Saffel reproduit le pamphlet que de soi-disant révolutionnaires publièrent tapageusement le jour des funérailles, précisément sous le titre d'*Un cadavre*. C'était le temps où M. Philippe Soupault voyait en Anatole France un «maître

de la confusion et du conformisme». Encore M. Soupault avait-il du talent, mais Paul Souday était alors fondé à écrire: «De jeunes agités s'efforcent de déboulonner Anatole France pour faire place à leur propre statue, qui n'existe et n'existera jamais que dans leurs rêves. Tous les ignorants et les cacographes exécutent une manœuvre de défense personnelle en s'évertuant à discréditer ce modèle de culture et de style...» Constata-t-on plus simplement que ce discrédit est un phénomène habituel dans la génération qui suit la mort des grands écrivains. Le juste avenir se charge de remettre chacun à sa place.

Qu'a-t-on surtout reproché à Anatole France ? D'être divers, insaisissable. A la vérité, il y eut toujours en lui plusieurs personnages. Ce Parisien des quais — «Je suis Parisien de toute mon âme et de toute ma chair...» — était aussi un paysan angevin. Ce socialiste avait du sang royaliste. Cet anticlérical sortait du collège Stanislas et il garda, jusqu'à la fin, des manières de prélat. Il était foncièrement paresseux, et d'une grande activité; égoïste, et son œuvre témoigne d'une générosité qui n'est pas de surface. Ce sceptique, ce railleur ne transigea jamais sur les principes: la justice, la vérité, la patrie (la patrie, à ses yeux, c'était la langue française).

*
*
*

Sans doute apporta-t-il trop peu pour avoir droit au titre de philosophe que d'aucuns lui ont décerné un peu vite. Il ne fut même pas le premier écrivain de son temps», comme le voulait Léon Blum. Mais il fut, et il reste un écrivain très intelligent, très français, un de ces «auteurs du second rayon» auxquels vont souvent nos préférences. Maurice Barrès, dont le premier article (1er février 1883) avait été une étude sur *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, Barrès, qu'on interrogeait, à la fin de sa vie ne s'y trompait pas quand il répondait aux délicats: «Tout ce que l'on voudra! Mais, d'abord, Anatole France a maintenu la langue française.» Est-il plus bel hommage que celui-là ?

ROGER GIRON.



Périodiques Reçus.

«Connaissance du Monde», — 3, Avenue Sully-Prudhomme, Paris (7e), — Revue paraissant dix fois l'an, publie le texte de conférences traitant de sujets géographiques, historiques et scientifiques.

Abonnements pour l'Étranger: 500 frs. les dix numéros.



Derniers modèles
de
MEUBLES EN ACIER
pour Bureaux
Armoires - Classeurs
Chaises - etc... etc...

*
Réalisation de meubles
sur commande


Metalberg

EXPOSITION · 11, Rue Emad el Dine
 USINE · 16, Rue Chaker el Guind
 GHAMRA (MAHMACHA)

R.C. 54140

Revue des livres

par **Henri Gal**

M. Charles Plisnier est un auteur fécond; sans doute pour se délasser de son nouveau roman cyclique, dont le premier tome a paru et dont nous avons rendu compte dans notre chronique de Mars, il nous offre aujourd'hui une longue nouvelle intitulée «Héloïse» (1), écrite à la première personne. Le conteur nous rapporte qu'il empêcha, un soir d'hiver, une dame d'être écrasée par une automobile; visiblement cette dame n'était pas dans son état normal, aussi la raccompagne-t-il chez elle. C'est la comtesse de Courchamp, qui se confie à lui et qui lui fait connaître sa fille Claire, une infirme paralysée depuis son enfance. Il se rend compte que la mère et la fille ne se comprennent pas, et cependant Mme de Courchamp adore sa fille; oui, mais elle a un tempérament sensuel et se livre violemment à ses amours, puis, rompant, revient repentante à sa fille qu'elle aime avec passion. Claire est réservée, dure, cérébrale, une «Héloïse», selon le conteur, mais qui ne connaît jamais d'Abélard. Claire est une refoulée, elle est sensuelle et vibrante, mais sait qu'elle demeurera toujours l'esclave de son infirmière. Elle reproche, par son silence, par son hostilité, à sa mère d'être belle et de connaître l'amour.

Mme de Courchamp rompt sa liaison pour se consacrer à sa fille, mais elle ne désarme pas Claire. Et, un soir, elle se jette sous un autobus. Elle réussit l'acte que le conteur l'avait empêché d'exécuter. On l'ampute des deux jambes. Mère exaltée, la voilà, comme sa fille, infirme; mais Claire comprend-elle le sacrifice de sa mère? L'auteur en doute.

M. Plisnier se spécialise dans l'étude du cœur des mères, son récit est attachant, mais contient des invraisemblances, toutefois, il intéresse et ne cesse pas de nous intriguer.

L'action du «Diable innocent» (2), de M Paul Haurigot, se passe en France sous l'occupation allemande. On y voit évoluer Pierre Sincay, romancier en vogue, et son jeune cousin Jacques, entouré de nombreuses femmes: Laurence, Madeleine, Francine, Louise, Solange, Lise, qui ont toutes des situations sociales différentes et opposées. Le drame et le vaudeville se succèdent: meurtres, tentatives d'assassinat et de suicide, cambriolage, perquisition, arrestation, aveux de l'amant qui console le mari trompé; père qui veut marier sa fille contre son désir mais qui finit par se laisser fléchir. L'auteur explique lui-même la violence et la soudaineté des pen-



Grands Magasins

Cicular

(S.A.E.)

Les Magasins les plus élégants d'Egypte

R.C. 26246

chants qu'éprouvent, les uns pour les autres, la plupart de ses personnages par le sentiment de vie intérieure qui s'est intensifié pour échapper à l'emprise de l'occupation. Ce livre est empreint d'existentialisme, par exemple la description de l'enfer. (Voir celle de Sartre dans Huis-Clos). On éprouve à sa lecture une sorte de malaise, d'angoisse pour reprendre le terme même de l'existentialisme. Aucun personnage n'est «pur», à part peut-être Jacques. Tous se meuvent dans un monde de corruption. Ce que cherche Pierre c'est une réponse; il ne semble pas qu'il l'ait trouvée. Le roman est bien mené, quoique les réflexions du diable, à la fin de chaque chapitre, soient fatigantes à la longue.

Avec «Les volets fermés» (2), Mme. Danielle Roland nous offre le récit d'un névrosé qui vit uniquement dans le souvenir de sa vieille mère. A la mort de celle-ci, il ne bouge pas de derrière des volets fermés de sa maison où rien ne doit changer de ce qui existait du vivant de sa mère. Sa femme et sa fille lui sont indifférentes. Il passe son temps à discourir avec un professeur de philosophie, et ses récits mettent un peu de merveilleux dans l'âme de ses auditeurs; petites gens d'une pauvre maison des quartiers populeux de Brest. Après la mort de

sa femme, sa fille tente de rompre le cercle qui l'enserme, mais n'y réussit pas. Un matelot la repousse; le médecin qui voulait l'épouser par intérêt y renonce. L'essai de transformer le milieu en entr'ouvrant les volets ne réussit pas non plus, car, peu après, son père meurt.

Ce roman démontre l'erreur d'un égoïste qui a joué sa existence sur un seul être. Il ne manque pas de talent, mais dégage une tristesse et un désenchantement un peu pénibles.

La tuberculose a été maintes fois traitée du point de vue romanesque; M. Georges Emmanuel Clancier n'a pas craint d'en faire le sujet de son roman, «La couronne de vie» (4), et il a réussi son entreprise! Jean Villemond, élève de rhétorique supérieure, atteint de tuberculose, doit renoncer à devenir professeur. On lui fait un pneumothorax, et, tout en suivant son traitement, il entre chez son oncle Antoine, gros quincailler. Il maudit un avenir bourgeois, dénigre les jeunes «aspirants bourgeois», et, comme sa tante Marguerite, il ne veut pas mener une vie qui n'a pas de sens. Il fait la connaissance de Suzanne, qui le ramène à la simplicité de la jeunesse. Il part avec elle, non pas pour s'évader, mais, «délivrés et seuls, pour construire une parcelle du monde dans ce monde en ruine». L'auteur a très bien rendu l'état d'esprit propre aux tuberculeux, les réflexions des malades, tout ce qui a trait à la cure est noté par un esprit vif et intelligent. L'ensemble est, tout compte fait, optimiste et réussi.

Ecrit en 1863, «La meute du Tsar» (5), du Comte Alexis Tolstoï, est un roman qui nous reporte au XVI^{ème} siècle, sous le règne d'Ivan le Terrible. Ce fut une époque sinistre pendant laquelle la nation russe subissait le régime de l'arbitraire et de la délation obligatoire. Le tsar et sa «meute» commettaient toutes sortes de dépradations, meurtres et tortures. Mais, parmi tant de bassesse et de perfidie, le sentiment de l'honneur et du devoir subsistaient chez des hommes tels que Morozov ou Serebriany. L'auteur évoque avec talent et couleur cette période de la vie nationale russe; il fait ressortir ce mélange de religion et de sorcellerie, de courage et de résignation, qui sont une des caractéristiques de l'âme russe.

«La Fissure» (6), de M. Robert Lafrance, est un recueil de neuf nouvelles dont trois ou quatre, à la rigueur, méritent d'être retenues, car elles présentent cette légèreté et cet espèce d'intérêt progressif qu'exige ce genre littéraire. Mais, nous ne suivons plus l'auteur, lorsque celui-ci, armé d'excellentes intentions, insinue dans son œuvre des contes où l'intrigue est quasi inexistante et fait place à une émotion patriotique qu'il veut rendre pathétique. L'art d'écrire des nouvelles a toujours été considéré comme difficile; il demande à la fois une vive imagination, un style rapide et précis, en dehors des qualités d'originalité et d'intrigue, et surtout un certain sens du coup de théâtre final. Nous souhaitons que dans ces prochaines œuvres M. Lafrance ne perde pas de vue ces conditions essentielles.

Les amateurs du roman historique d'aventures seront satisfaits en lisant «L'amazone de Juarez»

Sécurité d'abord!



Immeuble de la Compagnie, 21, rue Fouad La Caire

Assurez-vous

LA GENEVOISE

CAPITAL & RESERVES
240 millions de Francs Suisses

Dir. pour l'Orient: Dr. Georges Vaucher
21, Avenue Fouad ter, Le Caire

Représentants à Alexandrie:
MM. M. Mitarachi & Co.,
15, Rue Toussoun Pacha
Reinhart & Co., 7, Rue Adib
H. Kupper & Co. 26, Eglise Copte

«LA GENEVOISE» investit en Egypte les réserves des assurances contractées dans ce pays. Sa fortune libre en Suisse constitue une garantie supplémentaire.

«LA GENEVOISE» accorde des prêts sur hypothèques d'immeubles locatifs et urbains à des conditions avantageuses.

(7), de M. Paul Alperine. L'intrigue est touffue, mais bien construite. Elle se déroule au Mexique et retrace la tragique histoire de l'empereur Maximilien, épaulé par le corps expéditionnaire français. Le lieutenant Laerte, républicain, est à la recherche d'un trésor qui doit permettre de financer la restauration de la république en France; il est fait prisonnier par les Mexicains, envoyé dans une hacienda, proche du lieu où se trouve le trésor. Il devient amoureux de la fille du propriétaire du domaine et fait une expédition avec ce dernier pour retrouver le trésor; mais le Mexicain l'attaque et le laisse pour mort. L'amazone de Juarez a le grade de capitaine dans l'armée commandée par Juarez; elle s'éprend de Laerte et le protège à plusieurs reprises. Mais Laerte aime Mme de Sérilly, veuve d'un officier, qui était l'ennemi intime du jeune républicain et qui avait profité de sa disparition, à lui Laerte, pour l'épouser. Au bout de deux ans de disparition, Laerte revient. Il épouse Mme de Sérilly pendant le siège de Mexico; et quand la France est vaincue et obligée d'abandonner le Mexique, il a la vie sauve grâce à l'amazone de Juarez, qui lui permet de rentrer avec sa femme en France. Inutile d'ajouter que le trésor ne fut jamais trouvé. Ce qui n'empêcha pas la République de remplacer l'empire de Napoléon III. Ce résumé de l'action donne une modeste idée de l'action mouvementée du récit et des rebondissements de l'intrigue. M. Alperine fait songer à Jean Martet, et à nos yeux ce n'est pas un mince hommage.

Voici un livre de Mr. Julien Blanc, qu'on est

heureux de saluer comme une réussite, roman autant que reportage, «Joyeux, fais ton fourbi...» (8) nous conte l'existence d'un homme aux bataillons d'Afrique, c'est-à-dire les compagnies militaires de discipline où l'en envoient les hommes qui ont été condamnés.

Celui qui nous parle s'exprime sans haine, mais avec une indignation justifiée par l'atmosphère d'abjection qui règne dans ces bataillons; il fut soumis aux lois que ces hommes retranchés du monde imposent, et qu'ils ont créées pour leur usage, avec à la base la force du muscle et la lâcheté. Presque submergé par cette boue, notre héros, heureusement favorisé par le sort, retrouvera son équilibre par l'étude et par un semblant d'altruisme. En dépit des hommes et des lois, il finira sans encombre sa peine, mais il les maudit. A ceux qui ont subi la dure contrainte de lois inhumaines et la promiscuité d'une humanité livrée à elle-même, ce livre fera de nouveau revivre l'amertume des jours noirs où l'homme, devant un ciel impénétrable et hostile, se prend à douter. Ce livre sombre et puissant est un magnifique cri de révolte. Il mérite d'être entendu.

Avec «Le grand désordre» (9), M. Buchet nous donne le troisième volume de ses «Vies secrètes». Nous retrouvons Claude, amant de la musique, étudiant le droit, et vivant une vie déréglée à Berlin, en 1928-29, dans un milieu avide de nouveautés et de sensations. Sébastien, son frère, pasteur à Paris, se donne à une œuvre pleine de grandeur: l'évangélisation des pauvres. Irène est la figure dominante du roman; son

Retenez
 CE NOM
 ET CETTE ADRESSE.
 VOUS EN
 AUREZ BESOIN.

26 et 26 A Rue Chérif
 Pacha - LE CAIRE

mari Roland, agent d'affaires véreux, s'est établi à Cagnes. Irène, prédestinée, se sent attirée par la mort. Les circonstances qui accompagneront la ruine de son mari lui procureront l'occasion de se donner la mort avec extase. Le lecteur éprouvera un plaisir raffiné à la lecture de ce roman. Il sera réjoui par l'étalage discret d'une culture très étendue et de connaissances d'une extraordinaire diversité. M. Buchet, grand lettré et grand voyageur, sait tout dire avec une justesse de ton et une science du récit qui font de ce roman un véritable chef-d'œuvre.

Nous avons rendu compte du roman d'Alexis Tolstoï, plus haut, et nous revenons à la Russie avec trois ouvrages d'intérêts divers et réels. De Gogol, trois nouvelles écrites il y a près d'un siècle ont emporté notre adhésion: «Journal d'un fou», «Avenue Nievsky» et «Le portrait» (9). Chacune a son genre particulier, elles se situent toutes à Saint-Petersbourg; la première, composée d'in vraisemblances et de redites, nous donne une vue sur les mœurs bureaucratiques de cette époque; la seconde est d'un charme prenant et indéfinissable, mélange d'irréel et de triste réalité; la troisième est saisissante par ce que l'auteur veut nous faire admettre, ne serait-ce qu'au point de vue esthétique. Sur l'âme slave, ces nouvelles sont des documents d'un vif intérêt. Nous joindrons à cette étude des lettres russes l'«Histoire de la Littérature Russe» (9), de M. Hofmann. Avec raison, l'auteur nous expose que la littérature russe ne commence pas avec Pouchkine, et ne s'est pas développée que dans la seconde moitié du XIXème siècle. Il y a les siè-

cles précédents que l'on ignore et qu'il faut connaître. La Russie n'a peut-être pas eu une civilisation très développée, mais, sans conteste, sa culture est ancienne et ses poètes comme ses romanciers ne sont pas nés d'une génération spontanée. Cette littérature russe s'étend depuis les origines folkloriques, l'étude du XVIIIème siècle que nous ne connaissons pas, le début du XIXème siècle, l'époque de Pouchkine, le grand siècle de la prose, et les «temps nouveaux». Complétant cette histoire littéraire, M. Gleb Struve fait paraître une «Histoire de la Littérature Soviétique» (9). Là encore, à part quelques noms, nous connaissons mal cette littérature. L'écrivain est «engagé» au service d'une cause et de principes qui lui sont imposés; il a d'autant plus de mérite de réussir une œuvre dans de telles circonstances. Mais ce qui frappe, parmi le grand nombre de noms cités, c'est qu'aucun ne semble avoir fait œuvre durable. L'avenir nous éclairera mieux; mais il n'est pas douteux que l'esprit ne peut se développer que dans une atmosphère de liberté. Les régimes totalitaires ont une littérature à leur image, c'est ce qui donne à celle-ci l'éclat d'un miroir, mais aussi sa fragilité.

M. Claude Mauriac consacre un volume à l'œuvre d'André Malraux. Après nous avoir introduit à une mystique de l'enfer en étudiant Marcel Jouhandeau, puis à la vérité du mensonge avec Jean Cocteau, M. Claude Mauriac étudie Malraux ou le mal du héros (3). C'est une étude intelligente et écrite avec amitié et admiration qui nous est donnée. Successivement sont étudiés, l'amour dans l'œuvre du grand romancier et l'héroïsme. Servi par un grand nombre de citations, faisant appel aux deux Lawrence, celui des «Sept piliers de la sagesse» et celui de «L'amant de Lady Chatterley», se référant à J.P. Sartre et à l'existentialisme, à André Breton et au surréalisme, l'auteur nous fait admettre, puis comprendre le drame d'André Malraux, écrivain engagé, exigeant, qui recherche la vie et le sens de la vie au-delà de la vie et jusqu'à la mort; qui aime l'amour et qui ne s'engage pas; insatisfait et angoissé par un mystère qui ne lui laisse aucun repos. Mais il est impossible de donner en quelques lignes tout l'écho de la richesse intellectuelle de cette étude. Les lignes sur les visages et les corps des différentes maîtresses qui ne sont pour eux que le même visage, le même corps, indéfiniment poursuivis, nous font songer aux vers suivants:

*Mais tu fus ma maîtresse et, en toi, tout me plut.
Aussi, depuis le temps, qu'importent les étés,
D'autres que moi t'ont prise et d'autres t'ont
[quittée.*

*D'autres visages ont traversé ma jeunesse,
D'autres se sont penchées sur moi et des maî-
[tresses*

*Ont connu mes baisers... Et je ne sais jamais
Si c'est l'Amour que j'aime, ou bien toi que
[j'aimais.*

L'étude que M. Gérard Walter consacre à André Chénier (10), son milieu et son temps, est

| LANGUES | |
|--------------|-------------------------|
| F A X | PRÉPARATION AUX EXAMENS |
| | FRANÇAIS |
| | ANGLAIS |
| | ARABE |
| | ALLEMAND |
| | ITALIEN |
| | STENO |
| | PITMAN - DUPLOYÉ |
| | DACTYLO |
| | COMMERCE |
| COMPTABILITÉ | |
| LE CAIRE | : 1, Av. Fouad 1er |
| ALEXANDRIE | : 30, Bd. S. Zaghloul |
| HÉLIOPOLIS | : 10, Boul. Abbas |
| PORT-SAID | : 14, Rue Eugénie |
| TANTA | : Midan El Saa |
| VIVANTES | |

assez décevante. Empressons-nous de dire que ce n'est pas de la faute de l'auteur; mais la gloire d'André Chénier est posthume, nous aimons son œuvre, parue vingt-cinq après sa mort, mais sa vie eût pu être totalement différente sans que ses vers en fussent modifiés. Au demeurant, il eut une existence assez facile, sans grand intérêt, ce fut un jeune homme qui aimait la vie et l'amour, les plaisirs et les vers, un jeune noceur. Nous ne ressentons aucune sympathie particulière pour l'homme. Oui, mais il y a le poète et nous nous inclinons. La Convention envoya à la guillotine le journaliste Chénier et non le poète, en ignorant le génie du condamné. Mais est-ce une suffisante excuse pour le régime d'alors? Et combien d'autres êtres ont été guillotins, et sous d'autres régimes, fusillés, pendus, exterminés, qui auraient été de Lavoisier, des Champollion, des Pasteur, des Hugo? Absurdité de la mort infligée pour des motifs politiques, vanité des vanités des querelles et des passions partisans; que reste-t-il à celui qui sent quelque chose dans sa tête ou dans son cœur, sinon de s'enfermer dans sa tour d'ivoire? Chénier a payé de sa vie quelques articles sans portée contre les puissants du jour, et un être génial a disparu. Un régime devait périr par de tels excès; quelques jours après la mort du poète c'était son renversement et la voie ouverte à d'autres coups d'état jusqu'à la dictature du général Bonaparte.

Sur un autre plan, signalons l'ouvrage de Stefan Zweig, «Castellion contre Calvin» (3). C'est la lutte du amoucheur contre l'éléphant, le conflit entre la dictature et l'esprit de liberté. C'est la grandiose figure de Calvin qui domine cet ouvrage, du chef religieux et politique de la Rome protestante: Genève. Son génie qui a fait de lui le grand homme de son siècle, servi par une volonté de fer, l'amène aux mesures qui nous paraissent les plus iniques. Castellion échappe au supplice providentiellement. Zweig trace de Calvin un portrait affreusement noir. Il lui reproche d'avoir utilisé des méthodes admises alors, mais que la morale actuelle réproouve. C'est justement le mérite de Castellion, fervent huguenot, mais opposé à Calvin sur des points de détail, de s'être, cas unique à cette époque, fait l'apôtre de la liberté de conscience. Dans une conclusion pleine de grandeur, l'auteur reconnaît que les grandes idées d'émancipation humaine de liberté, d'égalité ont pris naissance dans les pays protestants. La dictature implacable de Calvin a porté ses fruits. Les portraits de Calvin et de Castellion sont magistralement burinés. Nourri d'anecdotes, cet ouvrage strictement historique se lit comme un roman.

M. André-Trofimoff a mis à profit les loisirs forcés de l'occupation ennemie en France pour étudier savamment de vieux poètes français. Il a réuni ses promenades artistiques sous la rubrique «Images et Poussière» et nous fait connaître bien des trésors artistiques qu'à notre grande confusion nous ignorions, ensuite c'est l'étude des «gentils» poètes Eustache Deschamps, Guillaume de Machaut, Jehan Froissard, et, enfin, des études sur des poètes, des gentilshommières et des paysages. Que M. Trofimoff connaît de choses et combien il doit être agréable

*Le Savon
de la
Jeunesse*

LAURIOL
LE SAVON DE LA JEUNESSE

*Recommandé
pour l'hygiène de la peau*

LAURIOL
LE SAVON DE LA JEUNESSE

CLICHERIE
ZINCOGRAPHIE

SPHINX

20, RUE DOUBREH
(imm. Setton, ex-Khédivial)

LE CAIRE

de voyager avec lui! Visiter le beau pays de France et le bien visiter avec un guide intelligent et raffiné, aussi cultivé qu'aimable doit être une aubaine, mais en attendant contentons-nous de nous plonger dans la lecture de son «Jardin des Muses Françaises» (5).

Mme Marie-Louise Bataille, pour son agrément et le nôtre, a donné une suite à une série d'œuvres dramatiques. Elle a d'illustres répondants dans le genre. Citons Courteline, Maurice Donnay, Charles Muller et Paul Reboux avec leurs fameux «A la manière de...» La suite de Mme Bataille s'intitule «Sixième acte» (2). Et nous lisons le dernier acte de Boubouroche, du Malade Imaginaire, de Jean de la Lune, de Roméo et Juliette, de Bérénice, tel que le conçoit l'auteur suppléatif! Si la fin de «Tristan et Yseult» de même que celle de «J 3» ne nous plaisent guère, nous avons aimé celles de Topaze, de l'Arlésienne et d'Hernani; quant à celle de la Dame aux Camélias, elle nous paraît excellente, et celle de Cyrano de Bergerac parfaite de tact, de ton, de talent. Nul doute que de jeunes troupes d'artistes ne montent cet acte nouveau de Cyrano, qui plaira par tout ce que madame Bataille y a mis de cœur et d'esprit.

Sur le boxeur noir américain «Joe Louis» (11), un petit livre retraçant sa vie, ses origines, sa conduite sociale, son action pendant la guerre, vient de paraître, traduit de l'américain par M. Henry Sey. L'auteur, Margery Miller, écrit avec enthousiasme, souligne ce qui est chic dans la vie de cet honnête garçon, sportif et simple, qui n'a pas été ébloui par la gloire. Le fait qu'il est champion de boxe du monde depuis neuf ans est un beau record. On peut être surpris du lyrisme de l'historiographe, on ne peut pas ne pas être touché de la sincérité de ses sentiments.

HENRI GAL.

- (1) Editions Corrêa.
- (2) Editions Julliard.
- (3) Editions Grasset.
- (4) Editions Charlot.
- (5) Editions Les Quatre Vents.
- (6) Editions du Mont Blanc.
- (7) Editions du Myrte.
- (8) Editions du Pré aux Clercs.
- (9) Editions du Chêne.
- (10) Editions Laffont.
- (11) Nouvelles éditions de la Toison d'Or.

L'Amicale du Lycée Français du Caire

Bilan de l'année 1947. Projets d'avenir.

L'Amicale du Lycée français du Caire ferme ses portes pendant deux mois. Nombreux sont ceux qui le regretteront. Et pour cause.

Au cours des dix derniers mois de son activité, l'Amicale avait réussi, par ses nombreuses initiatives, à se donner un cachet bien particulier.

L'activité dominante s'est manifestée naturellement dans le domaine culturel. Il semble difficile d'énumérer ici les nombreux et éminents conférenciers qui lui prêtèrent leur concours. Citons cependant M. Raymond Jabès dans une conférence sur Philippe Souppault, le Dr. Baragan dans «Maladies endémiques en Egypte» et «Les glandes endocrines», M. Marcel Baron, membre du Conseil de la République, sur «La reconstruction en France», MM. René Granier et Morineau sur «Poésie de guerre et poésie d'après-guerre», le Dr. Tabet sur «Les microbes», le Dr. Wissa Wassef sur «La tuberculose», M. Roger Vailland qui, lors de son passage, parla à l'Amicale de ses principaux ouvrages.

Une mention spéciale doit être faite du cycle de lecture philosophiques qui, sous la direction de M. Granier, lecteur à la Faculté des Lettres de l'Université Fouad réunit, durant trois mois et demi, plus de trois cent cinquante auditeurs. Comment aussi ne pas relever le succès remporté

par la plus récente initiative de l'Amicale: les classes de perfectionnement. Commencées un peu tard, elles reprendront cet hiver avec, sans doute, un nombre accru de participants.

Le théâtre et la chorale sont encore deux éléments nouveaux introduits dans la vie de l'Amicale. Enfin, bals, soirées intimes, excursions n'ont pas fait défaut.

Voilà, en quelques mots succincts, un bilan. Il ne donne nullement une idée satisfaisante de ce que fut la vie intense de l'Amicale durant tout l'hiver.

Et l'avenir? Il s'annonce tout aussi brillant.

Projets? Malgré le mutisme observé toujours dans ces circonstances par le comité, nous avons réussi à apprendre que diverses séries de conférences sont en préparation, qui traiteront, par exemple, de: «La culture arabe», «Le siècle des Lumières», «Renaissance», «Science d'aujourd'hui», et d'autres encore. Déjà de nombreux conférenciers de notre ville ont été touchés et ont donné leur accord à ce propos.

A côté des conférences, il y aura une reprise des activités théâtrales. Le groupe théâtral, encore modeste, mais qui est appelé à se développer rapidement, va inscrire à son répertoire les meilleures pièces classiques et modernes.

Et enfin, n'oublions pas une chose qui, pour ne pas être très nouvelle, n'en est pas moins des plus intéressantes. L'Amicale a décidé de faire revivre les sports. Combien d'athlètes sortis des rangs du Lycée qui abandonnent les pratiques sportives une fois leurs études finies? L'Amicale a décidé de remédier à cela, et de devenir aussi un centre où se retrouveront les nombreux sportifs et anciens sportifs des Lycées.

Voci, brossé en quelques lignes, une esquisse de ce que l'Amicale compte faire, dès la reprise, en septembre.



L'ACADEMIE LIBRE.
PEINTURE ■ DESSIN ■ SCULPTURE



1, RUE MASH-HADI

(Rue Emad Eddine, avant la Banque Misr)

LE CAIRE

Vous offre, en plein centre de la ville,
un vaste local où vous pourrez librement
travailler, apprendre, développer vos goûts
artistiques. Vous y trouverez matériel et
modèles. Les corrections seront assurées
par des artistes réputés.

L'Académie est ouverte, et vous pouvez
vous inscrire à son siège, tous les jours,
entre 10 a.m. et 13 p.m.

LES PLUS
GRANDS
MAGASINS
DU
MOYEN ORIENT

